Dana Hilliot

Sauver sa peau

Collection L'Orpailleur Livres numériques

Dana Hilliot

Sauver sa peau

Éditions l'Orpailleur (2016)

Licence Creative Commons :
CC BY-NC-SA 4.0 Deed (Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International)
danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

DU MÊME AUTEUR

Un Débarras, Éditions L'Orpailleur, 2014.

Alpestres, Éditions L'Orpailleur, 2016.

Sauver sa peau, Éditions L'Orpailleur, 2016.

L'Émancipation des domestiques, 1ère édition : la P'tite Hélène, 2018, réédition Outsiderland 2024.

Moldanau, outsiderland 2023.

Perturbations sur les Hauts-Plateaux, Outsiderland 2023.

Nous vivions comme si la fin du monde était imminente, Outsiderland 2024.

ESSAIS :

Vivre Ici. Chroniques de l'arrière-pays, Outsiderland 2016.

La Rivalité des Méthodes, Outsiderland 2012.

« – À toi je remets mon âme.
Et il rendit l'esprit. »

Pär Lagerkvist, *Barabbas*

Il n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Je veux dire, littéralement : il allait jusqu'à sauver les insectes qu'il avait blessés par mégarde, on dit qu'il habitait, littéralement, avec des araignées, et même qu'il les nourrissait, qu'il avait installé un minuscule pont de branchages afin de permettre aux souris de grimper jusqu'à sa grotte et de s'y repaître de miettes de pain. On a retrouvé ses ossements dans une des deux grottes qu'il avait aménagées, une pour l'été, une pour l'hiver. Des couvertures partout, un réchaud à gaz, de quoi faire du feu, des bouquins, des coussins, un hamac tendu entre deux arbres à l'entrée de l'abri d'été, des bâches en plastique, des bougies, des récipients en verre, des vêtements séchant sur des branches posées en travers au-dessus de lui, formant une sorte de auvent. Sûr qu'il était tranquille là-haut, à l'abri de la falaise, avec vue sur le fleuve et le village au bord de l'eau. Isolé, mais pas tant que ça : il descendait régulièrement au village, fouiller dans les poubelles, voire, passer un moment, partager le repas de qui voulait bien l'accueillir. Les villageois, de manière générale, l'appréciaient. Un type intéressant, très cultivé, curieux de tout. Mais fallait pas lui parler de technologie : refusait d'entrer si la télévision était allumée. Le pire des maux, disait-il, la télévision, s'en méfiait comme du diable. Un voisin lui avait offert un vélo, il l'avait accepté et sur la fin, on le voyait souvent juché sur sa bicyclette, explorant les petites routes alentours. Ne disait presque rien au sujet de son passé. Juste qu'il avait été photographe autrefois, en Nouvelle-Calédonie. Ce qu'il avait vu là-bas, ajoutait-il, et puis plus rien, il ne décrivait pas ce qu'il avait vu là-bas, il laissait la phrase en suspens, ce qui voulait dire, c'est pour ça, c'est pour cette raison que je suis ici, dans les grottes au-dessus du village, dans les alentours mais pas tout à fait avec vous. Juste à côté, plus haut. Les gosses l'appelaient l'indien. Il refusait le système pourrait-on dire, il donnait l'exemple. Bien des gens au village étaient d'accord avec lui. Ses idées, la manière dont il voyait le monde d'en bas. Je me disais, cet homme là-haut, il veille sur le village, il vit en accord avec ses idées, contrairement à nous, parce que nous n'osons pas nous priver comme il se prive, même si quelque chose en nous comprend et adhère à cette vie-là. Il était d'une certaine manière notre conscience. Ce pourquoi sans doute il manque au village. Le village semble bancal depuis qu'il n'est plus là.

Qui remportera les prochaines élections ? La réponse est toute trouvée, la véritable question serait plutôt : quelle sera l'ampleur du succès ? Et : le Parti disposera-t-il d'une majorité suffisante pour gouverner seul ? Il ne faudra pas en effet compter sur des alliances.

À quelques mois de l'avènement de ce triomphe, il s'en trouve quelques-uns, à la direction du Parti, pour ne plus se contenter d'espérer, mais qui se focalisent déjà sur les heures, les jours et les semaines qui suivront les résultats du scrutin. La Présidente les observe avec attention, ceux qui voient plus loin, ceux qui se préparent. Non seulement elle les observe, mais elle les surveille. Au Conseiller en Communication (CC), elle confie : ils ne valent pas mieux que les autres, chacun s'efforce de bousculer son voisin afin de faire de la place, ils rêvent d'obtenir un portefeuille, se déguisent en courtisans, attendent de ma part une promesse tacite, guettant la moindre indication, le ton de ma voix, la courbure de mes lèvres, le mouvement de mes sourcils, qui laisseraient entendre que je les ai choisis, eux, et pas un autre. Il faudra vous y faire, dit CC. CC peut s'exprimer avec toute franchise, sans forfaiture, car, à son actif, il a déjà moult campagnes électorales, nombre de victoires et de défaites. Il faudra vous y faire. L'hypocrisie, les trahisons, les déloyautés. La victoire n'y changera rien. Demain sera comme aujourd'hui, et aujourd'hui, c'est déjà comme hier. Je suis une femme de pouvoir, dit la Présidente, je sais tout cela.

Le problème, dit CC, n'a rien à voir avec la loyauté. Non. Mais avec le degré d'impréparation de nos troupes. Oui. Sommes-nous prêts à gouverner ? Plus grave encore : sommes-nous faits pour gouverner ? Comme si, pense à voix haute la Présidente, il n'avait jamais été au fond question de victoire. Quand on n'a jamais gouverné, et bien que nous ayons fait tout ce qui était possible pour accéder au pouvoir, obtenir le pouvoir, enfin, me fiche des frayeurs sans nom. Vous n'en dormez plus. Non. Je prends des cachets. Une partie de moi aurait préféré ne jamais remporter ce scrutin. Que la perspective de la victoire demeure seulement une perspective. Parce que nous sommes un Parti d'opposition, suggère CC. Non. C'est un sentiment qui dépasse largement la situation de notre Parti. Tant que les choses ne se réalisent pas, tant que nous nous contentons de les rêver, elles demeurent dans un état de latence. Nous sommes, j'ai l'impression que nous sommes, comme des enfants ou des adolescents pris dans le tourment d'aspirer à l'âge adulte, nous revendiquons afin qu'on nous considère enfin comme des adultes, et, paradoxalement, nous ne voudrions surtout pas quitter le confort de l'enfance et de l'adolescence, une partie de nous préférerait continuer à jouer les trublions.

Pire encore : ce sentiment que le destin se réalise. Ce sentiment de n'être que le jouet d'une force supérieure qui nous conduit irrésistiblement là où nous croyions aller par nos propres forces. Durant des années, nous travaillions à la réalisation d'un objectif, nous élaborions des stratégies, nous nous efforcions de tenir compte des multiples aléas du temps, de maîtriser le

chaos des faits et des opinions, nous résistions à ce chaos en gardant coûte que coûte le cap que nous nous étions fixé, et finalement, il apparaît que ce n'était là qu'une agitation sans conséquence, que cette maîtrise apparente n'était qu'illusion, que l'histoire travaillait pour nous et qu'à notre insu, elle nous conduisait là où nous devions aller. Peut-être, suggère CC, suffit-il alors de se laisser porter par le cours de l'histoire, d'accepter de n'être que le jouet du destin, et, sans chercher à maîtriser quoi que ce soit, s'abandonner à son désir.

C'est une sorte d'allergie, il dit, oui, j'ai dit, je ne cesse de vous le répéter, je fais un rejet un rejet aux ondes, aux ondes de toutes sortes, magnétiques, électriques, radiophoniques. Des ondes radio percutent la terre en permanence, il suggère, oui, mais c'est une question de quantité, ça vous est déjà venu à l'idée qu'en définitive cette allergie aux ondes vous conduisait à vous comporter exactement comme si vous souffriez d'une allergie aux humains je veux dire : une sorte de phobie sociale. Là, phobie sociale ou pas, j'ai vraiment mal : les démangeaisons, des migraines à vous faire imploser le cerveau, les brûlures, le cirque habituel, ce n'est pas vous, c'est votre bureau, les appareils électriques, l'ordinateur, le téléphone, ça ne suffit pas de les éteindre, j'aurais préféré vous rencontrer dans le parc. Il pleut à verse dehors. Vous voulez dire, la phobie sociale est la cause plutôt que la conséquence. Je ne sais pas quelle est la cause, il répond : mais moi je ne suis pas médecin, je ne peux rien dire au sujet des ondes, sinon qu'elles sont le support de la communication, et la communication, le rapport aux autres, voilà ce qui m'intéresse. Vous allez partir maintenant ? Quitter la clinique ? Rentrer chez vous ? Non, rentrer chez moi, je ne peux pas, je ne peux plus. Il faut que je trouve une zone blanche, cette vie-là, je n'en peux plus. Et ça ne vous fait pas peur, demande-t-il, tout quitter, changer de vie, à ce point-là ? Peut-être oui. Peut-être que ça m'angoisse, d'avoir à faire une chose pareille, une chose aussi radicale. Vous ne croyez plus à la médecine ? Non, j'ai répondu : c'est la médecine qui ne me croit pas. Il raconte : j'avais une patiente qui cherchait désespérément, elle y consacrait la totalité de ses ressources, à donner un nom à sa maladie, consultait tous les spécialistes du pays et, paradoxalement, elle continuait de venir me voir pour en parler et ses symptômes, des douleurs au visage, des soi-disant rougeurs et des brûlures qu'on ne voyait jamais mais qu'elle sentait, elle, comme si ça la creusait jusqu'à l'os, disait qu'elle perdait la face. Je vois où vous voulez en venir, elle perdait la face, il continue : mais elle cherchait à mettre un nom sur sa maladie et de zélés médecins cherchaient avec elle, il fallait un nom, il y en avait même un de médecin qui voulait lui sectionner le nerf sympathique, le truc, c'est que, disait-elle, les douleurs ne cessent que lorsque je suis toute seule avec mon chien, que mon mari est parti au travail et mon fils à l'école, quand je ne vois personne, alors ça va mieux, pas guérie non, pas entièrement, mais elle se sentait plus apaisée. Une phobie sociale vous voulez dire ? Non, c'est bien plus compliqué, c'est toujours plus compliqué, mais en définitive elle se comportait comme si elle souffrait d'une allergie aux autres, excepté son chien. Quand elle était adolescente, un gamin de sa classe a fait une remarque à propos des lunettes qu'elle avait sur le nez, et toute la classe a rigolé. Ses problèmes ont commencé ce jour-là. Elle a perdu la face. Oui. Vous avez un chien ? Non. Vous devriez.

L'état des troupes est déplorable. Les représentants de terrain, ceux qui sont élus aux élections locales, commettent bourde sur bourde. Ce sont de parfaits abrutis, ajoute CC, certains, les plus doués, sont juste bons à retenir par cœur et réciter les discours, pas trop longs, pas trop compliqués, qu'on leur demande d'apprendre par cœur et de réciter devant les journalistes. Malheureusement, trop souvent, le naturel revient au galop, c'est plus fort qu'eux, il faut qu'ils rajoutent une ou deux opinions de leur cru. Des gens simples, employés de bureau, commerçants de quartier, femmes au foyer, ouvriers à la retraite, des exploitants agricoles, des artisans, de rares diplômés, pas des intellectuels non, pas des professionnels de la politique non, ils ne viennent pas du sérail, pas des bourgeois non, ni même de petits-bourgeois, ignorent probablement la différence entre l'ENA, Polytechnique, et Sciences Po, n'ont probablement qu'une idée assez vague de nos programmes et des objectifs du Parti, sans parler du fonctionnement des institutions. Peu probable qu'ils aient les capacités requises pour apprendre tout ce qu'ils ignorent. Ils partent de loin, dit la Présidente. Combien iront au bout de leur mandat ? Les journalistes et l'opposition les attendent au tournant, ils fouillent dans les archives, on ressort de vieilles photos, on pose des questions biaisées, on cherche à les piéger. Ils n'ont rien à faire là, sur les sièges de l'Assemblée, au Conseil municipal, là n'est pas leur place, on leur fait payer. Les bons démocrates se retournant contre le peuple élu. Cherchant à démontrer combien le bas peuple est stupide. Certains le sont, dit CC. N'ont aucun sens politique. Ne savent pas se tenir. On ne peut pas se passer des troupes, dit la Présidente. Je n'ai pas dit qu'on pouvait s'en passer, dit CC, mais je pense qu'ils nous précipiteront dans la panade, pire, qu'ils nous entraîneront sur des terrains glissants, qu'ils nous déborderont. Mais qui ça nous, s'interroge, comme pour elle-même, la Présidente, il n'y a pas de nous, il y a juste cet élan populaire, et le Parti, comme une abstraction en point de mire de cet élan. Il y a vous, dit CC. Je suis une abstraction aussi, dit la Présidente, toujours menacée de disparition. C'est notre lot à tous, énonce doctement CC.

J'ai rencontré cet homme, une célébrité, m'a-t-on dit peu après, dans les jardins autour du château, qui est un très vieux château, construit autour d'un donjon encore plus ancien, un château avec des allures de forteresse, pas vraiment le genre de lieu qu'on imagine pour une villégiature, moi, c'est le parc qui m'intéressait, les vieux arbres, les chênes séculaires, je venais en voisin visiter les chênes séculaires dans le parc autour du château, et j'ai croisé cet homme, un vieil homme oui, quoiqu'il marchait avec empressement, nerveusement, comme s'il était porté par je ne sais quelle colère. Lui s'intéressait au château, les pierres semblaient être son domaine de prédilection, et, tandis qu'au pied d'un chêne séculaire j'évaluais la qualité de l'arbre, il faisait de même au pied d'une des tourelles, à une centaine de mètres de là où je me trouvais. Puis, il s'est approché de moi d'un air décidé et, sans même me saluer, m'a demandé si je connaissais les propriétaires. J'ai pensé immédiatement qu'il ne lui était pas venu à l'esprit que je pouvais être le propriétaire, qu'à ses yeux rien, dans ma démarche, ma posture ou mes vêtements, ne laissait supposer que je puisse posséder un tel domaine, qu'à l'évidence, à ses yeux tout du moins, je n'en étais pas digne. La tenancière de l'auberge m'a expliqué plus tard à qui j'avais eu affaire ce matin-là : l'homme était descendu pour la nuit, avait pris son repas du soir et une chambre pour la nuit, c'était bien entendu le seul client, et du reste il ne vient pas grand monde au pays à cette période de l'année, un visiteur, cela se remarque, et on ne manque pas d'en parler. Ce vieil homme était donc écrivain, de profession, il avait beaucoup publié, pas un historien non, une sorte de littérateur, qui écrivait des journaux intimes et les rendait publics, il était fort connu, une célébrité à sa manière, autrefois, ai-je lu sur les notices qu'on lui consacrait ici et là, sa renommée lui venait des récits sans concession qu'il faisait de sa propre vie, de l'impudeur avec laquelle il se racontait, mais désormais, et depuis plus de vingt ans, il s'était engagé dans les débats politiques, et là aussi sans faire de concession, soutenant des thèses pour tout dire extrémistes, franchement radicales, et c'est désormais pour ces prises de position politiques qu'il était connu, alors qu'on n'évoquait plus jamais, parlant de lui, ses talents littéraires, il était devenu un pamphlétaire, un polémiste, souvent accusé et parfois condamné, un penseur crépusculaire, écrivait-on sur une des notices, on voulait dire par là qu'il considérait la civilisation, la sienne en tout cas, comme menacée par de terribles invasions, des barbares, qui s'en prenaient à la langue, à l'art, aux institutions, et par ailleurs, sa fascination manifeste pour les châteaux l'avait conduit à prendre possession de l'un d'eux, un bâtiment imposant, dénué d'ouverture, une vraie forteresse pour le coup, et, en regardant les photographies de son château, je me demandais comment on pouvait habiter un endroit pareil, quel genre d'esprit pourrait supporter un endroit pareil. Que faisait-il ici ? À l'auberge, pas plus qu'avec moi, il ne s'était montré très disert : il prenait des photographies d'anciens bâtiments, des châteaux donc, mais aussi des églises, des monuments de toute sorte, voyageait ainsi des mois durant, d'un château à l'autre, il cherchait

également, n'y en aurait-il pas une intéressante dans les environs ?, d'anciennes bibliothèques, des bibliothèques privées, il avait en horreur les nouvelles bibliothèques, les médiathèques, ce nom lui arrachait une grimace, m'a dit la tenancière de l'auberge après qu'elle lui ait indiqué, innocemment, la médiathèque du bourg, non, d'anciennes bibliothèques seulement, dont les rayons s'élevaient jusqu'au plafond, de très hauts plafonds, et qui nécessitaient pour atteindre les volumes les plus élevés qu'on emprunte une échelle ou des travées liées par des escaliers de fer, voilà le genre d'endroits qu'il recherchait. Il avait publié d'ailleurs un livre réunissant des photographies de bibliothèques privées, un livre qui au fond témoignait de ses errances à travers le pays, à la recherche, disait-il en substance, de traces et de témoignages de la civilisation qui, selon lui, courrait à sa perte, si même elle n'était pas déjà tout à fait perdue, déjà réduite à l'état de vestiges archéologiques.

Ça m'a pris un matin, au petit-déjeuner, Roseta, notre domestique apportait des pancakes sur la table de la cuisine, je voyais mon visage se refléter sur le verre entre le pancake et la confiture, j'ai dit à Roseta, non pas de beurre, merci Roseta, un exemplaire du *Financial Times* traînait à côté de mon Iphone, et j'ai eu cette envie de pleurer, sans idée précise, sans aucun motif apparent. Il me fallait changer quelque chose à cette existence absolument parfaite. Il est difficile de modifier quoi que ce soit à la perfection, au risque de créer de l'imperfection. Je sais bien. Je n'ai pas mis le nez dehors de la journée, et le soir, quand Patrick est rentré, nous avons discuté de la situation, il n'était pas trop chaud pour que je change quoi que ce soit à la perfection, il disait : à quoi bon ? Mais il a tout de même décroché son téléphone et appelé Myriam. Elle était en mesure, disait-elle, de me trouver une place, même si la situation était difficile actuellement, *vraiment* difficile, avec l'arrivée sur le marché de beaucoup de jeunes diplômés, le réseau, disait-elle, est saturé, tout le monde s'efforce de placer quelqu'un, il y a tous ces jeunes diplômés qui arrivent sur le marché, super qualifiés, de jeunes loups, disait-elle, je connais ta femme et ses qualités, mais, ajoutait-elle, ça fait longtemps qu'elle n'a pas exercé, et, après un léger silence, n'aurait-elle pas plutôt envisagé de monter sa propre entreprise, une boutique de vêtements, ou bien l'architecture d'intérieur, puisqu'elle aime tant ça, aménager son intérieur, elle pourrait donner des conseils, du haut de gamme, je la verrais bien, disait-elle, sur ce créneau. Après avoir raccroché, il m'a rapporté la conversation, une boutique, ça te dirait, ou bien l'architecture d'intérieur, toi qui aimes tant ça ? Ça te ferait une occupation et rencontrer des tas de gens, ça te sortirait de la maison. J'ai balayé du regard le salon, sans m'attarder sur les objets, une vue d'ensemble, un salon vraiment merveilleux, splendide, des années de travail, un résultat absolument parfait, je n'osais même plus déplacer quoi que ce soit dans ce salon, tellement c'était parfait.

Le mieux serait de gagner du temps, laisser son enthousiasme s'affaiblir, continuer à l'approuver, mais avec modération, faire semblant de se renseigner au sujet des modalités d'accueil, lui faire part avec regret des difficultés, ça n'est pas aussi simple, le canapé ne suffira pas, il y a souvent des enfants, où logerait-on les enfants, il y a des règles, on ne peut pas héberger une famille entière comme ça, il faut déjà un espace suffisant, avons-nous l'espace suffisant, je veux bien m'occuper de restaurer la pièce du bas, celle qui sert de débarras, mais il faudra un minimum de travaux, cela prendra du temps, et coûtera un peu d'argent aussi, et les impôts tombent le mois prochain, si c'est l'affaire d'une ou deux semaines, ça pourrait aller, mais un mois, est-ce qu'on peut se permettre un mois, ou plus, lui présenter ces objections à petite dose, pas toutes en même temps, une à chaque fois, c'est possible et je suis de tout cœur avec toi mais, mais il faut être réaliste, le cœur, n'est-ce pas, ne suffit pas, ne pas lui dire ce que je pense vraiment, ces gens-là, ils ne parlent pas un mot de français, ces gens-là, probablement, ne vivent pas tout à fait comme nous, on ne sait pas sur qui on peut tomber, l'hygiène par exemple, il ne faudrait pas que son enthousiasme échoue sur une question d'hygiène, et comment chez ces gens-là traite-t-on les femmes, je veux dire, comment ils les considèrent, comment est-ce qu'une femme est censée se comporter, l'élan du cœur n'est-ce pas, un goût pour l'exotisme peut-être, ou bien ce grand mouvement de compassion collective, sans parler du voisinage, j'en connais déjà plusieurs qui nous regarderaient de travers, c'est ce que je pense, mais je ne lui dirai pas, je ne lui dirai pas non plus à quel point la perspective de recevoir une famille entière me révulse, les voir affalés tous sur le canapé devant la télévision quand je reviens du boulot, c'est même pas envisageable, je tiendrais pas plus d'une soirée, tomber dessus aux quatre coins de la maison, être obligé de m'habiller quand je passe de la salle de bains à la chambre, la promiscuité, je ne peux pas lui dire, c'est quelque chose qu'elle ne comprend pas la promiscuité, elle n'en a pas l'expérience, mais moi si, le trois pièces cuisine pour une famille de six au huitième étage du HLM, j'ai déjà donné, elle dira, mais nous avons cette grande maison, cette grande maison pour deux, et qu'avons-nous fait, je l'entends déjà argumenter, pour les autres ces dernières années, qu'avons-nous partagé, avons-nous jamais partagé quoi que ce soit, etc., si je lui dis vraiment ce que je pense, à quel point je suis en réalité un salopard de putain d'égoïste, j'entends déjà ce mot dans sa bouche, égoïste, alors on va droit au clash, donc il vaut mieux jouer ce jeu, ce jeu de dupes, gagner du temps, s'informer pour elle, quelle belle idée n'est-ce pas, mais quel dommage que les choses soient aussi compliquées, qu'on ne puisse pas simplement manifester sa générosité, s'il n'y avait pas toutes ces règles, c'est à vous décourager d'être généreux n'est-ce pas, et ainsi de suite jusqu'à ce que les choses se tassent, probablement après les élections, les élections lui fourniront un autre objet d'indignation, ils s'exciteront tous, elle et ses amis, sur le Parti National, ils oublieront gentiment le sujet précédent, et de toutes façons les migrants y regarderont à deux fois avant de

passer la frontière du pays, et puis ça ne m'étonnerait pas qu'elle attende précisément de moi que je freine cet élan du cœur, que je joue précisément ce jeu-là, l'encourager avec modération tout en déplorant les complications administratives, plus j'y pense, plus je crois que c'est exactement ce qu'elle attend de moi, non pas que je brise cet élan, mais que je le modère à l'aune du réalisme administratif, ou de n'importe quel réalisme, du moment qu'elle puisse devant ses amis regretter que ce projet n'ait pas été possible, qu'elle s'assure pour elle-même que son intention était demeurée pure jusqu'au bout, même mon mari était d'accord et m'a soutenu, *nous* avons essayé, *nous* avons réellement souhaité accueillir une de ces familles, son âme, et la mienne par la même occasion, demeurant moralement intacte, jamais entachée ni par la peur, ni par le dégoût.

Je vous remercie pour l'article que vous avez consacré à notre mouvement dans votre journal. Comme vous n'avez pas manqué de le faire comprendre à demi-mot à vos lecteurs, il n'est pas si courant que la presse fasse l'effort de rendre compte des idées et des activités de notre groupe : de là à ce que vos lecteurs en viennent à croire que nous ne sommes en réalité qu'une bande d'illuminés tout à fait coupés des réalités de ce temps et, pire encore, des intellectuels obtus qui se rengorgent de références qui ne disent rien à la plupart de nos concitoyens, il y avait un pas que vous n'avez pas hésité à franchir sous le couvert de l'ironie. Pour votre gouverne, David Henry Thoreau, John Muir, Aldo Leopold ou Arne Næss, non seulement sont lus et étudiés encore de nos jours, et sans doute plus encore aujourd'hui qu'hier, mais ils constituent des sources inaltérables d'inspiration pour bien des mouvements que vous qualifiez, non sans ironie, d'écologistes. Que nous ne soyons liés en aucune façon avec les Partis traditionnels qui se revendiquent de l'écologie vous a surpris durant notre conversation, et vous n'avez manifestement pas compris que nous ne défendons en rien ce genre d'écologie dévoyée, typique des militants parisiens, surtout préoccupés de nouer ou détruire au gré de leurs ambitions des alliances avec les partis dominants : notre mouvement compte bien des paysans et même des chasseurs et des pêcheurs, il est né à la campagne et c'est dans la rencontre entre ces deux cultures, désormais si distantes la culture urbaine et la culture rurale, qu'il tire sa force et son originalité. Que notre mouvement ne compte aucune tête d'affiche et notamment aucun animateur de télévision, vous semble suspect. Mais c'est précisément parce que les médias sont friands d'animateurs de télévision plutôt que de pensées et d'idées nouvelles, que le pays en est là où nous en sommes. Vous m'avez demandé lors de notre rencontre ce que je pensais de la montée du Parti National dans les sondages, et je vous ai répondu que je considérais désormais sa victoire comme certaine, qu'il était désormais trop tard pour renverser la vapeur, que cela signait l'échec de toute la gauche, qu'il était donc d'ores et déjà urgent de réfléchir à de nouveaux projets politiques pour la période qui suivrait ce désastre, etc., et vous en avez conclu que nous étions favorables à l'installation du Parti National au pouvoir aux prochaines élections. C'est là le signe d'une incompréhension à peu près totale de ce que nous sommes et de ce que nous essayons de construire. Votre ironie tourne en dérision l'esprit de sérieux qui caractérise notre mouvement, si bien que nos idées, parfaitement ignorées du plus grand nombre, se trouvent, quand par hasard on s'avise d'en rendre compte dans les journaux, faire immédiatement l'objet de la satire. Vous répétez au contraire sans aucun recul les discours huilés mais creux des professionnels de la politique issus des rangs des Partis traditionnels. Ce faisant, vous servez la soupe à ces Partis, et, en définitive, au Parti National dont le succès vous inspire des cris d'orfraie. Il y aura je l'espère un jour, dans le futur, cet incertain futur, où l'on établira la responsabilité des médias de masse, y compris ceux qui, prétendument de gauche, s'arrogent le droit d'établir le bon goût et la pensée

correcte, dans la destruction de tout idéal et même de toute pensée politique, que signe l'avènement de la stupidité et de l'idiotie.

Je me rappelle votre père, devant la télévision le soir du premier tour. Je guettais sa réaction du coin de l'œil, tandis que son visage apparaissait progressivement sur l'écran. À quoi pensait-il ? Pensait-il seulement ? Aucune joie, aucune émotion. Au fur et à mesure que son image prenait place sur l'écran, à côté de son rival honni, le visage de votre père se décomposait. Où donc était passé cet air de triomphe qui ne le quittait pas depuis des semaines ? Il pensait sans doute, dit la Présidente : cela, je ne l'ai pas voulu. Le pouvoir, il n'en voulait pas. Il en avait pourtant, au sein du Parti, mais il n'aurait pas su y faire avec une opposition. Une opposition parlementaire. Il n'aurait pas pu exclure les parlementaires qui s'opposaient à lui dans l'Assemblée, comme il le faisait au sein du Parti. Il n'aurait pas su se plier aux règles de la démocratie. Il ne savait pas se comporter autrement que comme un chef. Il n'était en rien moderne. D'une certaine manière, toute sa carrière politique ressemblait à un jeu : le chien dans un jeu de quilles, et il était le chien, un facteur de désordre, une sorte de bouffon, le poil à gratter typique. C'était sa stratégie à lui pour exister, le Parti n'a jamais été que le moyen qui lui permettait d'exister dans ce monde, le grand monde, auquel il savait ne pas appartenir vraiment. Au Parti, c'était lui et les autres, et l'histoire du Parti n'est que l'histoire de la déloyauté, de la trahison, et des exclusions successives. Que nous ayons été conduit à l'exclure à notre tour, l'exclure du Parti qu'il avait fondé, nous montrer à notre tour déloyal, et nous comportant comme des traîtres envers lui, ça n'a rien d'étonnant : qui gouverne par le fer, périra par le fer.

On nous fait croire qu'il y aurait un plan, que chacun de ces événements obéit au même dessein, que les acteurs se seraient concertés avant d'agir. Mais c'est totalement faux. C'est juste des mecs, un par un, qui pètent un câble. Des snipers solitaires. Isolés. Aucun réseau, aucune hiérarchie, aucun chef au-dessus d'eux. Ils ont tout compris : pour déstabiliser un réseau, agis en dehors du réseau. Demeure à l'extérieur. N'y pénètre jamais. Tiens-toi soigneusement à l'écart jusqu'au moment de frapper. Tu vois, rien d'étonnant à ce que les sociétés démocratiques, capitalistes, hyper individualistes, finissent comme ça. Des individus isolés. Des hyper individus. Parfaitement invisibles. Surgissant du néant. Dissimulés durant des années dans les *no man's land* du monde civilisé. Sans domicile fixe. Sans identité. Attendant leur heure. Mais, contrairement à l'histoire qui nous est contée, personne n'appuie sur le bouton pour les activer. Ils s'activent un par un, de leur propre chef. Peut-être sont-ils parfaitement dingues. Peu importe. T'as pas une journée sans qu'il y en ait un qui sorte sa Kalachnikov dans une rame de métro, ou ailleurs, n'importe où, qui tire sur tout ce qui bouge, qui fasse péter sa bombe. Sans se concerter, ils touchent l'occident au cœur : sous leurs coups imprévisibles, les sociétés se transforment en vaste réseau de surveillance généralisée, en terrain d'investigation policière, chaque citoyen représente une menace potentielle, plus personne n'est en sécurité nulle part. Un policier derrière chaque citoyen, voilà l'avenir qui nous attend. Et un policier derrière chaque policier et ainsi de suite. Ces mecs, ces snipers isolés, parfaitement abrutis pour la plupart, révèlent pourtant l'absurdité profonde du système. Ils en sont les rejetons les plus purs. Ne puisent pas leur inspiration ailleurs que dans le système, quoiqu'on en dise pour se rassurer, non, ils ne sont que les convulsions d'un système à l'agonie. Secrétés par le système lui-même, comme un organisme qui chercherait à mettre fin à lui-même.

Nous nous épanouissons sur des ruines. Voilà la vérité. Les mauvaises herbes de la démocratie, les herbes folles. La loi interdit l'usage d'herbicide, alors nous continuons tranquillement d'essaimer. C'est assez joli, comme poète, vous n'êtes pas mauvais, dit la Présidente à CC. Les mauvaises herbes regagnant du terrain sur les terres abandonnées, les quartiers pauvres, les cités-dortoirs, les immeubles désaffectés, les campagnes désertées, là où nos électeurs s'entassent. Tous ceux qui n'ont rien à perdre, pense la Présidente, comme pour elle-même, mais à voix haute. Ça mènera où ? demande CC. Quoi ça ?, demande la Présidente. Ce qu'on fait. Prendre le pouvoir. On nous le donne, pour ainsi dire. Y'a qu'à se baisser. Alors on le prend. Mais après ? Quel est le projet en fin de compte ? Une fois qu'on aura reconduit les étrangers, qu'on aura gâté les autochtones, et refermé les frontières, il se passera quoi ? Croyez-vous que les gens se contenteront de ça ? Une fois qu'on aura accablé les boucs émissaires, croyez-vous que les gens seront satisfaits ? Croyez-vous à une révolution Madame ? Ce que les gens veulent, murmure comme pour elle-même la Présidente. Que veulent-ils ?, demande CC, mais ce n'est pas véritablement une question, plutôt l'écho des pensées de la Présidente.

Vous n'avez jamais cessé de mentir. Vous mentir à vous-même. Non, pas seulement vous. Pas seulement vous à vous-même. Mais tout le monde s'y est mis. Toutes ces années, un tissu de mensonges. On fait mine de ne pas savoir, chacun a l'air de s'en sortir, chacun à son travail, si tout le monde le fait alors pourquoi pas moi. La banque, les banquiers, tous ceux qui se sont présentés au fil des années, tous ceux qui se sont défilés, l'un après l'autre, avez-vous remarqué comment les banquiers sont mutés au bout d'une année à peine, on ne peut pas les laisser occuper le poste qu'ils occupent d'une année sur l'autre, du fait même qu'ils mentent à leur client, si tel était le cas, on aurait sur les bras des meurtres de banquier chaque jour, chaque heure, il se trouverait un client pour tirer à vue sur son banquier. Il y a des seuils, et dès lors qu'on les franchit, on est foutu. C'est difficile de croire qu'on peut réellement être foutu, genre, irrémédiablement foutu. Comme quand on vous apprend que vous êtes atteint d'une maladie incurable, genre cancer du pancréas, quelques mois au plus, peut-être quelques semaines. Terminé. *Game over*. Rêve d'une amnistie générale pour les endettés : à partir d'aujourd'hui, l'apuration de toutes les dettes. La succession des banquiers à mon chevet, un par un, proposant de repousser l'échéance, ça ne pourra pas durer indéfiniment — m'a confié le dernier d'entre eux. À ce stade, c'est de l'acharnement thérapeutique, je dis. Putain, j'aurais passé les trois-quarts de ma vie à me soucier de mon compte en banque, merde, t'appelle ça une vie toi ? Né dans les dettes, emporté par elles. T'appelles ça une vie ? À mentir, quêter, quémander, faire pitié, faire semblant. Mentir. Et puis vient le moment où — ça n'est plus possible. L'embrouille finale. Défaut de paiement : vous en avez pour quelques mois, quelques semaines peut-être. On aura fait ce qu'on aura pu. Terminé, *game over*, je lâche l'affaire.

Nous nous sentons démunis. Nos voix ne portent plus. Nos mots ne touchent plus. Nous reprochons aux autres de ne pas avoir manifesté suffisamment d'inquiétude, et pas quand il était encore temps. Mais nous-mêmes, soyons honnêtes, n'avons manifesté une telle inquiétude que sporadiquement, nos indignations n'ont été que des soubresauts d'indignation. Nous ne faisions qu'accompagner l'histoire en marche qu'en nous agitant ponctuellement, scandant chaque épisode tel un chœur antique dont la plainte est sans effet : ce qui doit advenir adviendra, et nous n'avons en vérité rien fait de plus qu'en dresser le constat, au fur et à mesure. Devons-nous pour autant nous sentir coupables ? Peut-être on se posera cette question après-coup, quand le désastre aura bel et bien eu lieu ? Nos indignations sporadiques et sans effet n'ont-elles pas précisément servi à cela : nous exonérer de toute responsabilité. Pour ce qui est de moi, dis-tu, j'ai pris ma part : j'ai vu le désastre arriver. D'autres étaient trop occupés par ailleurs. Certes. Quelle différence cela fait ? N'étions-nous pas, chacun à notre mesure, préoccupés ou pas, indignés ou pas, en train d'essayer de sauver notre peau ? N'est-ce pas précisément parce que l'inquiétude était partout, plus ou moins latente, flottant dans l'air pour ainsi dire, parce que cette inquiétude est en quelque sorte consubstantielle au capitalisme, qu'elle est, l'inquiétude, le terreau sur lequel grandissent ses adeptes, que nous n'avions pas d'autre choix que de penser d'abord à sauver notre peau sans chercher à influer sur le cours de l'histoire, renonçant d'ailleurs à toute implication historique ? Mieux encore, qu'est-ce qui, là maintenant que le désastre s'avère irréversible, te distingue de ceux qui n'ont pas brillé autrefois par leur engagement, leur humanisme comme tu dis ? Les égoïstes, les irresponsables, les indifférents, qu'ont-ils fait de moins que toi, je veux dire, réellement, en ne faisant rien, en laissant le désastre s'étaler, qu'ont-ils fait de moins que toi, que ta générosité, ta responsabilité, ton indignation ? Quel sacrifice as-tu réellement accompli, qu'as-tu lâché au bout du compte, regarde cette maison, le jardin avec la piscine, le visage rieur des enfants, et à combien se montent tes placements bancaires, l'assurance-vie, et que signifie cet appartement sur la côte acheté l'année dernière. Pour nos vieux jours, avez-vous dit. Tu n'as rien abandonné, voilà la vérité, tu t'es gentiment indigné quand il le fallait, tu as versé ton obole à je ne sais quel mouvement d'indignés, tu as signé quelques pétitions, depuis ton fauteuil devant l'écran sur ton bureau, et tout aussi gentiment, tout aussi inoffensivement, tu as voté. Ce faisant, je te l'accorde, en plus de sauver ta peau, comme tous les autres, les indifférents, les irresponsables, les égoïstes, tu as sauvé ton âme. Et ça n'aura pas modifié le cours des choses d'un *iota*.

Il allait, a-t-il dit, chercher du tabac, ce que d'habitude il faisait sans le dire, parce qu'il sait que je n'aime pas ça, tout l'argent qu'il met dans les cigarettes, et que ça lui ruine la santé, que je disais tout le temps, mais cette fois, il l'a dit quand même, et puis, il est sorti. Il a juste dit : je vais chercher du tabac, et, sans me laisser le temps de répondre, il a ouvert la porte, l'a refermée doucement, il n'avait pas l'air en colère ni rien du tout, il avait l'air normal, il a juste dit ça, vous vous rendez compte, les derniers mots que j'ai entendus de sa bouche, je vais chercher du tabac, et si ça se trouve il est mort, et je n'aurai jamais d'autres mots de lui, et si ça se trouve, il n'est pas mort du tout, il a refait sa vie, ou bien il fait la manche quelque part, et jamais je n'entendrai aucun mot d'adieu, après vingt ans de vie commune, vous vous rendez compte, on devait fêter l'anniversaire deux semaines après qu'il soit parti, comme ça, parfois, je me dis que non, il lui est arrivé quelque chose, au début, c'est ce que j'ai pensé, je le disais aux flics, aidez-moi, il lui est arrivé quelque chose, on l'a enlevé, mais pourquoi enlever un homme sans histoire de cinquante piges, ou bien on l'a tué, mais pourquoi l'aurait-on tué, pour quel motif, il me cachait quelque chose peut-être, a insinué le flic, alors bien sûr, j'ai pensé à une histoire avec une femme, ou bien au travail, je sais que ça ne se passait pas bien au travail, il en souffrait, il ne se plaignait pas, pas vraiment, pas souvent, mais ça le rongeait j'en suis sûre, il se sentait comment dire, humilié, oui, c'est ainsi que j'aurais dit à l'époque, mais maintenant, après une année à le chercher partout, maintenant, je ne sais plus quoi penser, une femme, l'humiliation, mais tout le monde ne fait pas ça, partir sans dire un mot, je veux dire un mot spécial, il aurait pu laisser une explication, on ne quitte pas toute une vie, sa maison, ses enfants, sa femme, sur un coup de tête, non ?

Les intellectuels, finalement, sont presque plus faciles à manipuler. Tant que vous leur montrez à quel point leur présence est valorisante pour le Parti, tant que vous laissez miroiter combien leurs analyses et leurs idées seraient susceptibles d'alimenter nos programmes, qu'ils sont en quelque sorte les auteurs de ce programme, que leurs idées ont enfin trouvé un refuge et une maison qui les accueillent et les choient, alors, on peut les tourner à sa guise. Les intellectuels ne sont pas tous des imbéciles, certes, mais ils ne valent pas mieux, politiquement, que les abrutis, on peut juste espérer qu'ils soient capables d'exercer sur eux-mêmes l'autocensure nécessaire et entendre raison quand on leur explique. Combien, laisse tomber CC avec mépris, avoueront par la suite, quand le vent aura tourné, qu'ils s'étaient engagés « par stupidité ».

Si j'habitais ne serait-ce que cinq cents mètres plus loin, en dehors de la cité, un de ces pavillons *middle class*, comme celui où vit ton oncle, c'est dingue non de penser un truc pareil, deux cents mètres plus loin, séparé des immeubles et des parkings et de tous ces Africains par une rangée de thuyas, peut-être, certainement même, je verrais les choses autrement et je ne voterais pas pour le Parti National. Je crois que. Non. Je comprends. Mais tous ces Africains, tu sais bien, ils sont dans le même bateau que toi, ou bien tu es dans le même bateau qu'eux. Pas leur faute. Non. Les Arabes bossent, ça va, mais les Noirs foutent rien, ils sont en bas et tu n'oses même plus sortir toute seule de l'immeuble, tu gares ta voiture dans le quartier d'à côté, à cinq cents mètres, sur le trottoir devant chez ton oncle, tu vois, pour éviter qu'ils y foutent le feu, pourquoi ils vont cramer les voitures en bas des immeubles, pourquoi ils s'en prennent à leurs voisins alors que dans les pavillons d'à côté, sans parler des maisons bourgeoises du centre ville, pourquoi, c'est absurde. J'ai toujours voté à gauche, mais là, je me demande, putain, ça fait cinquante ans que je vote à gauche, et là, je vais voter pour le Parti National. Tu le crois ça ? On s'est fait berner tout ce temps, c'est pas possible, cinquante ans à trimer, à s'angoisser, à surveiller son compte en banque, cinquante ans d'angoisse pour finir là, coincée au huitième étage, cernée par les Africains, la trouille au ventre quand tu passes par la cage d'escalier, à mon âge, comment on peut accepter un truc pareil, avec les services sociaux et l'office HLM qui te lâchent pas, ils t'ont fait une fleur en te proposant ce logement, désormais ils te tiennent, tu leur dois tant, cet appartement au huitième étage, ces cages d'escalier que tu traverses en tremblant, ces parkings hantés par les immigrants africains, tu leur dois cela, tu devrais les remercier pour tout ça, pour l'angoisse.

Non ce n'est pas difficile à comprendre, je veux dire, intellectuellement, un enfant de cinq ans, non, juste que ça nous touche de tellement près, qu'il s'agit de notre propre corps, de notre propre esprit, on n'a pas de recul vois-tu, on est en plein dedans, ce n'est même pas difficile à croire, non, on est bien placés pour le savoir, qui mieux placé que nous ? Le Capital a intérêt à maintenir à disposition, sous la main pour ainsi dire, une part importante de la population qui soit prête à accepter, et même : désireuse d'accepter, un emploi mal payé, précaire, sans garantie, et même : pressée de choisir cet emploi dont la rémunération suffit à peine, et souvent moins qu'à peine, à se procurer le minimum vital, une fois qu'on a payé sa dette aux banques et aux propriétaires, car il s'agit de ça, au final, les pauvres travaillent pour rembourser leurs dettes auprès de ceux qui les emploient, je te donne 10 sous, j'en engrange 20 autres avec ce que tu produis, et, surprise, tu m'en dois 10, la boucle est bouclée et demain matin il faudra y retourner, qui peut accepter un deal pareil ? Qui ? Non : comment on peut accepter, et même désirer un deal pareil ? Et pas seulement le désirer, mais le défendre, avec zèle, jusqu'à vouloir envoyer aux galères ceux qui le refusent ? Vouer aux gémonies les sans-emploi, comment est-ce possible ? La social-démocratie, c'est ça le truc, l'invention terrible, le meilleur allié du Capital : la charité, l'aide sociale, la providence, fine fleur du génie pragmatique bourgeois, car il ne faudrait pas que les choses dégénèrent, que le mécontentement des masses dépasse un certain seuil, Aristote le disait déjà, la guerre civile, voilà de tous les maux le plus à craindre, l'émeute et la révolte, sacrifie un peu de ta fortune, compagnon possédant, pour en garantir l'épanouissement, voilà le truc, ce à quoi sert en définitive la social-démocratie, laisser croire qu'il s'agit de fabriquer un avenir meilleur pour tous, alors qu'il faut juste garantir l'avenir des enfants de bonne fortune, en s'assurant qu'une masse laborieuse demeure en toutes circonstances disponible, une masse point trop mécontente, juste assez désemparée cependant pour avoir besoin, et même : réclamer à cor et à cri, qu'on daigne l'employer à bas prix, considérant elle-même l'exploitation comme vertueuse, est-ce croyable ? Oui ça l'est. La social-démocratie voilà le support désormais indispensable de la tyrannie du Capital : à elle la tâche de détourner l'attention des masses en leur fournissant des objets d'indignation le plus éloigné possible du sort qu'on leur réserve, à elle d'opérer tout en finesse, maintenir une frustration suffisante, sans dépasser le seuil critique qui mène à l'insurrection civique, tout un art, il y a des écoles pour ça, ça n'a rien de difficile à comprendre, sur le principe, c'est on ne peut plus simple et on ne peut plus logique, mais ça nous touche de tellement près, on est en plein dedans, tout concourt, depuis l'enfance, à tolérer, accepter et même : désirer, cet accablant destin.

Surtout, règle d'or, ne jamais oublier ! Ne te commets pas avec l'opposition. En aucun cas. Quand bien même tu serais dans le besoin, n'accepte jamais un poste qui t'obligerait à travailler pour eux. Mais. J'ai pas du tout l'intention d'entrer en politique. Je veux dire. De quoi tu parles ? Je te parle de prendre la mairie. Tu peux le faire. Tu dois le faire. Mais pourquoi je voudrais prendre la mairie ? Parce que tu le peux. Ta popularité. Ton capital sympathie. Pas sûr d'avoir vraiment envie. Le bien général. Pas sûr que j'y crois tant que ça. Pas le problème. Ben si. Quand même. Il y a un moment, entre ce que tu dis et ce que tu fais, tu parles tu parles et tu ne fais rien, tu dis, faudrait faire comme ça et comme ça, les gens t'écoutent, et toi, tu ne fais rien de ce que tu dis, je te dis : c'est un gâchis, les trois-quarts des mecs qui ont pris le pouvoir n'ont pas la moitié de ton talent. Mais, le pouvoir, je ne veux pas du pouvoir, je ne rêve pas du pouvoir, je veux juste rester tranquille, pas m'emmerder avec ce genre de. Si tu penses vraiment ce que tu dis, comment peux-tu rester les bras croisés ? Sans rien faire. Tu causes, les gens t'écoutent, tu crées de l'attente, de l'espérance, les gens pensent, celui-là, il sera maire un jour, ou député, moi je te dis, tu es en train de te soustraire à ton devoir, ni plus ni moins, juste, conserver ta tranquillité, rester au calme, moi je dis, c'est de la trahison, tu fais naître des espoirs, et tu les déçois dans la foulée, un moment viendra, on t'écoutera plus. Mais je m'en fous, tu ne comprends pas, je n'y crois plus, je veux juste rester tranquille, je suis pas comme toi, calculer mon coup, faire sa place au sein du parti, la patience que tu as pour gravir les marches, je l'ai pas, les torsions, les circonvolutions, les atermoiements, cette prose tarabiscotée comme dans ta profession de foi l'autre jour, ce document électoral, incapable d'écrire un truc pareil, des conneries, quel rapport avec les idées. On n'a plus vingt ans mec, on croit plus aux mêmes conneries, moi j'ai l'impression de réciter un bréviaire, toi t'es devenu une putain de machine à gravir les échelons, tu pourrais raconter n'importe quoi, ça ferait aucune différence. D'accord, je comprends. Suis pas devenu totalement stupide non plus. Je te dis juste, le pouvoir te tend les mains, prends-le, pose la première pierre, la mairie, la mairie pour commencer, juste un moyen, un moyen pour tes idées, leur donner une chance, avant de devenir complètement acariâtre, et je serai là pour t'aider, te soutenir, accomplir les basses besognes.

Il y avait là quelque chose d'un peu absurde, manifester ainsi dans cette petite clairière perdue au beau milieu d'une forêt à des dizaines de kilomètres de toute habitation humaine, nos banderoles déployées entre les arbres, l'orateur grimpé sur l'estrade, essayant de se faire entendre sans le secours d'une sono — absence d'électricité oblige. Trois journalistes, des pigistes de la presse locale, avaient fait le déplacement et discutaient dans un coin. Se moquaient-ils de nous ? Peu importe. C'était bon de se retrouver, après tout. Je connaissais la plupart des manifestants. Certains ne quittaient pas leur couverture de survie en aluminium, la plupart d'entre nous s'étaient dotés d'un chapeau, d'une casquette ou d'un voile, quelques-uns sortaient de leur poche, avec fébrilité et à intervalle régulier, leur appareil de mesure d'ondes. Les animateurs de la journée s'affairaient à leur stand, présentant des brochures, des statistiques et des plans, et, un peu à l'écart de la clairière, un autre groupe préparait le repas de midi. Dans l'ensemble, l'ambiance était détendue, les gens parlaient calmement, comme si les bruits aussi étaient susceptibles de nous rendre malades. Nous faisions confiance à ceux qui avaient déniché ce coin de forêt, nous leur étions reconnaissants d'agir en notre faveur. Dans les pays scandinaves, expliquait l'orateur, on aménageait des zones blanches pour les malades, on finançait la construction d'habitats adaptés, de véritables petites communautés commençaient à prendre forme, dans laquelle on ne rencontrait d'ailleurs pas seulement des malades, mais aussi des gens en rupture avec l'empire de la technologie. Ces expériences, ajoutait l'orateur avec enthousiasme, constituaient sans nul doute les fondations d'un véritable mode de vie alternatif, et il n'avait pour sa part aucun doute quant au déploiement de tels villages dans l'avenir, y compris dans notre pays lequel comptait, quand on y pense, suffisamment de territoires dépeuplés, ou en voie de désertification. On pouvait même très bien imaginer que dans le futur, l'installation de malades constitue pour ces territoires abandonnés une opportunité de développement. Les politiques en charge de l'aménagement du territoire feraient bien d'y songer dès maintenant, et ainsi de suite. Un journaliste de la presse locale m'avait mis le grappin dessus, probablement par hasard, et me posait des tas de questions sur le parcours qui m'avait mené jusque ici. Non, j'étais séparé, avant le déclenchement de la maladie, oui j'avais des enfants, non, je ne les voyais pour ainsi dire jamais, oui, leur mère me tenait pour un aliéné et me refusait la garde, oui, j'avais perdu mon emploi, forcément, oui, j'étais au RSA, oui, j'avais trouvé une zone blanche, un hameau déserté dans les Cévennes, non, je ne vivais pas seul, on était plusieurs là-haut, l'avenir, non, je ne savais pas, il fallait demander au type sur l'estrade, au porte-parole, non, je vivais au jour le jour, si j'étais heureux, non, oui, parfois oui, parfois, c'était plus difficile, puis j'ai dit que j'étais assez vite fatigué, que je préférais ne pas lui donner mon nom vous comprenez, et il a fini par alpaguer un autre manifestant. C'était évidemment une manifestation sans CRS et sans casseur, une manifestation parfaitement « bucolique » écrirait le journaliste qui m'avait interrogé dans

son papier du lendemain, non sans ironie, se sentant obligé d'ajouter en conclusion de l'article que son téléphone portable n'avait effectivement pas été connecté de toute la journée. Comme les autres partis, le Parti National deviendra une simple machine politique, lâche doctement CC, je vous l'avais dit, vous n'avez pas le choix, c'est ce que souhaitent désormais vos électeurs, vos électeurs de plus en plus nombreux, bientôt, ce que votre père appelait le cœur du Parti, la haine de l'autre, ne sera plus que du folklore, la xénophobie, qu'un relent du passé, le protectionnisme, une illusion, voyez, partout où les Partis comme le nôtre ont gravi les échelons qui mènent au pouvoir, ils se sont pliés aux diktats du commerce international, et si vous refusez, ils sauront vous y contraindre, ils fouilleront la merde, ne manqueront pas d'en trouver un morceau, un morceau de merde, on en trouve quand on cherche, et si on ne le trouve pas, on le fabrique, puis l'exhiberont, le gouvernement sera renversé, c'est ainsi que ça se passe si vous désobéissez, alors, comme les autres, vous vous plierez, vous trahirez vos électeurs en essayant de détourner leur attention, en lançant des sujets de société, comme disent les journaux, ce dont tout le monde est friand, vous deviendrez finalement un parti conservateur, un de plus, vous ou un autre, ça ne fera aucune différence, vous devrez juste apprendre à gérer le mécontentement, détourner la colère vers un autre que vous, voilà votre tâche à présent, faire fi de tout romantisme, jouer avec les symboles afin de nourrir l'avidité de l'opinion, et pour le reste, vous plier aux lois non écrites que d'autres ont instaurées, faire votre job en somme, faire tourner la machine, qu'elle demeure en l'état où elle est, ainsi gagnerez-vous l'estime des marchés, et même, quelques années plus tard, de l'opinion, et vous serez enterrée en grande pompe sous les ors de la République. Êtes-vous prête, Madame la Présidente, à embrasser ce destin ?

Quand ça commence à mal tourner, je me replonge dans l'histoire de l'antiquité. Par exemple, en ce moment, la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien, et ce livre sur les explorations de Philéas au nord de l'Europe, si je suis en train de les lire, c'est que ça ne va pas fort. Mon compte en banque est au plus bas, mes possibilités de participation à la marche du monde sont proches du néant, un sentiment de dégoût généralisé a englouti mes rares adhésions, mes investissements fragiles vis-à-vis du monde : alors je laisse tomber. Je pourrais comme d'autres quitter la ville, à pied, le sac sur l'épaule, renoncer absolument au monde, marcher jusqu'à ce que je crève, ou bien, comme d'autres encore, installer la corde et le tabouret dans la grange pour m'y pendre. Moi, je me réfugie dans l'histoire antique. Je sors un par un les livres de ma bibliothèque, une belle collection que j'ai gardée de l'époque où j'écrivais ma thèse sur l'exil en Perse des derniers platoniciens, et j'ouvre quelques volumes un peu au hasard, puis, au bout de quelques pages, me voilà de nouveau plongé dans ces mondes à la fois lointains et familiers. Non, je ne crois pas que le monde antique ait été un monde meilleur que celui d'aujourd'hui. La question n'a pas de sens : tout dépend de votre naissance, selon que vous ayez été favorisé ou pas. Et à quel endroit du monde vous êtes né. Et à quelle époque en particulier. Quand je suis ainsi plongé dans l'histoire antique, la violence du monde présent tout autour ne m'atteint que d'une manière atténuée. Je ne suis pas sûr que les gens du voisinage constatent une différence, mais, de mon point de vue, l'existence paraît beaucoup plus supportable. Je me dis que tous ces personnages antiques dont je lis les histoires sont bel et bien morts et enterrés depuis des lustres, que ces cultures ont sombré corps et âme et continuent de sombrer doucement, au fur et à mesure qu'on les oublie, et dieu sait que mes contemporains sont oublieux à ce sujet, qu'il en ira ainsi de nous, de notre culture, et de moi-même, que cela vaudrait mieux à tout prendre, et que cela importe peu en définitive. En lisant ces textes anciens, je prends tellement de recul, comme si je me réfugiais dans une grotte sur une falaise escarpée et inaccessible, à la manière des ermites du Mont Athos, j'ignore s'il en existe encore, s'ils ne sont pas tout bonnement devenus des attractions pour touristes, ça ne m'étonnerait guère, il est tellement difficile aujourd'hui d'échapper à la bêtise, au spectacle, au tourisme, mais moi, je suis tranquille, je me replie avec mes livres et mes récits antiques, la substance amère du monde actuel se dissout et n'a pas plus de consistance qu'un rêve, je me lève et je me couche avec des histoires anciennes dans la tête, des philosophes égarés dans le désert, des prophètes discourant au bord des fleuves, des poètes exilés sur les rivages austères de la mer Noire, des soldats armés d'arcs et de flèches en garnison aux frontières de l'Hindus. Mélancolique, je lis ces histoires qui me parlent tellement plus que les nouvelles des journaux d'ici et maintenant. Ainsi je peux doucement m'enfoncer dans une dépression, qui, sans cet expédient, ce recours à l'antique, m'emporterait sans doute jusqu'à la folie. Ou bien, telle est ma manière de devenir fou, en toute discrétion.

Émilio tu sais, je ne vois pas aussi loin que toi, pas plus dans le passé que dans l'avenir, et en vérité, Émilio, je sens venir le jour où je ne verrai plus rien du tout au-delà de ce que mes yeux peuvent voir, les prairies qui nous entourent et l'horizon tranché par les montagnes, juste de l'herbe et des cailloux, rien d'autre, il ne s'agit pas tant de sagesse que d'épuisement, et si je renonce à envisager l'avenir au-delà des jours à venir, ce n'est pas l'effet d'une renonciation délibérée, non, mais juste d'une immense lassitude, car le spectacle du monde me procure cette immense lassitude, au point que du monde je ne désire plus rien savoir, que les choses que nous avons connues s'effondrent, que d'autres choses les remplacent, que puis-je y faire, moi aussi, naguère, je me suis tordu l'esprit à force d'essayer de penser, mes pensées me torturaient le ventre, tout entier j'étais pris par des pensées qui ne menaient nulle part, tout gosse déjà, je m'indignais, toute chose nourrissait mon amertume et confirmait de funestes constats, rien à espérer, sais-tu que je n'ai jamais cessé de rêver, et parfois encore il m'arrive de rêver de tels rêves, d'assassinats, je n'ai jamais cessé de rêver d'assassiner des gens, d'obscurs représentants du pouvoir, que je surprenais dans leur bureau aux fauteuils molletonnés, un flingue à la main, aujourd'hui c'est fini, et même si quelques nuits me surprennent encore à rêver de tels rêves, mes jours deviennent paisibles comme ceux d'un mort, vois-tu Émilio, je laisse le monde aller là où il doit aller, je suis de ceux que tu désignes sous le nom de vaincus, car j'ai été vaincu, ils m'ont brisé, quand j'étais gosse, et longtemps après, j'espérais une revanche, et parce que j'espérais, j'ai lutté contre l'abrutissement, mais désormais, mon cher Émilio, j'ai cédé à l'abrutissement, et me contente de ce qui se présente à portée de la main, les cailloux, l'herbe grasse, les derniers arpents de neige sur les pentes de la montagne, tu pourrais aussi les voir si, comme moi, l'abrutissement t'avait gagné, si tu t'étais laissé recouvrir par la confortable couverture de la bêtise, si tu avais seulement laissé tes pensées inquiètes s'abîmer dans le labyrinthe qu'à force elles ont fini par creuser dans ton esprit, mon pauvre Émilio, je te souhaite de vivre vieux, bien qu'en toute honnêteté, je doute qu'il en soit ainsi, je t'entends Émilio, n'avoir pour seul espoir que celui de ne pas t'éveiller demain matin, que le sommeil t'emporte, je ne suis pas sûr de mon côté d'être tout à fait éveillé quand je m'éveille, et j'ai parfois le sentiment que le sommeil m'a emporté depuis longtemps, qu'il n'est plus question pour moi d'éveil, mais juste d'un soleil d'hiver berçant mon crâne à moitié endormi.

J'ai débarqué chez ma sœur sans prévenir, après avoir roulé toute la journée, en proie à la confusion la plus grande. Durant le voyage, les idées s'entrechoquaient dans ma tête, je croisais des gens sur l'aire d'autoroute, des routiers la plupart du temps, des voyageurs de commerce, on était en octobre, Patrick n'avait fait aucune difficulté — ça te fera du bien —, il n'avait fait absolument aucune difficulté, et il s'était même efforcé de dissimuler son soulagement, sa satisfaction. Dans la voiture je pensais : il se réjouit de mon départ, il se fait une joie de pouvoir vaquer tranquillement à ses occupations en mon absence, si ça se trouve, et ce n'est pas la première fois qu'une telle idée me venait, il est en train d'appeler une autre femme, d'arranger avec elle des rencontres pour la semaine à venir, et moi, j'étais toute seule dans la voiture, je pleurais, je pleurais, tout était en train de se casser la gueule, et quand je suis arrivée chez ma sœur, il n'y avait personne, aucune voiture à l'entrée, les volets clos. Je suis descendue de la voiture, j'ai fait le tour de la villa, la piscine était vide, je me suis assise dans un fauteuil humide des pluies de la veille. Il faisait froid, j'ai essayé d'appeler ma sœur, mais ça ne répondait pas. J'ai vraiment cru avoir touché le fond, puis j'ai senti une présence de l'autre côté de la piscine, dans le jardin. Y'a quelqu'un ?, j'ai dit. C'était le jardinier, Yves, le vieux jardinier qu'ils employaient depuis au moins une bonne vingtaine d'années, l'homme à tout faire en vérité, pas seulement jardinier mais aussi plombier, électricien, maçon à l'occasion. Il m'a reconnu aussitôt bien qu'on ne s'était pas vu depuis une bonne dizaine d'années. Toute la famille était partie en vacances, ce dont j'aurais dû me douter, en Suisse, à Saint-Moritz, la famille y possédait un chalet. Naïvement, je m'attendais à les trouver chez eux en débarquant ainsi, sans prévenir, sur un coup de tête. Yves a dit que je devais être épuisée après toute cette route, que j'avais l'air frigorifiée, que ma sœur ne verrait sans doute aucune difficulté à ce qu'il me confie les clés de la maison, qu'il pouvait aller les chercher maintenant si je le souhaitais, il n'habitait qu'à deux cent mètres, au village en contrebas. J'ai accepté en le remerciant, et je l'ai suivi à pied sur la grande allée. J'ai bien senti qu'il était surpris que je décide de le suivre jusqu'à chez lui, il pensait probablement que j'allais l'attendre ici, devant la villa de ma sœur. Mais je n'étais pas en état de réfléchir et je l'ai suivi, sans doute avais-je simplement besoin de compagnie, de la présence d'un être humain. Il habitait avec Marinette, son épouse depuis toujours. Quand j'étais gamine, on était souvent fourrés chez eux, et je me souviens des visites autour de la grange où ils faisaient sécher les plants de tabac, je me souviens des animaux, les chiens, les chats, mais aussi les lapins et les poules qui courraient librement dans la cour. Marinette écossait les haricots et elle a fait de la place sur la table de la cuisine, s'empressant déjà auprès de la machine à café. Je me suis assise sur la petite chaise en osier, celle-là même sur laquelle je m'asseyais enfant pour prendre le goûter, des tartines beurrées au chocolat râpé, la spécialité de Marinette. Yves est revenu avec les clés de la villa. Et là j'ai dit, ça vous embête si je reste encore un peu, et je me suis effondrée en larmes.

Assis confortablement dans le grand fauteuil molletonné, plongé dans l'obscurité paisible, j'attends l'arrivée du chef du Parti. Il doit être à l'heure qu'il est en train de gravir le grand escalier qui débouche sur le couloir qui mène jusqu'à son bureau. Je devine à peine ses pas glisser sur la moquette dans le silence de l'immeuble. Mais il est là, c'est l'heure, et j'entends cette fois plus distinctement qu'il enclenche la serrure électronique. Un bruit sec, la porte s'ouvre et le chef du Parti traverse la pièce sans prendre la peine d'allumer la lumière, si bien qu'il ne remarque pas ma présence dans un coin de la pièce, devant la bibliothèque, et ce n'est qu'une fois assis à son bureau qu'il allume la lampe qui trône à côté du combiné téléphonique. Un profond soupir s'exhale de son être harassé. Puis il fait ce qu'il a à faire, l'écran de l'ordinateur brille maintenant, éclairant le bas de son visage, le menton, le nez, les pommettes brillent elles aussi. Bonjour, fais-je d'une voix douce, rompant le silence. Il est terrifié, évidemment. Dans l'ombre, tout en lui parlant, je caresse doucement mon flingue, comme d'autres caressent leurs téléphones portables ou se touchent le sexe. C'est l'heure, l'heure est venue. Il me demande qui je suis et comment je suis entré ici, bégayant à moitié, tout en s'efforçant d'atteindre, sous le bureau, avec un doigt, le bouton d'alarme que j'ai désactivé, il cherche à percer l'obscurité afin de m'identifier, sa main gauche tente d'ouvrir discrètement le tiroir dans lequel était rangé le flingue désormais posé sur mes genoux. Qu'importe qui je suis. Tu en as trop fait. Il est temps de payer maintenant. Il me demande pour qui je travaille. Dit qu'il a de l'argent. De l'influence. Qu'il peut m'aider, certainement, il pourra m'aider. Je lui dis que c'est plutôt lui qui a besoin d'aide à cet instant, mais qu'il n'en trouvera sans doute pas, bien que tout puisse arriver, on ne sait jamais, néanmoins c'est peu probable, et que son argent et son influence n'y feront rien. Il me dit que je suis fou, que je n'ai aucune chance de m'échapper d'ici, ce à quoi je réponds que si j'ai réussi à entrer jusqu'à son bureau, je trouverai bien le moyen d'en sortir. L'ambiance est assez tendue, quoique assez peu solennelle, je m'attendais à mieux pour dire vrai. Il y a un monde entre le rêve et la réalité n'est-ce pas. Il tourne la tête vers la fenêtre derrière lui, encore entrouverte, on sent la fraîcheur du printemps et ses parfums pénétrer la pièce, les bruits épars de la nuit, une voiture gronde en passant sur l'avenue, un oiseau jacasse tout près d'ici. Comme il tourne le dos à moitié, je suppose que l'instant s'y prête et l'abats d'un coup derrière la nuque.

Qu'est-ce que je peux vous dire au sujet de la communauté ? Peut-être ne suis-je pas la mieux placée pour en parler, peut-être vous devriez d'abord demander aux anciens. Quand je suis arrivée il y a trois ans, le village était déjà comme vous le voyez maintenant, restauré de fond en comble, mais les premiers racontent qu'il n'y avait plus personne ici quand ils ont racheté les terres et les murs, rien que des ruines, ils disent qu'ils ont tout rebâti sur des ruines, je pourrais vous montrer de vieilles photos d'avant si vous voulez, dix ans de travaux, une chance que parmi les premiers, il y ait eu un architecte, oui, un architecte, et deux ingénieurs, pas vraiment des hippies non, que voulez-vous dire ? Des professions supérieures ? Pas d'ouvriers non, pas de chômeurs non plus, mais plutôt des retraités, ou des préretraités, des professions libérales, on a même eu un médecin fut un temps, mais il est parti à cause d'une histoire, une histoire de cœur on va dire (rires), pas des hippies non, le principe c'est qu'il faut acheter sa maison, son terrain, c'est pas donné à tout le monde, ce qui, entre nous soit dit, a sans doute permis de trier le bon grain de l'ivraie (rires), si la communauté a tenu tout ce temps, et semble avoir encore de beaux jours devant elle, c'est aussi parce que, vous voyez, on accepte pas n'importe qui, des commerçants ? Non, pas tellement, on en a eus, ils ne tiennent pas longtemps, ils revendent, ça doit être difficile pour eux, le partage, la mise en commun, des choses comme ça, sont trop habitués au profit sans doute, leur intérêt passe avant l'intérêt général, c'est comme ça, dans ce cas, on les retient pas, pareil pour les jeunes, rares sont ceux qui ont tenu le coup, la plupart sont fauchés, ils espèrent vivre avec les aides sociales, mais ici ça ne marche pas, même si on produit nous-mêmes une bonne partie de ce qu'on mange par exemple, il faut toujours compléter, les jeunes, ils arrivent avec beaucoup d'idées, certains se débrouillent, ils bricolent bien, ils apportent leurs muscles, leur corps musclé, oui, on va pas se mentir, c'est appréciable quand la communauté vieillit (rires), mais à la longue, on sent bien qu'on n'est pas sur la même longueur d'onde, par exemple, la politique, au début, sûr qu'il y avait une idée derrière tout ça, vivre mieux et autrement, l'autonomie, des trucs dans ce genre, mais bon, faut être honnête, l'autonomie c'est plus facile avec une retraite qui tombe tous les mois qu'avec les aides sociales (rires), n'est-ce pas, et puis il y a eu des problèmes avec la drogue et l'alcool, sûrement un problème de génération, une différence culturelle si vous voulez, quelle cohérence quand d'un côté on prétend manger biologique, et que de l'autre, on s'injecte des saloperies chimiques dans le corps ? Les jeunes, ils comprenaient pas ce truc, la santé, la vie saine, tu choisis de vivre à la campagne, tu quittes la pollution, le stress, tout ça, c'est pas pour t'intoxiquer avec des saloperies, et puis ça mettait la communauté dans une position intenable vis-à-vis des autorités, quand la gendarmerie a débarqué on n'a pas mis longtemps à décréter que les jeunes, maintenant, on y regarderait à deux fois, et puis ça posait d'autres problèmes, ça faisait des embrouilles pour tout dire, quel genre d'embrouille ? Je ne sais pas si je dois en parler, c'est surtout des histoires qu'on raconte après que les faits se soient produits,

alors c'est difficile de savoir ce qui s'est exactement passé, je dirais, sans entrer dans les détails, des histoires avec des jeunes femmes (rires), je ne dis pas que c'est à cause d'elles, je ne veux pas faire porter toute la responsabilité sur les jeunes, mais vous comprenez, toute cette jeunesse, comment vous dire, ça a retourné quelques anciens, retourné vous voyez ?, on peut le comprendre bien sûr, je ne veux jeter la pierre à personne, mais ça fait de la peine de voir ces couples stables, bien installés, et puis vous avez une fille qui travaille au potager par exemple, juste sous la fenêtre de monsieur, il fait chaud, c'est l'été, le vent s'engouffre sous sa jupe, enfin, je vous fais pas un dessin, c'est humain n'est-ce pas, je crois que ça l'est, c'est pourquoi on est devenus plus sélectif avec les jeunes, on a créé une sorte de commission pour l'accueil et le reste, j'y siège depuis l'hiver dernier, ça me fend le cœur parfois de refuser une admission, de voter contre, vous voyez, mais on peut pas accueillir toute, je veux dire, n'importe qui, elle est solide notre communauté, mais il vaut mieux prévenir que guérir n'est-ce pas ? (rires)

Comme mon père, ajoute la Présidente, soudainement lasse. La mort de mon père, dit la Présidente, c'était un soulagement. Il était incontrôlable, dit CC, sur la fin, particulièrement, les derniers mois, il courrait les médias, multipliait les interviews, et il n'en ratait pas une. Il aurait mieux valu qu'il sombre dans la sénilité sans doute. Peut-être pas, dit CC, plus il enfonçait le clou. Un vieux clou rouillé, dit la Présidente. Un vieux clou rouillé, plus il l'enfonçait, plus vous étiez contrainte de marquer vos distances avec lui, ce faisant, vous incarniez l'avenir, la modernité, une forme de sagesse aussi, et le courage, s'opposer à son père, n'est-ce pas. Les opposants font courir le bruit que ces vitupérations du père étaient en réalité orchestrées en sous-main par la direction du Parti, une fabrication destinée à libérer le Parti d'un passé obscur. Alors qu'il ne s'agissait que des dernières flammes de l'enfer achevant de se consumer. Tuer le père oui, dit la Présidente, comme s'il fallait en finir avec l'histoire du Parti, la part obscure du Parti. En avons-nous fini avec cette part obscure ?, demande CC.

Nous avons mis un terme aux recherches il y a maintenant trois ans. Ses dernières traces, il les a laissées au pied du Causse Méjean, du côté de Meyrueis. C'était au printemps. La végétation était encore rase. L'hiver avait été rude. On a tout fouillé. Les hélicoptères tournaient sans arrêt sur le plateau. Chaque matin, on envoyait une équipe. On a fouillé chaque fourré, les combes, les ravins, les ruisseaux. C'est fou le nombre d'ossements qu'on a trouvés, des brebis, des vaches, et même un fémur humain. Mais pas ses ossements. Un collègue a pris le relais depuis. Il garde un œil sur l'affaire au cas où. De temps en temps, on obtient une information, on vérifie. La plupart des gens ont totalement oublié cette histoire, mais il reste deux trois gars qui cherchent encore : ils croient l'avoir vu, ils envoient des photos. Le mois dernier, on a reçu la photographie d'un type sur une plage de Guadeloupe, le type lui ressemblait pas vraiment, mais bon, c'est notre travail de vérifier, alors on envoie deux gars de la brigade locale mener l'enquête, on fait chou blanc bien sûr. Moi je pense qu'il est quelque part sur le causse ou dans les gorges du Tarn, bouffé par les renards ou les poissons. Vous avez lu les analyses psychologiques ? Si le type délirait, ce qui paraît probable, pas besoin d'avoir fait des études pour le deviner, qu'est-ce qui s'est passé d'après vous quand il a arrêté de délirer ? S'il a soudain pris conscience du bordel qu'il a mis, ses gosses et sa femme enterrés dans le jardin, comment on peut continuer à vivre après ça ? Et s'il a continué de délirer, mais comment peut-on continuer à délirer toutes ces années, tenir bon dans son délire, continuer à y croire ? S'il est encore vivant, s'il a refait sa vie comme on dit, changé d'identité tout le tralala, c'est pas si facile de changer d'identité, il avait pas un rond quand il a disparu, Meyrueis, c'est pas là qu'il allait trouver de faux papiers, c'est pas sur le Causse Méjean, si vous voulez mon avis, qu'il a trouvé du fric pour se refaire une beauté. La mafia ? On n'y a jamais cru. On a mené l'enquête de ce côté-là par acquit de conscience, le grand banditisme, la mafia, mais quelle mafia ? Les services secrets, tout ce bordel, un pur délire, du grand guignol pour la presse à sensations, les sites complotistes, qu'est-ce que vous voulez qu'un type comme ça aille fricoter avec la mafia et la CIA, vous connaissez *Breaking Bad*, la série télé ? Ben dans la vraie vie, ça se passe pas comme ça, et j'adore cette série croyez-moi, mais pas dans la vraie vie. Non, ce type-là, je vous le dis, n'était qu'un vulgaire petit escroc, pas très doué en plus, un mythomane à la Romand, vous vous souvenez de l'affaire Romand ? Non ? À la fin aussi, quand il se sent acculé, ses mensonges tiennent plus la route, il fait cramer toute sa famille, et sa belle-famille aussi. Non. Le vrai truc énigmatique là-dedans, c'est comment ses proches, ses voisins, tous ceux qui ont vécu près de lui durant toutes ces années avant son pétage de câble, comment ils se sont rendu compte de rien. Des complices inconscients du mensonge, disait un psy. Quand la vérité menace d'éclater, que le mensonge est sur le point de s'effondrer, il faut se débarrasser des complices, c'est comme ça qu'ils font. Dangereux ? Bien sûr qu'ils sont dangereux, ces types-là, ils ne font qu'un avec ce délire, ce délire, la mafia,

ces conneries, c'est devenu comment dire, leur histoire, leur seule vérité, ils n'en ont pas d'autre, ce délire, le lâcher, c'est mourir, le type est mort du côté de Meyrueis, j'en mettrais ma main à couper, un randonneur trouvera un fémur ou un morceau de mâchoire un de ces jours, fin de l'histoire.

Autrefois je pensais, la roue va bien finir par tourner. Juste un sale moment à passer. Les choses ne peuvent que s'améliorer, ça va finir par s'arranger. Toutes ces conneries. Là, j'approche de la cinquantaine. Et ça ne s'est pas arrangé loin s'en faut. L'état de mon compte en banque à cinquante ans est exactement semblable à l'état de mon compte en banque à vingt ans. Sauf qu'à vingt ans, je m'en foutais pas mal. J'avais une haute idée de moi-même alors, un jour ou l'autre, ça devait tourner dans le bon sens, on me reconnaîtrait, j'aurais la belle vie. Ben non, en fait. Pas du tout. Il y a eu de bonnes périodes. Mais beaucoup de mauvaises. J'ai vécu à découvert la plus grande partie de ma vie pour tout dire. Un CV long comme le bras. Des dizaines de contrats, la plupart du temps à durée déterminée, et quand la durée n'était pas déterminée, j'y mettais un terme, ou la direction s'en chargeait. Trois licenciements, trois démissions. J'ai jamais trop su y faire avec l'autorité. Sentir le souffle de la hiérarchie sur la nuque, ça je l'ai jamais supporté. Jusqu'à présent, j'arrivais quand même à retrouver un job, je faisais le beau pendant les entretiens d'embauche. Ça passait. Maintenant, c'est terminé. L'employeur jette un œil sur le CV, il voit mon âge, ça s'arrête là. À Pôle Emploi, la fille en souriant m'a dit que j'étais désormais un senior, sur le marché de l'emploi en tout cas, cinquante ans, c'est senior. Autrement dit, c'est grillé. Vous avez un CV spectaculaire, qu'elle a fait. Elle pensait : ce mec est complètement instable. Ça aurait pu être ma fille, cette fille à Pôle Emploi. Merde. Alors, j'ai tout déballé. J'ai cessé de faire le beau. Je lui ai raconté ce qui n'est pas rapporté sur le CV. Ce que je ne dis pas pendant les entretiens d'embauche. Les licenciements, les démissions, les départs sur un coup de tête, mon rapport au travail salarié, aux patrons, aux institutions. Combien j'en ai horreur, que ça me rend dingue à chaque fois. L'alcoolisme j'en ai parlé aussi, l'hôpital psychiatrique et la dépression tenace, mon divorce, mes limites, j'ai tout dit. Je suis pas employable en fait, j'ai dit. J'ai essayé, personne pourra dire le contraire, honnêtement, j'ai essayé, essayé encore et encore, mais là, c'est terminé, je suis foutu, j'en peux plus, je vois pas d'issue, je suis en train de couler et je le sais, je me vois couler chaque jour, je regarde l'état de mon compte en banque, et je sais bien que cette fois-ci je pourrai pas y arriver, que ça fait des années que je suis sur le point d'entrer dans la spirale de l'endettement, des années que c'est imminent, les huissiers et tout le bordel, que ça me pend au nez, des années qu'à chaque fois un miracle vient me sortir d'affaire, juste au moment où, mais cette fois-ci, y'aura pas de miracle, et je n'ai plus la force de provoquer ce miracle, je regarde la liste des jobs, je ne vois rien pour moi, ou alors des trucs qui vont certainement me rendre dingue, voilà, je suis désolé de vous dire ça, vous n'êtes pas là pour entendre ça, vous êtes là pour m'aider, mais cette fois-ci, vous ne pouvez pas m'aider. C'est trop tard. La fille a dégagé ses doigts du clavier, du coup, elle ne savait plus bien quoi faire avec ses doigts. Qu'est-ce que je peux vous dire, elle a murmuré. Je suis désolée pour vous.

On prenait le café en terrasse en épluchant les journaux, tous les journaux. À la Une de chaque quotidien, les mêmes clichés pris dans les rues de Paris, aux abords des facultés, des types encagoulés brandissant des cocktail Molotov et des battes de base-ball, ou bien la gueule en sang d'un gamin, les rangées de CRS casqués, les voitures renversées, les voitures en flammes. Le chaos, il a dit. On a continué de lire, chacun de son côté. Le gouvernement appelle au calme. Les casseurs seront poursuivis sans pitié. Une épreuve pour la démocratie. On envoie l'armée sur Paris. Il s'est détaché un instant de la lecture du *Figaro* : et si elle est élue dimanche, il se passe quoi ? Une guerre civile ? J'ai juste hoché la tête. Nous, on était en Province, la ville était plutôt tranquille, juste quelques lycéens assis par terre sur les places baignées du soleil de mai, entourés de banderoles et d'un service d'ordre étudiant, des gosses qui passaient plus de temps à rigoler en regardant leurs smartphones qu'à manifester vraiment. C'est toi qui écrivais l'autre jour que tu souhaitais qu'elle passe, afin qu'il y ait vraiment un sacré bordel, un grand coup de pied dans ce merdier tu disais. J'ai acquiescé. Oui. C'est ce que je voulais. Il a repoussé son journal : c'est ce que tu voulais, la violence ? J'ai fini ma bière et je l'ai regardé bien en face : oui, j'ai fait, c'est ce que je voulais, et c'est encore ce que je veux. Ça te fait rien tous ces gamins dehors et tous ces flics dans les rues ? L'état d'urgence, la guerre civile, et l'état policier qui va nous tomber sur la gueule, tu préfères ça ? Je préfère pas ça, j'ai dit, mais c'est comme qui dirait un mal nécessaire. Et au moins les choses sont claires. La violence manifeste. Les flics visibles. Et j'espère qu'il y en a là-haut qui tremblent. Qui ont la trouille que ça leur retombe sur la gueule. Les masques vont tomber. Rien que pour ça, ça vaut la peine. T'es vraiment un pur salaud, qu'il a fait en se levant, et en quittant la table à laquelle nous étions assis, vraiment un salaud.

Et je lui demande : Crois-tu que je sois fou ? Non, elle répond, pas plus que : et elle désigne au hasard des passants dans la rue qui borde le café du village où nous avons parlé pour la dernière fois avant que je file à travers la campagne jusqu'à ces montagnes, une vieille femme fardée qui se promène avec son chien habillée d'une jupe et les jambes nues en plein hiver et qui marmonne en gardant les yeux fixés sur le trottoir. Nous regardons par la fenêtre les montagnes qu'on devine derrière l'église. Tu ne veux vraiment pas que je te monte en voiture ? Non tu en as déjà assez fait et de toute façon tu monteras pas là haut avec cette voiture-là. Je reviendrai quand on aura le 4x4 — elle a un cousin qui pourrait venir jusqu'ici et l'amener cet hiver. Et puis faut que tu remontes en ville. Non, reprend-elle, je ne crois pas que tu sois fou, je suis prête à croire que les ondes sont effectivement la cause de tes douleurs, je suis persuadée qu'on finira par le prouver d'une manière ou d'une autre, mais je crois aussi que chacun s'arrange comme il peut de sa maladie et ce que toi tu fais, partir comme ça te réfugier au milieu de nulle part, t'isoler comme tu le fais, ce n'est pas seulement l'effet des ondes. Oui, tu as raison. Tu as peur, ajoute-t-elle, de quelque chose dont les ondes ne sont que le phénomène émergent, il y a une cause plus profonde, mais ce n'est pas de la folie à mon avis, c'est quelque chose qui t'appartient. Oui. Quelque chose qui fait que tu ne te contentes pas d'agir comme cette femme avec sa caravane en aluminium et sa moustiquaire anti-radiation. Pour toi, c'est du folklore, tu ne crois pas une seconde à ces histoires d'aluminium. Non, tu as raison, je n'y crois pas. Ta zone blanche, ce n'est pas seulement une histoire d'ondes. C'est d'abord un refuge. Parce que forcément, ça tombe bien, là où les ondes cessent de circuler, il n'y a personne. C'est un désert. Je fais oui de la tête. L'écouter m'épuise, je suis heureux de la revoir, mais déjà, j'en ai assez, j'aimerais juste rentrer chez moi. C'est pour ça que tu refuses de rejoindre les autres, le campement, pour ça que tu ne veux pas habiter dans une caravane avec les autres. Tu préfères rester seul, là-haut, dans ta cabane, ton buron. Je lui montre du doigt un exemplaire du journal local posé sur la table : tu as raison, j'ai juste trouvé une raison convenable de fuir tout ce merdier.

La petite chapelle que vous voyez sur votre droite, nous allons ralentir un instant pour que les passagers assis du mauvais côté puissent la voir, c'est la chapelle Saint-Nicolas, restaurée au siècle dernier, en 1935 pour être exact, restaurée donc, disais-je, par le fameux historien local Jean-Léon Chestoy, dont vous n'avez jamais entendu parler, étant donné que sa notoriété n'a guère dépassé les limites de ce canton, ce qui ne l'empêche pas d'être connu de tous les habitants du pays, mieux vaut être premier dans son village que le second à Rome n'est-ce pas ?, et voyez-vous cet homme-là, s'il a tant de renommée ici, ce n'est pas tant à cause de ses opuscules historiques, non, c'est avant tout parce qu'il était médecin, oui Madame Irène, médecin de campagne, c'est comme ça qu'on dit, un gars courageux, du genre qui accourrait en cas de besoin, et ce en toute saison, qu'il vente ou qu'il neige, car voyez-vous la neige ici, c'est dur à imaginer par une chaleur pareille, je sais, mais l'hiver, ici, c'est pas une sinécure, enfin, je devrais dire, autrefois, ça n'était pas de la rigolade, le réchauffement climatique oui, bingo Monsieur Philippe, les hivers d'aujourd'hui sont plus ce qu'ils étaient, c'est sûr et certain, de fait la neige devient un souvenir, une légende, et mon médecin, là, mon médecin de campagne comme disait si justement Madame Irène, devient une légende aussi, avec le temps n'est-ce pas, qui sait, on deviendra tous légendaires, chouette idée non ?, alors mon médecin, figurez-vous, c'est monté sur un traîneau avec tout son bastringue, tiré par deux chiens genre du Groenland, qu'il partait en tournée, parce que, l'hiver, c'était la seule et unique manière de rejoindre les malades dans les fermes isolées, y avait pas de chasse-neige du temps où je vous parle, au siècle dernier hein, Madame Sylvie, oui ?, un petit peu plus fort, le bruit du moteur là, deviens dur de la feuille avec l'âge moi !, vous êtes née ?, oui, ah !, c'est ce genre de médecin qui vous a accouchée, un jour de janvier, c'est y pas formidable ça !, vous voyez l'air de rien, on s'y retrouve !, c'était quoi ça ?, Madame Martin, vous dîtes ?, un lapin ? Ou un r'nard ?, c'est qu'on en voit encore des bêtes sauvages par ici, au bord des routes, c'est un vrai carnage, oui, les pov' bêtes, alors bravo au chauffeur, bravo Jean-Paul, on dit bravo à Jean-Paul ! Bref, où j'en étais, la chapelle, oui, la chapelle de tout à l'heure, restaurée par ce médecin avec ses chiens du Grand Nord, le médecin historien local, c'est à peine croyable, un homme formidable, il a sauvé des Juifs, oui, pendant la guerre, la deuxième oui, dans un centre d'accueil qu'il avait fondé, des enfants, des adolescents, on les envoyait se cacher à la campagne, il bravait les autorités, du courage cet homme-là, et des convictions, c'est peu dire qu'on lui en a fait voir, avec son centre d'accueil, les conditions d'hygiène, la législation tout ça, et pourquoi des Juifs quand notre belle jeunesse souffre, on disait la nôtre de jeunesse pour la distinguer de la jeunesse juive, et puis toutes les dénonciations, les gens du village hein, ça les dérangeait tous ces Juifs, z'auraient préféré qu'on porte secours aux bons Français sans doute, les patriotes, la préférence nationale comme on disait déjà, Monsieur Philippe, oui ?, j'y vais fort ?, je sors de mon rôle ?, comment ça j'y vais fort ?, mais là je vous parle de l'histoire mon ami,

l'histoire locale avec un grand H, j'invente pas, la chapelle ?, Ha oui, Saint-Nicolas oui, la chapelle donc, la chapelle de tout à l'heure.

Que veut-il de nous ?, demande la Présidente du Parti National. Il ne veut rien, mais il propose, disons, sa loyauté, au cas où vous seriez élue, c'est le mot qu'il a lâché entre le fromage et le dessert, loyauté, raconte CC, après m'avoir bassiné pendant tout le repas comme quoi il était démocrate, qu'il respecterait le verdict des urnes, et qu'en son for intérieur, il était persuadé, lui aussi, qu'il est temps de changer, que vous incarniez le futur, il n'en doutait pas, mais qu'il faudrait ruser pour que ce futur advienne, qu'il pourrait alors vous être utile. C'est bien, laisse tomber, d'une voix lasse, la présidente. Alors pourquoi ne rejoint-il pas nos rangs dès aujourd'hui, s'il pense ce qu'il pense, retourner sa veste, il ne serait pas le premier ? Il serait plus utile en dehors du Parti qu'à l'intérieur du Parti, qu'il dit, il pense que son courant ne se distingue en rien sur le fond des thèses que vous défendez, qu'il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier entre son courant et le Parti, qu'il s'agit alors de réfléchir dès à présent à des stratégies pour le futur, et, après le dessert, il a lâché le mot alliance, loyauté et alliance, voilà ce qu'il a dit pour résumer. Il me prête allégeance, si je comprends bien. Et il n'est que le premier d'une longue liste, dit CC, un grand Parti de Droite Populaire, a-t-il dit, j'avais l'impression que ça l'excitait ce grand Parti de Droite Populaire, il s'y voyait déjà, comme s'il avait jusque là refréné ses ardeurs, son enthousiasme. On le comprend, le Parti d'où il vient ne fait pas rêver. Le nôtre si, Madame la Présidente, il en fait rêver certains. C'est le pouvoir qui fait rêver, ils attendent juste de voir de quel côté le vent va tourner avant de s'engager avec ardeur d'un côté ou de l'autre, pour untel ou untel. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? Il vous fait parvenir ses plus sincères vœux de réussite, a-t-il dit en se levant pour quitter le restaurant, tout en regardant à droite et à gauche avec une pointe d'inquiétude, des fois qu'on nous aurait surpris. Ça ne surprendrait pas grand monde. Mais son Parti n'apprécierait pas, il n'appréciera pas d'ailleurs, la trahison des seconds couteaux n'est-ce pas, bien qu'ils doivent s'y attendre. Il s'attend à quoi finalement ? Que je le nomme Premier Ministre ? C'est une blague je suppose ? Non, il n'est pas idiot, pas à ce point, mais il espère un bon strapontin, on ne sait jamais, son heure viendra peut-être, pense-t-il, je suppose.

Je pensais en revenant de l'Orangerie, je pensais, assis dans la rame du métropolitain, je pensais, qu'est-ce que j'éprouve encore exactement, je veux dire, qu'est-ce que ça me fait, là, aujourd'hui, d'aller voir les Nymphéas, physiquement déjà, assis là dans cette rame de métro, avec tous ces gens, les touristes là, qu'est-ce que je ressens, depuis combien de temps je vais à l'Orangerie, tous les lundis matins, ou presque tous les lundis, ça fait des années, peut-être cinq ans, je vais à l'Orangerie, j'ai ma carte, je m'assois pour regarder un morceau du jardin, je change à chaque fois, mais, forcément, au bout de quelques semaines, je retombe sur une perspective que j'ai déjà contemplée, est-ce qu'à vrai dire je contemple encore les Nymphéas, est-ce qu'en réalité je ne suis pas en train de penser à autre chose tout en prétendant contempler les Nymphéas, ces nénuphars, est-ce qu'il n'y a pas un truc qui cloche chez moi, d'aller tous les lundis contempler des nénuphars, en songeant à autre chose, et puis, je pensais, alors que le métro s'arrêtait à Châtelet, je n'aime pas beaucoup Châtelet, il monte trop de gens à Châtelet, c'est bien connu, des gens qu'on préférerait ne pas voir, surtout quant on a passé un moment à l'Orangerie, même si, avant de prendre le métro pour m'en retourner à la Bibliothèque, la Grande Bibliothèque, je prends soin de m'asseoir pendant une petite demi-heure à la terrasse de la Rotonde des Tuileries, devant un café, cette demi-heure me sert de sas de décompression, je suppose, entre le moment passé à l'Orangerie et l'instant où je vais m'engouffrer dans le métro, comme si, comme si, pensais-je, je changeais de siècle, et même, de deux siècles, physiquement donc, et intellectuellement, de l'Orangerie au monde, c'est bien trop violent, là maintenant, le type avec son accordéon, il ne joue pas, il est debout, il pue, il me regarde on dirait qu'il me regarde, qu'est-ce que j'ai qui l'intéresse, est-ce que ça se voit tant que ça que je viens de passer un moment à l'Orangerie, est-ce qu'il a deviné, ou plutôt est-ce qu'il a senti, que j'étais en dehors du temps, en dehors de son temps à lui, et aux autres, tous ceux qui, assis ou debout, attendent la prochaine station, dans les épaules ma tête, voilà ce que ça me fait, il ne tiendrait qu'à moi, j'irais à pied, de chez moi à l'Orangerie, de l'Orangerie à la Rotonde des Tuileries, et de la Rotonde des Tuileries à la Grande Bibliothèque, à pied, et tout le retour, de la Grande Bibliothèque à chez moi, pareil, tout à pied, si je n'avais pas ce fichu pied tordu, je ferais tout à pied.

Près de la moitié des Français estiment être passés à côté de leur vie, c'est écrit là, et près d'un tiers aimerait avoir le courage de tout plaquer, repartir à zéro, c'est pas une blague, regarde le journal, j'arrive pas à croire qu'ils publient ce genre de sondage, échantillon de 1005 personnes interrogées par téléphone, ha !, et tu sais qui a commandité cette soi-disant étude ? Je te le donne dans le mille, le syndicat national des instituts de bien-être, pas croyable à quel point ce monde est devenu stupide. Où tu veux en venir, j'ai demandé. Je le sentais remonté comme une pendule, comme à chaque fois qu'il sort d'un rendez-vous avec Pôle Emploi, le rendez-vous, c'était la semaine dernière, mais ça lui fait de l'effet pour les deux semaines qui suivent. Je veux en venir que, je veux dire que si on prenait réellement au sérieux ce genre de sondage, alors il n'y aurait qu'une conclusion à en tirer : cette société est pourrie jusqu'à la moelle, c'est le système qui rend malheureux les gens, le travail, ils passent leur vie au travail, à gagner des clopinettes, et quand ils bossent pas ils se tuent à la tâche en élevant leurs mioches, en retapant leur maison, et déprimer dans les transports en commun. Oui, je sais, j'ai ajouté, et ils se noient dans l'alcool ou se bourrent d'antidépresseurs et d'anxiolytiques pour supporter cette vie de merde, etc. Exactement, et tu vois ce qu'on leur propose pour aller mieux : des séances de relaxation dans des instituts de bien-être, se détendre pour diminuer le stress, c'est tout ce qu'on leur propose en guise de révolution, et de toute façon, les trois-quarts des gens pourront jamais se payer une demi-heure de remise en forme dans un institut de bien-être, quelle blague, quelle blague sinistre. Au moins, ils l'avouent, j'ai dit, les gens ne sont pas heureux, ils voudraient refaire leur vie, ça donne de l'espoir non ? Non, pas du tout. Parce que d'abord, ils n'auront jamais les couilles de changer de vie, d'abandonner leur petit confort de merde. Premièrement. Et secondement, et ça c'est le pire, ils préfèrent dépenser le peu d'énergie qui leur reste à envier et haïr ceux qui ont eu le courage de changer de vie, de se passer d'un travail salarié, de vivre une vie décente, de refuser ce putain de système, ils les haïssent, ils haïssent les gens libres, ils leur crachent à la gueule, les assistés, les fainéants, les bons à rien, ils les haïssent autant qu'ils haïssent les immigrés, ils rêvent qu'on leur supprime les aides sociales, ils leur souhaitent de vivre dans la même merde qu'eux, de faire les mêmes boulots merdiques qu'eux, d'être aussi malheureux qu'ils le sont. Voilà ce qui les fait tenir : la haine de ceux qui ont refusé le système et qui ont fait le choix de la liberté. Parce que tu crois vraiment, j'ai dit, que c'est un choix ?

J'ai travaillé avec ce gars pendant quatre ans, pas plus, il était là avant moi, aux tous débuts de l'association, c'est lui qui l'avait fondée, avec sa femme, moi je suis arrivé après, il habitait à côté de la centrale nucléaire, les murs de sa maison n'étaient pas encore crépis, et je doute qu'il ait jamais terminé les travaux, sa femme souffrait d'un cancer à l'époque, elle est morte peu après qu'on ait licencié son mari. Non, à l'époque, on n'avait aucune idée de son passé, non, il ne buvait pas ni rien, il fumait par contre, des gitanes, des brunes, il sentait toujours le tabac, mais il était déjà difficile à l'époque de garder un salarié dans une petite association comme la nôtre, on pouvait pas lui reprocher grand-chose, même s'il a mal pris son licenciement, il pensait qu'on aurait eu les moyens de le garder si on avait vraiment voulu, mais au conseil d'administration, il y en avait qui ne l'aimaient pas, vous savez, ce genre de bourgeoises retraitées, les catholiques, le genre de vieilles pimbêches envoyées par la mairie pour surveiller nos activités, celles-là, elles s'en méfiaient. Pourquoi ? Ses vêtements, j'imagine, il venait parfois en jogging, l'été, en tee-shirt, il suait là-dedans, ses dents aussi, peut-être à cause de ses chicots, le tabac aussi. Non, on ne savait rien de son passé, c'est après que j'ai entendu des histoires sur son compte. Il avait eu une affaire avec des jeunes, au bar de l'hôtel de ville, mais on n'en avait rien su à l'époque. Un de ces jeunes, plus tard, m'a raconté que c'était une balance, il donnait des infos à la police, et ce soir-là, il y avait un problème avec la drogue, il y avait du trafic et les jeunes ont deviné, je sais pas comment, peut-être l'ont-ils surpris en conversation avec un flic, qu'il avait balancé l'affaire, bref, on n'aurait jamais imaginé qu'il trempait dans des histoires pareilles, c'était juste un salarié, rien à redire, même s'il avait sans doute une responsabilité plus importante, étant donné qu'il était à l'origine de ça, qu'il avait présidé l'association durant les premiers temps, avant de se faire embaucher comme salarié, ou de s'embaucher lui-même si vous voulez, ce qui n'est pas en soi illégal, sinon, ça se passait bien, à part les derniers jours, au moment du licenciement, où là, d'accord, on a senti qu'il pouvait devenir violent, c'était un costaud, une force de la nature vraiment, et ça aurait pu tourner mal, on sentait qu'il avait du ressentiment, et je le comprends, j'étais mal à l'aise à l'idée de devoir le licencier, après tout le boulot qu'il avait accompli. Finalement, il a fait un paquet de ses affaires et, le jour de son départ, n'a pas fait de scène particulière, j'étais présent au cas où ça aurait dégénéré, mais il s'est juste contenté de partir, la tête baissée, il n'a jamais remis les pieds à l'association, même en tant que bénévole. On a su des trucs après bien sûr, mais à la limite, c'était plus notre problème. Pour l'Algérie oui, on a su, l'OAS, on ne savait même pas que c'était un pied-noir, je ne sais plus d'où c'est venu, mais dans un gros village comme le nôtre, tout finit par se savoir, un passé trouble, un ancien officier, il était mêlé à une histoire d'attentat, c'est sans doute pour cette raison que les flics en avaient après lui, qu'il avait été contraint de devenir une balance. Je me suis souvenu après coup qu'il m'avait parlé de l'Indochine, c'était important pour lui, je ne sais plus de quoi il s'agissait

exactement, une leçon de vie peut-être, il aimait bien parfois me donner quelques conseils, j'étais jeune et j'écoutais. Plus tard, on a su qu'il était proche de Roger Holeindre, qu'il aurait dans les années 70 fait les gros bras pour Holeindre, ça nous a fait bizarre c'est sûr, une association comme la nôtre et Roger Holeindre, on voit pas le rapport, au contraire, même s'il n'a jamais laissé paraître la moindre tendance pour ce genre de mouvement, et si vous m'aviez demandé à l'époque, j'aurais dit qu'il était de gauche, ça me paraissait évident. Quand toutes ces informations sont parvenues jusqu'à nous, on a tous pensé que peut-être l'association lui servait de couverture, après tout, quelle meilleure couverture qu'une association comme la nôtre ? Mais une couverture pour quoi, pour couvrir quoi ? Non, aucune idée de ce qu'il est devenu, est-ce qu'il habite encore près de la centrale nucléaire, est-ce qu'il a quitté la région, on ne l'a pas croisé en ville depuis si longtemps, et puis, il y a eu la mort de sa femme et cette affaire avec les jeunes, sans doute il est parti, oui, je pense qu'il est parti.

Je sais que vous ne m'aimez pas. Vous me tenez probablement pour un traître, et vous n'avez pas tort, mais, et ça vous surprendra peut-être, il faut que je vous le dise, vous m'auriez proposé d'être sur votre liste, j'aurais peut-être dit oui. Vous ne m'avez pas proposé et votre adversaire l'a fait. Et pourtant je dois vous avouer que j'éprouve, parfois, une certaine sympathie pour votre mouvement. Ça peut vous paraître bizarre, mais j'ai même voté pour votre candidat national autrefois. Parmi les modérés, il m'est certainement le plus sympathique. Quand ça me prend d'être raisonnable, je songe tout de suite qu'un type dans son genre serait un bon Président pour le pays. Sa culture humaniste, son catholicisme moderne, son goût pour la ruralité, sa relative simplicité, et puis, faut dire, et ça compte encore pour moi, il écrit bien, c'est un lettré, pas comme les chefs de Parti concurrents, non, vraiment, ne souriez pas, je suis sincère, je ne pense pas qu'il soit lié autant que les autres aux milieux d'affaires, il me semble libre, autant qu'on puisse l'être, c'est-à-dire assez peu, et porteur d'une vision certes désuète, mais rassurante, de la politique, le côté petit-bourgeois à l'ancienne, le notable tranquille, sur qui on doit pouvoir compter, un vrai social-démocrate, probablement assez honnête, un peu trop sans doute pour accéder au pouvoir. Ce portrait ne vous plaît pas ? Savez-vous qu'à l'époque où j'ai voté pour votre candidat, mes revenus s'élevaient à trois fois ce qu'ils sont aujourd'hui ? Relation de cause à effet, certainement. Avec des revenus raisonnables, je deviens raisonnable, je deviens conservateur. Tandis que maintenant. Les choses ont mal tourné pour moi comme vous savez. La faute à pas de chance ou une mauvaise conjoncture. Bien sûr, je me suis radicalisé. Pour ce que ça coûte et ce que ça change d'ailleurs. Que je vote de tel ou tel côté, ou que je ne vote plus du tout, ça fera pas grande différence. Ça doit avoir un rapport avec mes revenus actuels vous ne croyez pas ? Ça vous donne pas à réfléchir ça non ? J'ai bien connu quelqu'un, qui vivotait des aides sociales dans une cité sordide, et votait pour le Parti National, mais, quand il a déménagé au lotissement d'en face, après s'être mis en ménage avec une compagne autrement plus fortunée que lui, après que leur niveau de vie comme on dit, se soit amélioré, que des portes se soient ouvertes, comme il disait, hé bien, il votait à gauche, ou au centre, pour des modérés en tout cas, il était devenu un bon social-démocrate, un électeur obéissant, un élève sage. Comme quoi. Ce que j'en pense ? Ce que je pense de quoi ? Est-ce que dans ce cas je voterais pour le Parti National ? C'est pas impossible. Faites pas cette tête-là. Vous savez pourquoi ? Parce que je crois que ça donnerait un bon coup de pied dans la fourmilière, et souvent, je me prends à espérer que ces choses-là arrivent, ce coup de pied au cul dans la fourmilière. Un fossoyeur de la démocratie ? Vous y allez fort Madame. Un esprit cultivé comme le mien oui. Mais qui compte les sous pour finir le mois avant même que le mois ait commencé. La culture, cet esprit cultivé comme vous dites, ça me fait une belle jambe. Et après ? Après le coup de pied, on patiente quelques années, on repart sur de bonnes bases, enfin, c'est ce qu'on est en droit d'espérer, je ne vois pas comment

espérer davantage et autrement. Que j'oublie l'histoire, les pages sombres du passé ? Mais qui donc était au pouvoir toutes ces années, sinon des gens de votre espèce Madame, des gens de votre classe ? Qui donc nous a menés jusqu'ici ? Si les gens se détournent de vous et votent pour le Parti National, c'est-à-dire contre vous, contre des gens de votre espèce, comment pouvez-vous prétendre n'y être pour rien ? Vous ne m'aimez pas, je vous ai trahie, d'accord, dont acte, n'y revenons pas, mais que dire de votre trahison, des gens que vous n'avez pas cessé de trahir ? Croyez-vous vraiment que cette catastrophe à venir surgisse sans raison, comme la foudre frappe fortuitement tel arbre isolé dans la prairie ou tel clocher au sommet d'un village ? À vous entendre, on dirait que ces gens, ceux qui vont voter contre vous et pour le Parti National, ils tombent du ciel, qu'ils sont un facteur purement contingent et imprévisible, un événement discontinu dans le flux paisible de la social-démocratie. Non, Madame. Rien à voir avec un tremblement de terre. Rien à voir avec une catastrophe naturelle. Tout est lié. Surtout ces choses-là, il fallait s'y attendre, vous et vos semblables avez précipité cette catastrophe, vous et vos semblables avez poussé le bouchon trop loin, et c'est en toute logique que votre monde s'effondre. Regardez donc comment les gens se sont appauvris au fur et à mesure que vous prospériez. Et pour qu'ils acceptent sans rechigner cet état de fait, vous les avez proprement décérébrés, vous les avez rendus stupides, vous avez ruiné en eux toute capacité de pensée, c'est ce que vous avez fait, et pourquoi s'étonner qu'ils choisissent pour exprimer leur colère les représentants les plus stupides, les plus décérébrés ? Ne vous trompez pas d'ennemi Madame, ne me regardez pas comme si j'étais un salaud et un traître. Car vous avez fait de moi ce salaud, et ce traître.

Tous ceux de la communauté, ils sont partis. Désormais je suis seule, j'entre dans les maisons, je fais un peu d'entretien, mais ça ne sert pas à grand chose. Un jour ou l'autre, tout va s'effondrer, je le sais. Je suis la dernière, et bientôt je ne serai plus là, et le village sera totalement inhabité. Mais en attendant, vous pouvez vous installer où vous le souhaitez. Généralement, les campeurs aiment bien le pré par en dessous, il est ombragé en lisière de forêt et l'herbe est douce. Si vous avez besoin d'électricité, pour recharger vos téléphones, vous pouvez vous brancher chez moi, pas de problème. Les maisons, elles sont toutes à vendre, bien sûr. Mais pourquoi acheter dans un endroit pareil ? On y regarde à deux fois avant d'acheter maintenant. Même une résidence secondaire, c'est compliqué. Qui a les moyens de se payer une résidence secondaire aujourd'hui ? Ceux qui ont les moyens, ils achètent sur la côte, les Russes, les Chinois. Mais ici, c'est tellement loin de tout. Ou alors, un ermite peut-être, un qui voudrait se retirer du monde. Non, vraiment, je crois que c'est la fin. On se rend pas compte, là, en plein été, mais l'hiver, c'est terrible. L'année dernière, je suis descendue dans la vallée, impossible de remonter, j'ai vécu près d'un mois chez ma sœur à Valence. Pourquoi je reste ? On me demande souvent oui. Pourquoi. Il y a les bêtes d'abord, je ne peux pas les abandonner. Les chèvres, les chiens, et tous ces chats que vous

croiserez dans le village. Ils squattent les maisons, les granges. Quand je fais la tournée des maisons, il y a tous ces habitants à quatre pattes, ils me suivent, vous verrez demain matin, je ne peux pas les ramener avec moi dans la vallée, doit y avoir une quinzaine de chats, trois chiens, et onze biquettes. Vous imaginez ramener tout ça ? Et puis, il y a les souvenirs. Il s'est passé tellement de choses ici. Vous ne pouvez pas savoir, vous les jeunes. C'était d'autres temps. La communauté. On croyait à des trucs, des trucs collectifs si vous voulez, l'autonomie, des choses comme ça, le partage, la débrouille. On n'avait ni télévision ni téléphone en ce temps-là, internet non plus évidemment. Non. Si la communauté s'est désagrégée, parce que c'est bien ce qui s'est passé, ça n'est pas à cause de la télévision ou d'internet non. C'est peut-être tout bêtement la lassitude. On est tellement loin de tout ici. Autrefois, on recevait énormément de visiteurs, on comptait pour les gens, on incarnait une expérience, un désir que ceux qui étaient restés dans les villes, au turbin, n'osaient pas réaliser. Alors on était là pour ça, pour faire rêver les autres et pour l'expérience. Et puis avec le temps, on a vieilli, mais le monde, me semble-t-il, a filé dans d'autres directions, il s'est désintéressé de notre cas, ce qu'on essayait de vivre, ça n'intéressait plus personne, les gens avaient d'autres centres d'intérêt. Et c'est vrai qu'on était un peu dans une bulle. On n'a pas vu les choses tourner comme elles ont tourné en bas. Le jour où le Parti National a remporté les élections dans la région, on s'est regardés bizarrement, genre, c'est qui ces bêtes-là. Faut convenir, on était largués. Nos idées n'avaient pas beaucoup changé depuis les débuts de la communauté, peut-être qu'on était juste devenu un peu plus réaliste, moins radicaux, on s'était assagis avec l'âge, une forme de sagesse aussi. Mais ce jour-là, ceux qui restaient encore au village, quand ils ont appris la nouvelle, ils ont certainement pris conscience de quelque chose. Un échec ? Peut-être pas, je dirais pas ça comme ça. Non. Disons que de notre point de vue, ça n'avait rien d'un échec, on avait vécu ce truc, on avait vécu heureux dans l'ensemble, respectueux des idées qui nous avaient guidés depuis le début. Non. Pas un échec de ce point de vue. Mais un échec dans la mesure où nous n'avions strictement rien apporté au monde, que notre expérience n'avait rien changé du tout, qu'en réalité, alors que nous croyions agir pour le monde en survivant tant bien que mal dans notre village, le monde faisait son chemin sans nous et nous ne faisions en définitive que sauver notre peau, rien de plus, sauver notre peau.

Voilà, et moi je suis là et j'entretiens les maisons de ceux qui sont partis au cas où quelqu'un voudrait acheter, et j'entretiens la mémoire des lieux et de cette expérience en discutant de temps en temps avec des jeunes comme vous, quand ils montent jusqu'ici. Et puis, il y a encore une autre raison. Peut-être est-ce la raison qui en définitive m'incite vraiment à rester. Quand nous sommes arrivés, il y a une trentaine d'années, le village était vide à l'exception d'une femme, qui vivait là dans sa ferme, avec quelques vaches. C'était une vieille paysanne, veuve, ses enfants travaillaient en ville et les

voisins étaient tous partis au moment du grand exode rural. Les bâtisses étaient déjà dans un état de délabrement avancé, c'était bien pire que maintenant. Elle a vécu encore une dizaine d'années pendant qu'on restaurait les maisons, la place, les ruelles, la fontaine, tout ce que vous pouvez voir aujourd'hui, qui s'effondre à nouveau, doucement. Elle nous regardait travailler assise sur le perron de la ferme, et nous aidait de bon cœur, faisait office de couturière, elle raccommodait et conseillait pour les bêtes et les potagers. J'étais toute jeune alors, et j'aimais discuter avec elle, elle me racontait le village, comment c'était autrefois, l'extraordinaire solidarité entre les gens, en dépit de leurs inimitiés, malgré les jalousies, comment on s'entraidait pour survivre. Ça paraît démodé quand j'en parle je sais. Des fois je me dis c'est étrange, c'est comme s'il fallait qu'il reste une femme à la fin dans ce village, une qui attende les suivants, ceux qui viendront peut-être, peut-être pas. Je reste comme elle est restée, j'attends.

J'étais en troisième position. Je veux dire : on faisait la queue devant le poste de l'agent d'accueil, c'était le matin, ambiance paisible, pas la grande foule, ça se passait bien. Des bureaux, un type a surgi en vociférant. Pas de portes, juste des cloisons pas bien épaisses entre chaque bureau, une sorte d'*open space* comme ils disent. Il existe bien un autre bureau, avec une porte, une porte que l'agent ferme quand vous êtes entré. C'est le genre de bureau auquel j'ai droit. Réservé au chômage des cadres. Les ouvriers, les employés, les chômeurs de longue durée, on les reçoit dans l'*open space*, entre deux cloisons, pas de portes : s'il y en a un qui s'énerve, si une voix monte d'un ton ou deux, tout le monde entend. Le type, ce matin, tout le monde l'a entendu, c'est monté d'un coup. On a tourné la tête vers le bureau numéro 3, le type se redressait brusquement, il a levé le bras en direction de l'agente assise de l'autre côté de la table, il aurait claqué la porte s'il y avait eu une porte, raison sans doute pour laquelle il n'y a pas de porte, car les portes claqueraient à longueur de journée, et sans doute ça vaut mieux aussi pour la sécurité des agents, chacun garde un œil sur ce qui se passe de l'autre côté de la cloison, au cas où ça dégénère, il y aura des témoins, on pourra intervenir, puis il s'est détourné en direction du hall d'entrée où nous attendions notre tour, il a hurlé quelque chose en rapport avec l'humilité, qu'il faudrait qu'on se présente devant les agents avec humilité, compte tenu de notre condition, je ne me souviens pas exactement de ses mots, il disait qu'on était censé avoir honte, se sentir coupable, se traîner à genoux devant eux comme si c'était leur argent à eux, aux agents, comme si on leur devait quelque chose, qu'on était leur débiteur. Il gueulait qu'il voulait voir le directeur, plusieurs agents se sont levés, se sont avancés hors de l'espace de leur bureau, le plus âgé est carrément sorti de son espace réservé, frôlant l'homme qui hurlait, puis a filé dans le couloir à l'arrière-plan, pendant que le type continuait de hurler, maintenant s'adressant à nous qui faisions la queue, ou qui essayions de continuer à faire la queue comme si de rien n'était, si vous redressez la tête, disait-il, vous faites preuve d'arrogance, mais regardez comme on nous traite, comment on nous considère, des putains d'assistés, les droits et les devoirs, quelle putain d'hypocrisie, les droits et les devoirs. Comme les autres, les gens qui faisaient la queue, leurs dossiers sous le bras, j'ai baissé la tête. Les agents n'en menaient pas large non plus. Tout le monde paraissait accablé. On aurait préféré ne pas assister à ça. Le type, je l'avais déjà croisé, je savais qui c'était, je me disais, pauvre type, c'est fini pour lui, je n'aimerais pas qu'il m'arrive une chose pareille, perdre le contrôle, comme ça, devant tout le monde, et pour tout dire, j'avais honte pour lui. J'avais hâte d'entrer dans le bureau réservé aux cadres au chômage, bien à l'abri derrière la porte close, discutant avec l'agent délégué au chômage des cadres. J'avais surtout peur que les flics débarquent, c'est une scène que je préférais surtout ne pas voir, après tout la journée jusqu'à présent s'écoulait tranquillement, il n'y avait pas foule et on pouvait raisonnablement espérer que tout se passe correctement, et même dans une atmosphère de bienveillance. La directrice de l'agence est

apparue à l'entrée du couloir accompagnée de l'agent plus âgé, elle a dit au type de le suivre, elle lui a dit gentiment mais fermement, et j'ai pensé, c'est pour ça qu'elle est directrice, ce mélange de bienveillance et de fermeté, c'est ce qu'on attend des directeurs je suppose, et donc il l'a suivie sans faire d'histoires. Nous, les agents et les chômeurs, on est restés là, et il a fallu quelques secondes avant qu'on puisse reprendre les choses là où on les avait laissées. De peur qu'il entende peut-être, personne n'a osé dire quoi que ce soit. Mon tour était venu, alors j'ai exposé ma requête. La voix de l'agente à l'accueil tremblait un peu quand elle m'a désigné le bureau réservé au chômage des cadres là-bas sur la droite, caché derrière l'escalier. Quand la porte du bureau s'est ouverte, il n'était pas encore sorti de chez la directrice, mais on n'entendait rien de ce côté-là, la porte étant fermée probablement.

Et qu'est-ce que tu veux y faire avec tes banderoles et tes manifestations ? Tu t'enfouis la gueule sous une capuche et tu balances des pavés sur le casque des keufs. Ok. Ça change quoi ? Une nuit au trou, à te faire insulter, et quoi ? C'est ta révolte mon pote, la tienne et celle de tes amis, c'est pas la révolte des gens. Qu'est-ce que tu veux qu'ils y pannent les gens, à ton charabia ? Les gens, ce qu'ils voient, c'est juste leur situation à eux qui dégénère. Le compte en banque à sec tout le temps, la nouvelle bagnole du voisin, le voisin qu'on jalouse, qu'on envie, dont on se plaint, surtout si c'est un Arabe. Ce qu'ils veulent, c'est du travail, même un travail de merde, payé comme une merde, comme ça ils pourront cracher sur les assistés, les fainéants, les Arabes. Tous ces mecs qui leur piquent leur pognon. Tu peux leur parler d'aliénation, d'exploitation, de libération, du Grand Capital, d'idéologie du travail, les gens, ils savent qu'une chose, la cause de leurs tourments, les assistés et les étrangers, tous ceux qui en chient autant qu'ils en chient, eux-mêmes, pour un salaire de merde, ce qu'ils voudraient au fond, c'est que tout le monde en chie comme ils en chient, que tout le monde soit aussi malheureux qu'eux, le malheur pour tous, c'est ça qu'ils veulent, voilà l'essentiel de leur vision politique, de leur idée du bien général, du boulot qu'ils gueulent, remettre tout le monde au travail, le pays souffre de paresse, c'est ça qu'ils croient, renverser le capitalisme, c'est du charabia, ils sont dedans, les deux pieds dedans et dedans jusqu'au cou, rien que des aliments pour engraisser les bestiaux, de la chair à moitié crevée pour enrichir les actionnaires, voilà tout ce qu'ils rêvent d'être, tant qu'on veut bien encore leur accorder un crédit pour un nouvel écran télé, assez large pour couvrir le mur vide de la salle à manger, pas de bouquins dans ces maisons, donc y'a de la place, des murs vides, ou une grosse bagnole comme celle du voisin, susciter l'envie du voisin, voilà l'alpha et l'oméga de leur projet politique. Juste renvoyer les Arabes chez eux et condamner les assistés aux travaux forcés. La soupe qu'on leur sert, le Parti National, voilà le Parti qui plaît aux gens dont je parle, sur la même longueur d'onde, c'est exactement ce qui se passe maintenant. Tu peux rabattre ta capuche sur ton front savant, et lancer ton caillou, attendre qu'un CRS te fracasse la gueule, te faire insulter par les flics durant ta garde à vue toute la nuit, tant que tu veux, ça fera de toi un petit martyr sans conséquence, juste de quoi frimer devant tes potes quand vous vous retrouverez demain pour une énième réunion en vue de préparer une énième révolution. Ta révolte n'est pas celle des gens. Juste la tienne, de révolte, la tienne et celle de tes amis, une pauvre petite révolte insignifiante qu'on mate en deux coups de matraque. Que dalle.

Le gars qui s'est perdu sur la crête cet hiver, celui qu'on n'a retrouvé qu'au printemps, une fois la neige fondue, qu'est resté enfoui un mois et demi sous la neige, ce gars je l'avais déjà vu se balader avec ses chiens, à l'automne, il avait juste fait un signe de tête en réponse à mon salut, marmonné un truc juste pour lui, le genre de gars qui a tendance à se cacher dans les genêts quand il aperçoit quelqu'un s'avancer au bout du chemin. On s'est tous demandé quelle idée lui était passée par la tête ce jour-là, alors que tous les bulletins météo annonçaient une tempête énorme, une vraie tourmente, des vents affreux avec un ou deux mètres de neige jusqu'au dimanche suivant. On était jeudi. Je devais passer voir Yves et Marinette au village le matin, et vu les conditions, j'avais renoncé au bout d'un kilomètre : trente centimètres de neige au milieu de la chaussée, les engins municipaux bloqués à la sortie du bourg, et on n'y voyait pas à deux mètres. Déjà, lui, comment il est monté, c'est un mystère. Pas compliqué, personne ce jour-là n'est monté après lui. Arrivé là-haut, à l'orée de la forêt, il a chaussé les skis. C'est absurde, on se disait, aller skier par un temps pareil, même le plus abruti des touristes serait resté à l'abri dans sa voiture. On suppose qu'il a d'abord pris les pistes forestières qui grimpent jusqu'au col, sous les sapins ça passe encore, devait y avoir une sacrée couche de neige et de fait elle a tenu durant tout le mois de février, mais on ne fait que supposer car après tout personne ne l'a vu au col, ils n'ont vu personne ce jour-là, à part les gendarmes dans la soirée, mais lui, aucune trace de son passage, on ne fait que supposer car il n'est pas du genre à s'arrêter prendre un café au buron, puis, peut-être, c'est ce qu'on imagine en tout cas, il a décidé de redescendre par les plateaux. Quelle idée absurde. Les plateaux ? Le gars connaissait la montagne mieux que le fond de sa poche, alors il savait bien, mieux que personne, que par là-haut, un jour de tourmente, c'est une sorte d'enfer. On a retrouvé ses skis plantés dans la neige sur la crête, et une paire de gants. Comment il est arrivé jusque-là ? On sait qu'il a tenté de descendre dans la vallée, espérant sans doute rejoindre une des fermes en contrebas, car c'est à deux cent mètres de Lescamps qu'on a retrouvé son corps, un mois et demi plus tard. Est-ce qu'il s'est effondré, épuisé, alors qu'il était presque tiré d'affaire ? Peut-être il s'est fait une cheville, peut-être qu'il se traînait depuis des heures, comme une bête blessée ? Tout le monde ensuite a donné son avis là-dessus. La tourmente l'a rendu dingue, le froid l'a engourdi, lui a fait perdre l'esprit. Des histoires ont commencé à circuler, des conneries le plus souvent. Les langues se déliaient comme si chacun avait eu avec lui une relation intime. On l'a cherché partout : sur les plateaux, on creusait chaque congère, les gendarmes ont sondé la neige et déblayé les entrées de chaque buron, arpenté toute la forêt, vérifié au pied de chaque arbre, tous les hommes valides s'y sont mis. On disait d'abord : il s'est perdu, le froid l'a endormi, et puis les hypothèses sont devenues plus scabreuses, il aurait délibérément choisi de se perdre, chaque hiver, il y en a un qui s'en va comme ça, il grimpe un jour de tourmente, et s'abandonne à la montagne, mais la plupart laissent un mot, un mot d'adieu, ils s'expliquent, on

les retrouve au printemps, à moitié dévorés par les renards et les loups, puis il s'est raconté d'autres trucs, on aurait relevé des traces d'un appel téléphonique à trois cents bornes d'ici, il aurait pu rejoindre son amante dans la vallée, et aurait fui on ne sait où, y'en a même qui disaient : il se fait bronzer aux Baléares, les doigts de pied en éventail, plus ça allait, plus le respect qu'on avait au début fondait comme la neige au soleil, tout le monde avait sa théorie, mais, comme personne n'en savait rien au juste, on en apprenait plus en écoutant ces théories sur les gens que sur lui. Et puis la neige a fini par fondre, et on n'a plus entendu ces histoires de doigts de pied dans les Baléares, et globalement, les gens se sont tus, disant juste voilà, c'est la montagne, faut pas plaisanter avec la montagne et paix à son âme.

Le lotissement. Quinze terrains viabilisés, tous occupés sauf le quatorzième. Un Nîmois a acheté, voilà déjà trois ans, l'a jamais rien fait dessus, pas un début de terrassement, rien. Le reste, des maisons de taille modeste, assez écartées les unes des autres. Un peu à l'écart du bourg. Ce qu'il en reste du moins, du bourg. Un autre lotissement en contrebas, tout à fait vide, treize emplacements. La municipalité, désespérée. Sur le site internet, sur la page : vivre au village, on vante les mérites de ces terrains — avec vue. La vue, tu parles, ma trogne oui, et mes vaches, mon tracteur, c'est tout ce qu'ils auront en guise de vue, voilà ce que dit R., paysan à demeure, le long du lotissement délaissé. Une erreur ce deuxième lotissement. Tout le monde s'accorde pour le penser, et parfois même pour le dire, à l'exception de ses promoteurs, et encore. Sur la lancée du premier, on en a fait un deuxième. Le premier n'a rien de mieux à offrir que le second. Juste qu'il est sorti de terre au bon moment, ou plutôt que le second est advenu au mauvais moment. La crise comme ils disent. Au début on n'y croyait pas bien. La crise, c'est tout le temps. Ben non, cette crise-là, c'était pire. Les trucs qu'on voyait à la télévision, la crise des *subprimes*, des types en complet-cravate qui tiraient des mines de candidats au suicide, des chiffres qui défilaient, menaçants, en bas des écrans, qu'est-ce que ça pouvait bien nous foutre, à nous autres. Trois ans plus tard, on va pas se raconter d'histoires, les choses ont gravement dégénéré. Même chez nous. Combien au village sont déjà allés à NYC ? J'en connais aucun en tout cas. Combien sont déjà allés à Paname ? Pas tant que ça. Au lotissement, le premier, quarante-deux âmes, dont une dizaine de gosses. C'est bien pour l'école. Tant qu'il y a des gosses y'aura une école et tant qu'il y aura une école, y'aura des jeunes pour s'installer, disait-on. Pas sûr. Dix maisons occupées par de jeunes couples, la plupart ont des enfants, la plupart ont des chiens, ou des chats. Deux maisons de retraités et une autre qu'un couple de Niçois habite six mois dans l'année. Tout le monde travaille, sauf les anciens. On compte trois caissières de supermarché, deux artisans à domicile, pléthore d'ouvriers spécialisés, deux routiers, une violoniste et un écrivain. Comme quoi. Comme quoi, quoi ? Deux automobiles par foyer, et probablement une dizaine de plans d'endettement au total. Jardins bien tenus, avec pelouse tondue régulièrement, sauf chez la violoniste et l'écrivain : là, c'est plutôt prairie sauvage, pâquerettes et pissenlits. Aux beaux jours, les gamins font du vélo et les chiens chassent le mulot. Les chats se glissent discrètement au milieu de cette animation, évitant les uns et les autres, tout à leurs affaires secrètes. Autour des jardins, des prés à perte de vue, et, au milieu du printemps, de maigres troupeaux de vaches pâturent paisiblement. Un couple de Parisiens a tenté une installation, en face du lotissement, après avoir rénové un beau corps de ferme. Z'ont pas tenu deux hivers — trop froid et, a lâché le parigot : les routes sont crades, ça pue ici — ben oui mon gars le fumier ça pue, tu peux te carrer ta tranquillité où j' pense et retourner d'où tu viens, a commenté R. après leur départ. Pas besoin de leur fric à ceux-là pour qu'ils t'écrasent de condescendance. À part ça. L'hiver il neige. Parfois

beaucoup et parfois longtemps. Parfois le village est coupé du monde. Quelques jours. Ça te ramène à la raison si je puis dire, ça te rappelle un truc, un truc très très ancien, enfoui dans la mémoire des hommes. Un truc si vieux avec des cavernes et des ours sauvages, tu vois.

Je t'ai dit que j'avais discuté un jour avec un Noir, je veux dire, un vrai Noir, à la peau d'ébène, un bel homme, à la taille élancée, au regard perçant, il venait du Kenya mais travaillait à Bujumbura, parlait six langues, en lisait dix, et avait monté une agence de presse en Afrique de l'Est, journaliste international qu'il était, il était né dans une case, véridique, dans un village Masaï, un sacré bonhomme, la langue qu'il parlait, on aurait dit tu sais comme dans les archives radiophoniques des années 50, une précision, une beauté, un type comme ça, tu as juste envie de l'écouter, savoir ce qu'il aurait à dire, ce qu'il pense, il avait fait de la prison en Afrique, tous les journalistes ont fait de la prison au Burundi disait-il, on était assis à table, dans un vaste jardin aménagé à l'occasion de l'anniversaire d'un ami commun, le soleil frappait fort mais là où nous étions, c'était ombragé, très doux, on entendait le ruissellement léger des eaux d'un étang artificiel tout proche, j'avais l'impression, en fermant les yeux, en l'écoutant parler avec ce léger accent chantant, ce français merveilleux, j'avais l'impression d'être assis à l'ombre d'un de ces arbres qui poussent dans le désert, à même la terre ocre à l'entrée d'une case, une légère brise nous caressait la nuque, je pouvais presque sentir l'odeur de l'Afrique, même si je n'y avais jamais mis les pieds, en Afrique, c'était extraordinaire, rien que par sa présence, on était ailleurs, alors on a discuté, longuement, il parlait doucement, d'une voix très grave, avec un calme fascinant, et la conversation a dévié sur l'état de ce pays, ce pays dans lequel nous vivons, et la politique, l'Europe, c'était bizarre, parler de l'Europe avec cet homme-là, mais il percevait les choses avec un recul que nous n'avons pas, je lui parlais de la montée des Partis Nationalistes, des Partis Fascistes, des Partis de la droite Populaire, qu'on voyait ces partis monter dans les intentions de vote un peu partout en Europe, et que chez nous, c'était juste une question de temps avant que le Parti National accède au pouvoir, et ainsi de suite, ce genre de truc, il disait : et alors ? Qu'ils prennent le pouvoir, peu importe, quand bien même ils seraient en mesure de gouverner, et il en doutait, à cause du scrutin majoritaire, il ne voyait pas comment le Parti National serait en mesure de réunir une assemblée favorable à ses projets, quand bien même, ils ne pourraient rien faire, ils seraient pieds et mains liés, des rodomontades, pas beaucoup plus, voilà tout ce qu'ils peuvent faire, des mesures symboliques, ils font tous ça, des sujets de société pour faire oublier leur incapacité à changer réellement les choses, ils ne quitteront pas l'Europe, et ne se libéreront pas des diktats du marché, et eux aussi, les affaires auront tôt fait de les rattraper, ils décevront, ils trahiront, quelques mesures symboliques, probablement quelques idées stupides auxquelles ils devront renoncer sous peine de renoncer à la constitution, c'est ce qui vous protège dans ce pays, la constitution, pour renverser la constitution, il leur faudrait le soutien de l'armée, et convertir toute la police, museler toute la presse, faire taire toute opposition, et ce n'est pas possible, pas chez vous, chez nous, il parlait de son pays à lui, chez nous, au contraire, c'est comme ça que ça marche, la menace, la prison, la violence, le meurtre

politique parfois, c'est une lutte permanente, les mots qui chez vous ne veulent plus rien dire, le débat, la démocratie, la tolérance, la république, la liberté d'expression, ces mots que vous brandissez, indignés, avec gravité, pour un oui ou pour un non, ils ont été vidés de toute signification, ce langage n'est qu'une coquille vide, tandis que chez nous, ils sont suivis d'effets, tu ne peux pas les employer à tort et à travers, parce qu'ils sont précieux, vivants, en devenir, c'est ce que vous avez perdu en Europe, et ça ne date pas d'aujourd'hui, le sens des réalités pour ainsi dire, son regard filait au loin, bien au-delà du jardin parfaitement aménagé, tandis qu'il parlait dans cette langue qui m'était à la fois familière et étrangère, comme un souvenir que j'étais sur le point d'oublier.

Il leur dit qu'ils ont tout faux depuis le début, qu'ils n'ont aucune idée de ce que ça fait d'être élevé par des parents pareils, de petits-bourgeois prétendument de gauche, que ça le fait bien marrer d'entendre ça, de gauche, quand on sait ce que lui sait, qu'il faut pas s'étonner, dès lors, qu'il ait pris la tangente, et qu'il ait fini par emprunter le chemin exactement opposé, qu'ils n'ont pas idée de ce que ça fait d'écouter leurs sermons à tous les repas, surtout qu'ils changent d'avis comme de chemise, qu'ils se disent aujourd'hui de gauche, alors qu'il est flagrant que de la gauche il ne leur reste qu'un souvenir, et un souvenir honteux qui plus est, ajoute-t-il, leurs années maoïstes, ça les arrange pas quand il rappelle leurs fameuses années maoïstes, ces soirées censées refaire le monde, alors qu'il n'était en réalité question que de beuveries, de baise et de pensées frelatées, oui, frelatées, c'est ce que je dis, peut-être croient-ils qu'il ignore le sens des mots, qu'il est et demeurera un imbécile et un inculte, mais j'étais là, dit-il, à la grande table en chêne dans le salon, vous me cachiez dans ma chambre avant que les invités arrivent, mais j'attendais que vous soyez ivres pour me glisser par l'escalier jusqu'au salon, et de là, sous la table, cette immense table sous laquelle je passais la soirée, recroquevillé, inquiet, coupable, excité, malheureux, des heures durant, à écouter cet interminable blabla, cet imbuvable jargon, ces vitupérations et ces vociférations, ces gloussements et ces piaillements, quelle basse-cour ! Ce poulailler !, et tous ces pieds, ces pieds qui s'avançaient, se touchaient, se caressaient, ces pieds nus, sales et malodorants, j'étais au beau milieu, au milieu de tous ces pieds, étouffant, écrasé, excité, tandis que vous pensiez que j'étais parfaitement endormi parfaitement à l'écart, en réalité, j'étais exactement à vos pieds, contemplant votre monde par en dessous, vous pensiez que j'étais au-dessus à l'étage, alors qu'en réalité, j'étais juste en dessous, sous vos jupes, distinguant parfois les culottes et parfois il n'y avait pas de culotte, ça donnait à penser, j'étais à vos pieds, vautré, je pouvais sentir toutes les sales odeurs, entendre les verres qui tintaient, le vin qu'on versait dont la source n'était jamais tarie, il dit aussi que c'est terrible, avec le recul, le recul qu'ils se gardent bien de prendre, de voir comment ils se sont reniés, comment ils se sont ralliés finalement, sans que ça les perturbe outre mesure, à ce qu'ils haïssaient soi-disant le plus, le conformisme le plus pathétique, que l'achat de la résidence secondaire au bord de la mer, c'était vraiment le sommet de la tartufferie, oui, une tartufferie, je connais ce mot aussi, et je sais ce qu'il signifie, ça vous étonne, il dit qu'ils ne devraient pas s'en étonner tant que ça, et ce plaisir, cette excitation, quand ils vont choisir chez le concessionnaire une nouvelle voiture, tandis qu'ils gravissaient les échelons dans l'appareil d'état, vous avez toujours voté à gauche, de bons petits soldats, révolutionnaires de mes deux, ça vous troue le cul que votre rejeton soit devenu un sale petit facho n'est-ce pas, il les invite à se demander pourquoi on en est arrivé là, eux qui ne manquent jamais de faire profiter les derniers clampins qui les visitent encore de leurs analyses, qu'ils aillent expliquer ça, eux qui se font fort de donner dès qu'on les écoute, et quand

bien même plus personne en réalité ne les écoute, des leçons de pédagogie, regrettant le temps d'avant, quand on savait éduquer les enfants, leur apprendre les bonnes manières, cette blague ! Eux qui savent tout sur tout et tiennent la plupart de leurs concitoyens pour des abrutis, qu'ils aillent expliquer comment de leur copulation sous acide et de leur enseignement libéral, fut engendré un gosse pareil, une chemise brune, il dit que ça ne sert à rien d'essayer de l'interrompre maintenant, qu'ils n'ont jamais cessé de l'interrompre, avant même qu'il ait prononcé le moindre mot, à peine a-t-il eu le temps de babiller qu'ils l'écrasaient déjà avec tout leur supposé savoir, leur assurance inaltérable, leur risible moralité, si vous saviez, dit-il à quel point des gens comme vous sont aujourd'hui détestés, à quel point on éprouve à votre égard du ressentiment, des années de mépris, voilà ce qu'en définitive vous avez légué à vos concitoyens, vous saviez tout, ils ne savaient rien, mais voilà, ajoute-t-il, avant de quitter la maison pour toujours, de franchir la porte de la maison une dernière fois, le vent tourne, et si j'ai un conseil à vous donner, dit-il en se retournant une dernière fois, son sac à dos versé sur l'épaule, vous feriez mieux de quitter ce pays, je serais vous, je partirais.

Il remarque ma présence avant d'avoir atteint le bureau. Dehors, il fait encore à demi-jour, des filets de lumière se glissant à travers les persiennes caressent le haut de son crâne chauve. Je me suis servi en l'attendant un verre du vin qu'il avait laissé sur la table basse, mais il faut se garder de l'ivresse dans ce genre de situation, et bien qu'il ait du retard sur l'horaire prévu, l'horaire que j'avais prévu, je n'ai bu qu'un verre. En me voyant, il esquisse un geste étrange, comme s'il cherchait dans la poche de son pantalon quelque chose, une arme peut-être. Mais l'arme, c'est moi qui la pointe vers lui. Le canon du pistolet luit dans la pénombre et je sais qu'il le sait. Suivent les questions habituelles, qui je suis, comment je suis entré, ce que je veux, etc., puis il semble se rappeler quelque chose, il dit, pourquoi moi ? Il regarde la bouteille de vin sur la table basse, je lui dis qu'il peut se servir s'il le souhaite, après tout c'est sa bouteille, son vin, il peut encore s'offrir ce plaisir n'est-ce pas. Il dit encore : pourquoi moi ? Puis : vous n'aurez aucune chance de vous en sortir, aucune chance ce coup-là, pas deux fois, tout le monde est sur vos traces, vous êtes l'homme le plus recherché etc. Etc. Mais je ne me sens pas ce soir d'humeur très causante. L'été sans doute, la chaleur, je ne l'ai jamais vraiment supportée. Je peux vous aider, qu'il dit. S'il existe quelqu'un capable de vous aider, c'est bien moi. Ça vous dirait, une île par exemple, je peux vous offrir une île, avec une nouvelle identité. Personne ne saurait. Une villa, des filles, tout ce que vous pourriez rêver, demandez-moi, je peux. Je l'ai déjà fait, pour d'autres. Des gens qu'il faut protéger, des programmes de protection. Personne n'en saura rien. Je n'ai pas dit grand-chose jusqu'à présent, excepté au sujet du vin. Je réponds assez doucement : non, et je presse sur la détente.

Nelly, on a rompu au mois de mai, j'ai la mémoire qui défaille quand j'évoque ce genre de choses, mes relations, on me l'a reproché assez souvent, tu ne te souviens pas, les dates, tu t'en fiches, mais là je m'en souviens parce que c'était au lendemain du premier tour des élections, il y avait tous ces gosses assis par terre sur toutes les places de toutes les villes, les grandes et les moyennes, la rupture ?, non ça n'avait aucun rapport avec ça, je n'ai jamais parlé politique avec Nelly, et d'ailleurs, j'en parle rarement, pour ainsi dire jamais, ça ne m'intéresse pas, et elle non plus, ça ne l'intéressait pas, mais c'était assez bizarre, on était assis à une terrasse rue des Bernardins et on voyait défiler des hordes de gosses avec des pancartes et aussi une sorte de congrégation religieuse, des gens plus âgés, qui convergeaient vers l'église Saint-Nicolas, ça s'invectivait, l'ambiance était tendue, peut-être est-ce que ça a joué aussi pour nous, on était tendus aussi, j'avais commandé une bière avant qu'elle arrive, je m'en souviens très bien, la tête qu'elle a fait, alors tu t'y remets, ça faisait trois mois que j'avais pas bu une goutte, enfin, pas devant elle en tout cas, Sarah ? Oui, bien évidemment, à l'époque j'avais déjà rencontré Sarah, je l'avais déjà en tête, je peux pas le nier, avec Nelly, ça ne le faisait plus, dans ces cas-là, je suis pas au mieux, je sais pas comment tourner l'affaire, il a commencé à pleuvioter alors on s'est installés à l'intérieur du café, on se disait pas grand-chose, elle était plus triste que moi c'est sûr, elle regardait la télévision dans le coin au-dessus de ma tête, c'était bizarre, j'entendais les voix des journalistes, la musique des réclames publicitaires, des discours de responsables politiques et, entre deux reportages, les invectives, les gens qui criaient sur la place de la Sorbonne, à deux pas d'ici à la télévision, je peux pas dire que j'écoutais vraiment, je me sentais surtout très vide, fatigué, et elle, je ne crois pas qu'elle écoutait non plus, d'ailleurs, à un moment, elle a détourné son regard du poste pour me regarder moi, et a dit quelque chose comme bon, c'est fini quoi, on arrête là quoi, elle avait cette manie d'ajouter quoi à chaque fin de phrase, ça m'insupportait à la longue, et puis c'était pas comme si notre histoire avait duré dix ans, disons qu'il n'y avait pas vraiment lieu d'être vraiment triste, ça ressemblait plutôt à une erreur de casting, on s'était plantés voilà tout, j'aime pas trop ces moments mais je pouvais pas non plus rompre par SMS comme ça se fait maintenant, j'ai des principes quand même, et après la vie continue n'est-ce pas, il n'y a pas grand-chose à dire de plus concernant cette histoire.

C'était déjà la troisième fois qu'ils me renvoyaient ce dossier, le dossier entier, par la poste, avec la mention, incomplet, veuillez joindre tel ou tel document, et à chaque fois, je complétais, j'ajoutais la copie des documents demandés, et je renvoyais le tout, mais la quatrième fois, j'ai craqué, je me suis pointé à l'agence, avec le dossier, question d'économiser un timbre, décidé à en finir avec ce dossier. Mes allocations bloquées depuis trois semaines, et jamais aucune explication, juste ce dossier renvoyé avec la mention « incomplet », encore et encore. J'ai posé le dossier, qui comprenait environ soixante feuillets, sur le bureau à l'accueil. Le type, un grand maigre à lunettes a levé la tête, et, sans même dire bonjour a pris le dossier, l'a examiné vite fait, m'a fait remarquer que j'avais oublié de mettre la date, là. J'ai dit, oui, avec toute cette paperasse, forcément. Il a dit : si vous oubliez, il faudra recommencer, on vous le renverra, faut faire attention. Tout cela sur le mode du reproche, genre, pas étonnant que je sois chômeur vu que j'étais incapable de remplir un dossier correctement. Je m'efforçais de garder mon calme. J'ai demandé, avec le sourire, pourquoi on me demandait tel relevé en particulier, je ne voyais pas bien le motif de cette demande, à quoi ça pouvait donc bien leur être utile etc. Et là, il a répondu d'un ton sec, glaçant : une demande est une demande. Pardon, j'ai fait. Vous avez dit quoi ? Une demande est une demande, qu'il a répété. Et d'un geste brusque, il a rangé ma paperasse au-dessus d'une pile de dossiers haute comme l'écran de son ordinateur. Ça m'a coupé net. J'ai rien pu dire et je suis sorti de l'agence. Ça fait maintenant un mois et demi que mon dossier traîne, et que je ne suis pas payé. Je n'ose plus mettre les pieds à l'agence, je préfère téléphoner à la plate-forme téléphonique régionale, où les agents font ce qu'ils peuvent, en vain. Il y aurait un blocage. Je leur dis que je n'ai pas payé mon loyer de juin, que les factures s'amoncellent sur mon bureau, je leur dis : je suis en train de couler. Ils ne comprennent pas où ça bloque. Un problème informatique peut-être. Ils me disent, peut-être devriez-vous passer à l'agence. Je réponds que ça m'est impossible, que passer à l'agence est beaucoup trop dangereux, que si je retombe sur le même gars que l'autre jour, je ne garderai pas mon sang-froid, la fille de la plate-forme téléphonique soupire : elle me comprend dit-elle, elle est désolée. C'est un truc à devenir dingue, je dis.

Entrez, mais entrez donc. Il faut que vous voyiez ça. Même pas un placard, juste un bureau, une chaise pivotante : et dans quelle direction suis-je censé pivoter, je vous le demande, vers la porte ou vers le mur, je vous le demande. La fenêtre sur la pente du toit : c'est les combles ici. Le grenier. Quand je lève la tête, je vois le ciel. Un ordinateur au milieu du bureau vide, pas de téléphone, pas de connexion internet. Réclamer ? Vous plaisantez ! Si je réclame des améliorations, ça signifierait que je trouve la situation normale, juste qu'on pourrait l'améliorer. Ce que je fais de mes journées ? Rien. Je cogite. Je m'étire. Je bouquine. Je regarde l'heure. J'écris un peu. Je raconte ce qui s'est passé, comment on en est arrivé là. Ils ne peuvent pas m'empêcher d'écrire, ils n'ont pas poussé le vice jusqu'à m'interdire d'apporter un stylo et un carnet. Ça fait longtemps que personne n'est monté jusqu'ici. Au dernier étage. Hors de question de descendre à la cantine, tu penses bien, au début, j'allais manger à la cantine, oui, ça a duré quelques jours, pas plus, et c'était le pire, se retrouver assis tout seul devant son assiette, aucun voisin, plus aucun collègue, là j'ai vraiment compris ce qu'il m'en coûterait, alors j'ai renoncé, j'apporte des sandwiches. Démissionner, oui, c'est ce qu'ils veulent. Je vous ai raconté au téléphone. Ou bien vous prenez congé de nous, ou bien nous allons vous détruire. Lentement, à petit feu. Oui, j'aurais pu négocier des indemnités et partir. Bien sûr, j'y pense souvent, j'aurais dû. Je reste dans leurs pattes, une épine dans leurs chaussures lustrées. Peuvent pas s'en débarrasser. Ils menacent d'inventer des fautes graves, de me piéger, mais s'ils me licencient, on ira directement aux prud'hommes, ils le savent bien, ils préfèrent éviter. Et ma réputation, tout le monde connaît ma réputation, elle me vaut cette mise au placard cette réputation, je les ai tellement fait chier, vous voyez, ce que j'ai écrit là hier, que d'une certaine manière j'étais le dernier, l'ultime héros du syndicalisme à l'ancienne, une incongruité dans le monde d'aujourd'hui, c'est sûr, que le dernier syndicaliste finisse dans un grenier, absolument seul, abandonné de tous, soumis à la plus complète oisiveté, condamné à devenir fou, c'est parfaitement logique, c'était écrit, le dernier syndicaliste, sans vous manquer de respect bien sûr. On n'est pas de la même maison vous et moi, mais je m'en fiche, aujourd'hui je m'en fiche, les miens, au syndicat, m'ont carrément laissé tomber, c'est peut-être ça, le pire, comment le syndicat pour qui j'avais, comme on dit, donné une partie de ma vie, m'a abandonné. Le prix à payer pour que la réorganisation du service se mette en place sans trop de dégâts : c'était moi. Il fallait m'écarter pour faire passer la pilule. Tout ce qui s'est dégradé, à vue d'œil, en quelques semaines, les conditions et les charges de travail, la précarisation des contrats, la surveillance généralisée, et surtout, ce qui ne se voit pas, le bourrage de crâne permanent, on leur a mis la tête à l'envers à ces braves gens, on se serait cru dans une secte, c'est ce que je répétais, c'est une secte, plus une administration, des gourous, des disciples, un pur délire. D'où le placard. La démission ou le placard. Trente ans de maison, je pouvais pas les lâcher comme ça. Ou plutôt si, je pouvais. Mais j'ai fait un choix. Les syndicats ?

Inaudibles sur ces problèmes-là. Y'en a d'autres comme moi, dans toutes les administrations, on en trouve dissimulé sous les combles. Le refoulé du management contemporain. Les pots cassés. Les syndicats ? Ils sauvent les meubles et tirent leur épingle du jeu, obtiennent des clopinettes, s'en contentent. On est des dinosaures mon pote. Des antiquités reléguées dans le grenier. Des vieux qu'attendent l'heure de la préretraite dans le placard. Je passe le portique chaque matin, j'arrive pile à l'heure, je pointe, je débauche pile à l'heure, quelques-uns m'offrent un petit sourire triste, coupable peut-être, la plupart m'ignorent, je monte les escaliers en sifflotant, je dis bonjour à tous ceux que je croise, ça les emmerde, pas croyable, je le vois sur leur visage, comment va ce matin ?, une bien belle journée n'est-ce pas ?, je les rends fou avec ma bonne humeur, mais, une fois que j'ai refermé la porte du grenier, c'est pas la même histoire, je pose mon sac, avec les bouquins, les sandwiches, mes carnets, les journées sont longues, il reste un an à tirer, peut-être ça vaut pas la peine, peut-être si, je ne sais pas, j'attends de savoir.

Mieux avant ? Difficile à dire. S'est passé tellement de choses en trente ans. Et quand on causait avec les vieux d'il y a trente ans, on les entendait déjà se plaindre, on les sentait dépassés. C'est notre tour maintenant. Se dire qu'on a fini par désespérer à notre tour de la politique, alors qu'autrefois je défendais l'engagement politique, que ça me serait pas venu à l'idée de ne pas faire de politique, ça fait bizarre. Qu'est-ce qui s'est passé ? La litanie des renoncements, des désillusions, le désenchantement comme ils disent. Je donnerais cher pour retrouver les gars d'autrefois, des gars comme toi et moi, ceux qu'on connaissait à vingt ans, savoir ce qu'ils sont devenus, ce à quoi ils continuent de croire ou pas, ceux avec lesquels on se traînait aux réunions des trotskystes, puis du MPPT, on a fini chez les anarchistes, tout ça durant nos études, un vrai supermarché underground d'offres révolutionnaires et groupusculaires. On passait allègrement de l'un à l'autre sans y comprendre grand chose. La première fois que j'ai voté, j'ai voté à gauche, les socialistes, qui n'avaient déjà plus grand chose de socialistes, mais ils paraissaient raisonnables, et puis, après l'an 2000, j'ai commencé à voter pour des candidats isolés, des centristes, des humanistes, avec pas mal de bons sentiments. J'ai défilé contre le Parti National en 2002, avec tous les gamins qui séchaient l'école à cette occasion en plein mois de mai. J'étais devenu un modéré pur sucre, plein de bons sentiments, avec un revenu un petit peu plus que modéré, ça aidait bien. Puis les choses ont dégénéré à la fin de la première décennie du millénaire. J'ai perdu une bonne partie de ma clientèle, je me suis mis à emprunter pour payer les charges, j'ai cessé de partir en vacances, j'ai arrêté d'acheter des fringues, et le restaurant, ça fait des années que j'y ai pas mis les pieds. Ma copine a commencé à se plaindre, on s'est pris la tête, comme la maison lui appartenait, c'est moi qui suis parti. J'ai pris une location, ce qui n'a pas arrangé mes affaires, je me suis carrément enfoncé dans la misère. La politique, alors, je n'avais plus la force de m'y intéresser. Ni pour changer le monde, ni pour le conserver tel quel. Là maintenant, ça va te faire bizarre d'entendre ça, mais si je votais, si je retournais voter, parce que j'ai arrêté de voter depuis cinq ans, je voterais peut-être pour le Parti National. Fais pas cette tête. Je le ferai pas. Probablement pas. Mais je discutais l'autre fois avec des gens du sud, des bourgeois, on était en terrasse à des tables mitoyennes, on a parlé politique, c'était étrange, on tombait d'accord sur presque tout, excepté le chapitre sur les Arabes, eux voulaient les foutre dehors, moi je m'en fous des Arabes, sur le reste, on était d'accord, que les partis au pouvoir nous avaient entubés durant toutes ces années, qu'on nous a pris pour des cons depuis des décennies, que la seule chose qui les intéresse, c'est le pouvoir, leurs petites affaires, leur image, et là le mec m'explique que c'est pour ça, pour toutes ces raisons sur lesquelles on tombait d'accord, qu'il votait désormais pour le Parti National, alors qu'il avait toujours voté à gauche, même que son père était communiste, qu'il avait grandi dans une ambiance communiste, alors moi j'ai dit, je comprends, et j'aimerais que le Parti National gagne les élections, mais j'ai ajouté que je ne

votais pas de toute façon, et là il s'est mis en colère, il m'a dit, voilà, des tas de gens disent ça, vous voulez que le Parti National passe, mais vous voterez pas, vous ne voulez pas vous salir les mains, plein de gens disent ça. Je me suis vraiment senti honteux, j'ai regardé fixement le fond de ma tasse de café vide. J'ai juste dit : Vous avez raison. J'avais pas vu les choses comme ça. Vous avez tout à fait raison.

C'est difficile à faire entendre aujourd'hui, parce que les gens ont horreur de la violence, quand bien même, paradoxalement, ils n'adorent rien tant que regarder des scènes de violence sur leurs écrans, mais jamais je ne me suis senti aussi vivant, aussi intensément vivant, que dans les situations de violence. C'est un aspect de ma personnalité dont j'ai mis longtemps à prendre conscience. Quand j'étais jeune, j'aimais sentir monter ces moments de tension, les voix qui s'élevaient, les corps qui se dressaient soudain, les visages qui se rapprochaient, les premières insultes, ça me mettait en transe, mon cœur battait à rompre, je n'ai jamais ressenti depuis une excitation pareille, et puis, soudain, le bruit des bouteilles de bière brisées au bord du comptoir, le verre tranchant brillant dans la pénombre, et c'était le signal du déclenchement des hostilités, toutes les colères rentrées qui se libéraient brutalement, tout ce qu'on avait gardé par-devers nous, qu'importe alors qui tu frappais, du moment que tu frappais. On cherchait les histoires, avec un ami, on créait de toute pièce des situations propices au déclenchement de la violence. Au début, c'était assez sophistiqué, on parlait, on provoquait par la parole, on regardait de travers, il y avait encore des mots, des bribes de dialogue. Il nous fallait un ennemi, ou devenir des ennemis pour un autre. On respectait les règles en somme, les règles de sociabilité. On ne frappait pas n'importe qui. Et puis on est passé à des techniques plus basiques, de la brutalité pure. Tu avais tous ces gens qui dansaient pendant les concerts, les corps se frottaient, se poussaient, la musique était violente, mais les danseurs semblaient se respecter mutuellement, ils ne faisaient au fond que mimer la violence que la musique inspirait, ils n'étaient pas réellement violents, quand un des danseurs basculait à terre, plutôt que de lui marcher dessus, ils le rattrapaient, le remettaient sur pied, avec le sourire, mais nous, évidemment, on profitait de la situation, on ne se contentait pas de mimer, on balançait vraiment et on frappait vraiment. À la fin, on se tenait chacun au beau milieu de la mêlée, droit, debout, on attendait qu'un mec nous arrive dessus, et on tendait le bras, le poing fermé, sa face d'ange illuminée par le shit venait s'étaler sur notre poing bien serré, il avait un instant d'étourdissement, les yeux écarquillés, les règles avaient changé, il cherchait à savoir d'où venait le coup, parfois on s'éclipsait discrètement, et parfois on restait, et la suite, je te laisse imaginer, ça partait dans tous les sens, il n'était plus question de danser ou de mimer, mais de frapper et d'esquiver, et à ce moment-là, putain, je me sentais vraiment bien, j'étais là où je devais être, au cœur du chaos, en phase avec la musique, avec moi-même. Ces soirées ont pris fin le jour où mon ami a pris une dérouillée de trop. Il courrait moins vite que moi, j'ai toujours excellé en course à pied, mais lui, il avait des kilos en trop sans doute, ou bien ce soir-là il avait trop bu, il s'est étalé sur le trottoir avec une dizaine de mecs furieux sur le râble, et ça s'est fini avec une semaine de coma et un corps en petits morceaux. Ça fait longtemps que je n'ai plus de nouvelles de lui. Il a pensé peut-être que je l'avais laissé tomber, et sans doute il n'avait pas tort, mais les mecs étaient trop nombreux, on aurait fini tous les deux dans le coma,

et dans ces moments-là, il ne s'agit pas de faire de sentiments, il faut juste sauver sa peau. Je suis beaucoup plus calme aujourd'hui. Rangé. Je dis pas que ça me manque pas ces soirées. Parfois, j'entre dans un bar, et, sans y penser, je retrouve mes habitudes de l'époque, un regard froid, les yeux plissés, un petit sourire en coin, c'est pas moi qui le dis, c'est un collègue qui m'a fait remarquer à quel point en réalité je pouvais faire peur, parfois, rien qu'en faisant cette mine-là. Rien qu'avec ces yeux-là, j'ai du pouvoir sur les gens, j'aime ça, et, de fait, on m'a jamais emmerdé dans les cafés. Mais la violence, elle me manque parfois, il est rare que dans mes rêves, ça ne finisse pas en bagarre. Les gens n'aiment pas la violence, si on les écoute. Mais, avec l'âge, j'en suis venu à comprendre que s'ils n'aiment pas la violence, c'est qu'ils sont plongés dedans en permanence, qu'ils prennent des coups toute la journée, et même dans leurs rêves, ils sont saoulés de coups, évidemment, c'est assez doux, et même relativement discret, mais ce sont de petits coups continus, une litanie incessante de provocations et d'humiliations, voilà ce que vivent les gens aujourd'hui. Alors, soit, moi je portais les coups de manière brutale, je n'y mettais pas tant de manières, c'est certain, mais au moins, c'était direct, pas hypocrite, et peut-être, dans une certaine mesure, empreint d'une certaine pureté, l'expression limpide et sans concession de ce qui se jouait alors autour de nous et en nous.

Le type que vous avez croisé là-haut, vous aviez moins de chance de le croiser que de tomber sur un ours. On était plus d'un à soutenir qu'il était mort, que le dernier hiver l'avait emporté. On s'attendait à retrouver son cadavre congelé au printemps, à la fonte des neiges. Le bonnet qu'il s'enfonce jusqu'à la nuque, la grande veste en fourrure marron, la puanteur, ça ne peut être que lui, sa manière de marmonner et ses yeux perçants qui vous observent, comme s'il évaluait le genre de menace que vous représentez, comme s'il était prêt à vous sauter dessus si besoin est, pour vous bouffer tout cru. Sûr que c'est lui. La manière dont il s'est enfui après que vous avez tenté d'engager la conversation, comme il s'est mis à courir à travers bois, comme un sauvage, pas de doute.

Les choses qu'on raconte à son sujet, y'aurait de quoi écrire un bouquin. Il est monté un jour, c'était il y a plusieurs années, il y a eu un grand orage dans la soirée, un sacré putain d'orage comme on en a rarement vu par ici, est-ce qu'il a eu peur ?, est-ce qu'il s'est pris la foudre en pleine poire, et que ça l'aurait complètement dérangé ?, toujours est-il qu'il est jamais redescendu, il est resté là-haut, il survit aux abords de la station de sports d'hiver, se nourrit dans les poubelles, comme les renards. Malin aussi, comme le renard. Quand la saison de la chasse commence, il quitte la forêt et grimpe vers les rochers sur les hauteurs. On a trouvé une bonne dizaine de caches, et même deux endroits très aménagés, dans des trouées de rocher, des ustensiles de cuisine, un coin couchette avec de la paille, une vieille couverture dans un coin, paraît qu'il y en a, à la station ou au village, qui lui laissent exprès des affaires le soir au bord des chemins. Il y avait même un poste de radio portatif, avec des piles neuves, mon avis c'est qu'il a de la visite de temps en temps, ou qu'il a des relations à la station, des gens qui l'aident en secret, bon, il dérange personne après tout, si c'est la vie qu'il a choisie. Et puis ça fait des histoires, les randonneurs qui descendent à la station, tout excités, on a vu le sauvage, on a vu le sauvage, des histoires à raconter n'est-ce pas. C'est plutôt bon pour le tourisme. Un peu comme le loup et l'ours.

Oui je l'ai vu. Bien sûr que je l'ai vu. Non, j'ai pas eu vraiment peur, avec le fusil, pouvait pas m'arriver grand chose. On était deux, avec un collègue, à la bécasse, les chiens lui sont tombés dessus, aboyaient comme des fous, ce qu'ils font jamais quand ils croisent un humain, on était tombés sur une de ses cachettes dans la matinée, alors on s'attendait à le croiser un jour ou l'autre, j'ai gueulé aux chiens de se calmer, mon pote lui a dit un truc comme bonjour, vous avez besoin de quelque chose, le type a rien dit, on était à cinq mètres, il puait comme si on avait le nez dans ses chaussettes, il nous a regardés avec ses yeux perçants, genre à nous examiner de pied en cap, j'ai repris les chiens en laisse, on a baissé les fusils, et il s'est barré par la forêt en courant, il avait l'air en bonne santé sinon, pas plus malade que ça, pas comme s'il avait passé plusieurs hivers dehors dans la montagne. Il y a des histoires de ce genre qui circulent aux quatre coins du monde, mais je ne pensais pas que ça nous arriverait ici, et, en même temps, c'est pas étonnant

qu'il y en ait qui pètent des câbles, quand on voit l'état du monde, les vies de merde que vivent les gens, après, c'est peut-être pas un choix non plus, c'est peut-être la foudre qui lui est tombée dessus, vous pouvez me croire, ce jour-là, il est tombé un sacré truc de dingue, la nuit entière, ça pétaradait de partout sur la montagne, on aurait dit la fin du monde, une attaque extra-terrestre, avec des grêlons gros comme des balles de tennis, qu'est-ce qui lui est passé par la tête à ce moment-là, alors qu'il s'efforçait probablement de trouver un refuge en forêt ou dans les rochers ?

Non. Il ne me viendrait pas à l'idée de tourner le dos à ces idées, ces idées radicales. Pour tout dire, avec ces idées-là dans la tête, je me sens mieux. Autrefois, je tergiversais. J'allais puiser à toutes les sources et quand il me semblait disposer enfin d'une opinion que j'aurais pu dire mienne, il ne se passait pas deux jours avant qu'elle m'apparaisse pour ce qu'elle était : l'opinion d'un autre, l'opinion d'une foule. Aujourd'hui, j'ai simplifié. J'ai embrassé cette idée, avec passion. Et j'évalue le monde exclusivement à l'aune de cette idée. Les autres discours ne m'embarrassent plus. Il m'est facile de les rejeter, sans même prendre la peine de les écouter, tant ils sont éloignés de mon idée, de l'idée à laquelle j'appartiens, l'idée dont je suis hanté. Ma colère, et c'est un gain inestimable, sait enfin sur quel objet s'épanouir. D'une certaine manière, je ne suis plus véritablement en colère puisque je connais la raison de ma colère. Autrefois ma colère était toute désordonnée, elle se portait, tout à fait inutilement, contre tout obstacle qui se présentait, sans aucune logique, sans aucun motif préalable. C'était juste de la colère, un vent furieux s'abattant sur les falaises, ne leur causant à vrai dire aucun tort, les érodant à peine, ma colère était inutile et inoffensive. Mais aujourd'hui ma colère est la falaise elle-même qui résiste aux vents furieux et aux vagues incessantes déferlant à sa base. Aujourd'hui, je suis un roc, le dernier rempart, seul contre tous. Le dernier homme civilisé. Dressé aux frontières du pays, je veille à repousser l'envahisseur. Voilà mon idée. Elle me convient fort bien. Penser cette idée, la vivre, est tellement plus confortable. Mes ennemis se comptent en millions, l'ennemi c'est le monde, l'ennemi c'est le temps qui vient. Je suis un rempart dont les fondations reposent sur cette idée. Comprenez donc : il m'est impossible désormais de renoncer à cette idée, serais-je le dernier à m'en réclamer. Je mourrais avec elle, drapé dans mon idée, quand bien même le monde et l'histoire l'auraient vaincue.

Ce n'est qu'au pied de la tourelle sud, collée aux vieilles pierres de l'ancien donjon, alors que je levais la tête pour tenter d'apercevoir une série de modillons, que j'ai pris conscience de la présence d'un autre homme. Je me croyais tout à fait seul à cet endroit, mais un autre homme se trouvait dans le parc du château. Il se tenait au pied d'un chêne, qu'il observait avec attention. Comme il s'apprêtait à toucher l'écorce de l'arbre, j'ai détourné la tête. La scène, l'homme posant sa main sur l'écorce, m'a peut-être semblé trop intime, le regarder procéder à l'examen de l'arbre avec sa main, c'eût été me comporter en voyeur. Du moins est-ce la pensée qui m'est venue à cet instant. J'ai continué d'observer ce pour quoi j'avais fait ce long voyage tandis qu'il observait son arbre. Puis, n'y tenant plus, je me suis détourné du château et je me suis avancé vers lui, décidé à l'interroger sur ce château, peut-être après tout en était-il le propriétaire, peut-être accepterait-il de me laisser pénétrer dans son enceinte ? Mais, alors que la silhouette de l'homme se précisait, il me paraissait évident que cet homme n'était pas le propriétaire de ce château. Il me faisait l'effet, accroché à son arbre, d'une sorte de naturaliste, comme j'en croise parfois au hasard de mes pérégrinations. Sa vareuse et ses bottes, un bonnet sur la tête, un sac à dos rempli à craquer, et son âge, non, il ne pouvait pas être propriétaire de ce château ni d'aucun château du reste. Je lui ai donc demandé s'il connaissait le propriétaire de ce château, il ne le connaissait pas personnellement mais l'avait croisé à de rares occasions, le propriétaire était si j'ai bien compris un Américain, un magnat de la publicité, qui passait son temps dans les avions, et ne regagnait sa demeure que durant quelques semaines dans l'année, on le croisait, il n'était pas antipathique, mais on ne le connaissait pas à proprement parler, non, pas de visites, pas de visites guidées, seul le parc était accessible, la commune entretenait le parc en échange de quoi il était accessible, etc. Il prit note de ma déception, car j'étais déçu, non pas tant par le fait que le propriétaire était absent, mais par le genre d'homme qu'il était, un Américain.

Je ne pensais pas, pour être honnête, que les choses seraient si faciles. À la limite, il suffirait de ne rien faire, de ne rien dire, de laisser les autres partis faire campagne, de leur laisser la jouissance entière de la parole, de ne même plus chercher à répondre à leurs attaques, à leurs provocations, de les laisser se vautrer tous seuls dans l'absurde. Plus ils s'expriment, ajoute CC, plus ils plongent dans les sondages. Plus ils vous diabolisent, moins ils plaisent aux foules. Ou bien ils prétendent marcher sur nos plates-bandes, mais l'électeur n'est pas dupe et discerne sans peine l'original de la copie. Nos électeurs, dit la Présidente, n'aiment pas les intellectuels. Faut pas le leur dire non, vous avez raison, on a besoin d'intellectuels, mais faut pas le crier sur les toits. Vous êtes vous-même, glisse non sans perfidie la Présidente, un intellectuel. Je sais, dit CC, raison pour laquelle je demeure dans l'ombre, raison pour laquelle je ne la ramène pas.

C'est à la télévision, au journal télévisé, on était à table, son visage, c'est sur l'écran que je l'ai reconnu, j'ai dit à mon mari, c'est lui. Mon mari, parce qu'il ne regardait pas vraiment la télévision à ce moment-là, a dit, qui ça lui ?, j'ai dit, ton fils, il a dit : t'es sûre ? Merde. Silence, on laissait les gens parler à la télévision : les voix qui devenaient fébriles, la caméra bougeait dans tous les sens, des zébrures sur l'écran. Qu'est-ce qu'il fout là ce petit con, qu'il a fait. La télévision racontait comment les CRS avaient finalement décidé d'évacuer la place, on voyait ce qu'on voit toujours dans ces moments-là, une semaine qu'on assistait à même scène, en direct, les journalistes étaient bousculés en direct, les gamins soulevés de terre en direct par des types casqués avec des matraques, de jeunes gens avec des foulards qui lançaient des trucs, en direct, on entendait des pétarades, la journaliste tentait de se faire entendre au milieu de tout ce vacarme, on voyait à l'arrière-plan des jeunes courir, l'image était complètement instable, et parmi tous ces jeunes qui s'enfuyaient ou ne s'enfuyaient pas, j'ai vu le visage de mon fils, c'est là qu'il était, j'ai dit, des semaines qu'on n'avait plus aucune nouvelle de lui, depuis qu'il y avait eu ce clash avec son père, sur la démocratie, la politique, ils s'étaient engueulés, en étaient venus aux mains, puis le fils était parti : je ne peux pas rester une minute de plus dans cette maison, et vlam, la porte qui claque, mon fils, le père a donné un grand coup de poing dans la porte des toilettes, on voit encore le trou dans la porte. Merde, est-ce qu'il a peur là maintenant ?, j'ai pensé. Le reportage est terminé : on a perdu le contact avec la journaliste. On croirait la guerre. Faut que t'ailles le chercher, j'ai dit. Mon mari : Il s'est foutu dans cette merde tout seul, qu'il se démerde. Alors j'ai dit que moi j'irai, et il a dit comment tu comptes faire avec ta hanche, et puis de toute façon, où crois-tu qu'il soit maintenant, au pire, il fera une nuit au poste, ça le calmera, tu vas le chercher et quoi ? S'excusera jamais, moi je veux des excuses, t'as déjà entendu un fils parler comme ça à son père, jamais personne tu m'entends ne m'a parlé comme ça, jamais, s'il revient, c'est avec des excuses, il peut faire toutes les manifs qu'il veut, ça change rien, je m'en fous de ses manifs, ça empêche pas le respect, etc. Je l'ai laissé déblatérer. Je scrutais l'écran de télévision, mais désormais, le journal semblait en proie au plus grand chaos. Il était déjà neuf heures du soir et le journal n'était pas terminé, et c'était comme ça tous les soirs depuis le premier tour, que des émissions spéciales, des reportages en direct, tous les soirs, la guerre, la guerre civile, on n'y comprenait plus rien, qui se battait pour quoi avec qui contre qui ? Les vitrines des magasins à Paris et dans les grandes villes : toutes brisées. Les hommes politiques qui se succédaient sur l'écran, faisaient des déclarations, nous interrompons ce reportage parce qu'untel a quelque chose à dire, je vous en prie, rentrez chez vous, il faut respecter le processus démocratique, il y aura un second tour, ne répondez pas aux provocations, rentrez chez vous, il y avait déjà quelques morts et quantité de blessés, des gamins, mon dieu, nos enfants, qui aurait cru il y a quelques semaines que les choses en arriveraient là ? On aurait dit que toute cette violence demeurait

endormie quelque part, et qu'elle s'éveillait soudain. Qui avait prévu une chose pareille ? L'ancien Président, fatigué, il faut respecter le processus démocratique, le voilà qui fait appel à l'armée, le respect de la démocratie nous honore, il reste un second tour et s'il y a un combat à mener il se déroulera dans l'isoloir, mais il fait quand même appel à l'armée. Mais ça ne prend plus, on dirait que tous ces gamins, ils n'y croient pas, à cette histoire d'isoloir, il y autre chose c'est sûr. Où est-ce que tu vas ?, j'ai demandé. Il était déjà debout dans le couloir, avec ses clés de voiture et un sac à dos sur l'épaule. J'y vais, qu'il a dit, je vais le ramener.

Non, je ne sais pas comment je me suis senti, j'étais là c'est tout, senti mal, oui, pas forcément à l'aise non, je ne pensais pas que ça tournerait comme ça, quand les gauchistes se sont ramenés, oui, les deux nanas, des voisines en plus, j'ai bien cru qu'on allait en venir aux mains, et puis surtout, cette femme qui hurlait à la fenêtre de l'étage, les gosses qui regardaient derrière les vitres, des êtres humains ? Oui je sais bien que c'est des êtres humains, mais c'est notre école, et c'est notre quartier, on n'en veut pas ici c'est tout, on paye des impôts, pas eux, on a le droit de choisir quels gamins fréquentent l'école de nos gosses, c'est tout, je vois pas pourquoi on devrait tout accepter, et : regarde cette maison, comment ça se fait qu'ils aient droit à une maison pareille, alors que nous, notre maison, c'est encore vingt années à payer, tant qu'on pourra payer, comment ça se fait qu'ils aient droit à tout ça, parce qu'ils viennent de je ne sais quel pays, et nous donc, qui pense à nous ? Cette école et ce quartier, c'est chez nous, on le défend, on est solidaires, d'accord, y'a eu des mots qu'on aurait mieux fait de pas dire, je le reconnais, mais l'autre là, qui nous traitait de collabos, pour qui elle se prend à faire la leçon, elle n'a qu'à les accueillir chez elle si elle les aime tant, si elle aime tant les étrangers, qu'elle les héberge dans sa maison, et si elle n'aime pas ce quartier, qu'elle aille dans une ville qui accueille les étrangers, j'aimerais bien voir ça, oui, comment elle s'en sortirait avec toute cette marmaille, rien que l'odeur, dans la cour de l'école, les gamins ils parlent de l'odeur, même l'institutrice l'a dit, voilà, c'est encore une décision qui vient d'en haut, on ne nous demande pas notre avis, on nous impose une famille, et demain, on aura une tribu, d'accord, c'était pas joli à voir à la fin, quand les flics les ont sortis, chacun d'entre eux avec des affaires sur le dos, les hommes baissaient la tête, les gamins chialaient, les femmes par contre, elles nous gueulaient dessus, dans leur langue, je peux le comprendre, c'était pas joli à voir non, j'ai pas applaudi non, je n'ai pas pu, il y en a qui ont applaudi, moi non, les voir avec leurs baluchons entre deux rangées de flics, non, mais je vous demande, pourquoi on en arrive là ? Qu'est-ce qui pousse les gens à se comporter comme ça hein ? Vous croyez qu'on va les installer en centre-ville, dans les beaux quartiers ? Tu crois qu'on va les loger au rez-de-chaussée d'un immeuble de luxe chez les bobos ? Non. Pas de risque. Peuvent faire les généreux, les beaux esprits, pleins de bons sentiments, risquent pas d'en voir débarquer dans leurs quartiers. On les ramène chez nous, forcément. Mais nous, on n'a jamais dit qu'on les voulait chez nous, contrairement à eux. C'est pour ça qu'on a fait cet esclandre, parce qu'on nous écoute jamais, jamais.

Après avoir couru à travers bois comme des dératés, quelques-uns d'entre nous se sont retrouvés à la cabane des chasseurs en lisière de forêt. J'ai sorti les réserves qu'on avait cachées dans les fourrés à l'écart du sentier. De l'eau, de l'alcool, quelques boîtes de conserve, le réchaud de camping avec des bonbonnes de gaz, du café et du thé en sachet, des couvertures, une trousse à pharmacie. Certains étaient en état de choc, d'autres peinaient à reprendre leur souffle. On s'est entassés sur les deux étages de la cabane. Au second étage, les murs en bois étaient creusés d'ouvertures étroites, d'où l'on pouvait observer les prairies alentours couvertes de marécages. Au rez-de-chaussée, une petite table et trois chaises, un poêle et un petit tas de bois sec, et de gros sacs de toile, pas de quoi tenir un siège, surtout que l'automne était déjà bien avancé. Le soir tombait doucement, et avec le soir, un froid humide. Ils ont chargé sans sommation, disait l'un, c'est illégal, n'ont même pas prévenu, rien. Les enculés, qu'est-ce qu'on pouvait faire, pris par surprise, dit un autre en caressant bizarrement l'œuf de poule qui gonflait sur son front. J'ai ôté délicatement la chaussure d'une fille dont la cheville avait tourné durant la fuite. Il faudrait de la glace, j'ai dit en voyant la base de la cheville gonflée. J'ai pris une crème antalgique dans la trousse à pharmacie, lui ai doucement massé la zone douloureuse. Elle ne disait rien, pleurait doucement, marmonnait quelque chose au sujet de son ami qui n'était pas là, qui peut-être était resté là-bas, peut-être qu'ils l'avaient embarqué, ou pire, et s'il était blessé, elle lui avait crié de pas y aller, de venir avec nous, mais il voulait tellement en découdre, dit-elle, il attendait que ça, le début des hostilités. Je lui ai juste demandé si ça irait, si la douleur était supportable. Elle a hoché la tête en grimaçant. Un gars a répondu à une question : non, ils nous suivront pas jusqu'ici, voulaient juste nous déloger c'est tout. On y retourne demain matin de toute façon. Certains ont dit oui, d'autres ont acquiescé sans rien dire, et d'autres, le regard fixe, semblaient n'avoir rien entendu. La plupart des réfugiés étaient jeunes, et pour beaucoup, c'était leur première action. Je pouvais presque toucher l'angoisse qui émanait de chacun d'eux, elle saturait les deux pièces, la cabane de chasseurs, les alentours de notre refuge. Tu as beau expliquer comment les choses vont tourner, comment elles vont immanquablement tourner, que c'est ainsi que ça marche, que les gars en face n'ont qu'une envie, nous éclater la gueule, qu'ils se montent la tête pendant des jours et des nuits, et que, fatalement, quand on les lâche enfin, faut pas chercher à s'y frotter, à moins d'avoir une vocation de martyr — il y a des martyrs, c'est leur problème, je dis pas qu'il en faut, mais il y en a, on fait avec, faut pas essayer de les sortir de là, faut pas jouer les héros, faut se barrer c'est tout. Et revenir le lendemain. Voilà le truc. Revenir le lendemain. Et le surlendemain. Tu as beau expliquer tout ça, quand les keufs chargent la première fois, ça met tout le monde, même les plus endurcis, dans un drôle d'état. On n'est pas des soldats. Tu vois ces mecs te tomber dessus, tu devines les rictus de haine derrière la vitre de leur casque, tu entrevois un visage, tu te dis merde, ça pourrait être mon frère, mon père, un oncle, mais là, il est trop

tard, tu n'es plus qu'un individu comme ils disent, une cible ou un obstacle en travers de la route, les insultes pleuvent, les mecs se lâchent derrière leur casque, ils s'approchent et te traitent de salope, de pédé, d'enculé, une pluie de coups et d'insultes, et tu comprends que les mecs en face sont au moins aussi défoncés que les mecs de notre côté, et tu comprends avec terreur qu'ils ne sont plus liés par aucune loi, pas de quartier, virez moi ce merdier, vous êtes couverts. Au bout d'une fois ou deux, après que la moitié de tes potes aient fini à l'hosto, après avoir perdu deux ou trois chicots, après que ton corps soit entièrement recouvert de bleus et de meurtrissures, tu sais que les combattre de front est tout à fait vain. Tu prends deux trois jeunes avec toi et tu cherches un refuge pour le cas où ça dégénère, tu repères une cabane de chasseurs dissimulée à la lisière de la forêt, prépares un sac de provisions et le nécessaire de survie que tu caches dans les fourrés à l'écart du sentier, et trace au stylo-feutre sur les cartes des itinéraires de fuite. J'ai dit que quand ça irait mieux, ils devraient monter voir à l'étage, on peut observer les oiseaux de là-haut, et même, à cette heure-ci, à la tombée de la nuit, il y aura sûrement des chevreuils, des cerfs et peut-être des sangliers aux abords de la tourbière.

Il n'arrive pas à croire que ma vie désormais se limite à ça. Promener les chiens, observer les animaux le soir en forêt, photographier les paysages et les chiens, toujours les mêmes paysages, toujours les mêmes chiens, ça lui paraît, dit-il dans sa lettre, une pauvre vie, ennuyeuse et ascétique, tous ces rituels, toutes ces répétitions. J'aurais renoncé à tout ce qui me motivait naguère, les luttes, la liberté, le social. Autrefois, nous embrassions le destin du monde avec passion, nous n'avions pas peur d'aller nous frotter à l'ennemi, la ville était un champ de bataille, et j'ai écrit moi-même, se souvient-il, sur ces thèmes, j'ai décrit ces ambiances, l'excitation et l'extase que procuraient les combats de rue, la guérilla urbaine, le bitume, les gaz lacrymogènes, les battes de base-ball qu'on sortait du coffre de la voiture. Il dit : j'ai du mal à comprendre comment on peut tourner le dos de manière aussi radicale à cette existence, quels événements t'ont conduit à adopter un mode de vie aussi austère. J'ai lu, écrit-il, ce que tu racontes dans ce livre, au départ, je n'ai pas cru que c'était toi, l'auteur, j'ai pensé, il y a un homonyme, pas possible, ce n'est pas le jeune homme que j'ai connu, ce jeune homme n'aurait jamais écrit un truc pareil, ce jeune homme n'avait rien qui puisse laisser imaginer qu'un jour il deviendrait ce genre de naturaliste, capable de passer des heures dissimulé dans les fourrés en lisière d'une forêt sans nom, attendant que passe un chevreuil ou un sanglier, quelle idée absurde, venant de toi, c'est absurde, écrit-il dans sa lettre, d'autant plus absurde que les choses n'ont pas cessé d'empirer depuis l'époque où nous combattions, je ne sais pas jusqu'à quel point tu es coupé du monde, si on reçoit les journaux chez toi, mais ça empire, la montée du Parti National est irrésistible, je voudrais te montrer des photos des gars qui dirigent aujourd'hui le Parti, tu ne seras pas surpris de reconnaître quelques-uns des mecs avec lesquels on s'est battus il y a vingt ans, ça ressemble à une putain de défaite, tu ne crois pas ?, me demande-t-il dans sa lettre, les mecs que tu frappais à coup de batte de base-ball il y a vingt ans, ils sont sur le point d'accéder au pouvoir, et toi, tu contemples l'émergence de petites fleurs dans les prés, tu joues avec tes chiens sur la pente de la montagne, qu'est-ce qui s'est passé ?, se demande-t-il, le monde autour ne t'intéresse plus ? Tu préfères te contenter d'un minuscule morceau de monde, la forêt dont tu parles dans ce livre, ces chiens dont tu fais grand cas, telle espèce d'oiseau menacée ? C'est quoi ? Un mépris total de la mondanité ? L'épuisement ? La trahison, la déception, le dégoût ? Ou bien tu t'es converti à une nouvelle forme de religiosité, à genoux sous les sapins, la loupe à la main, observer une salamandre, comme on te voit sur la photo de couverture, je me suis dit, écrit-il, c'est une blague ou quoi ? Les fascistes sont aux portes du pouvoir et tu étudies des fleurs à genoux dans les sous-bois, prenant garde de ne pas les écraser, comment je pourrais encaisser un truc pareil, comment ?

Elle a ouvert devant moi un des cartons. Celui-là c'est pour l'année dernière elle a dit en extirpant un épais dossier. Des coupures de presse, des articles imprimés, des photocopies. Chacun des cartons correspond à une année, et chacun des dossiers à une situation. Là, par exemple, c'est le dossier des plantations de palmiers à huile en Indonésie, la déforestation, les choses se sont un peu améliorées depuis, je crois. Celui-ci, c'est le gaz de schiste en Pologne, j'avais vu ce documentaire sur la lutte des habitants de Zurawlow contre Chevron, finalement, les exploitants ont fini par quitter le pays, pas suffisamment rentable. Sur le gaz de schiste, j'avais collecté une vraie encyclopédie. Des photographies surtout. Les paysages gruyère. Pendant quelques années, j'avais affiché derrière mon bureau une photographie agrandie du Garfield County, dans le Colorado, des puits tous les deux cents mètres, avec des routes pour les camions entre chacun de ces puits. Quand j'entrais dans ce bureau, chaque matin, je voyais cette dévastation. Ça mettait du cœur à l'ouvrage. Je suis devenue une sorte d'archiviste de la dévastation oui. Les forages pétroliers, les sables bitumeux, les forêts rasées, les vortex de déchets dans l'Océan, je me réveillais au beau milieu, je m'endormais au beau milieu de toute cette horreur, j'y pensais jour et nuit, j'en rêvais. J'abreuvais la toile avec ces horreurs. Chaque jour, des dizaines de messages, des centaines de gens me lisaient, j'étais ce qu'on appelle un lanceur d'alerte. Mes cartons, mon écran, et, de temps en temps, j'allais au jardin, m'occuper un peu du potager, plus rarement à des réunions, un débat parfois, un documentaire, non, je sortais de moins en moins, à la fin, je n'allais même plus au jardin, même au printemps. Et puis, ces problèmes de dos, à force de rester assise devant l'écran. J'étais partout, je veux dire, du Colorado à l'Indonésie, de l'Océan Pacifique à la Pologne, je vivais dans un monde immense et dévasté, et pendant ce temps, c'est mon corps, mes hanches, mes articulations, qui se délabraient. Après l'hôpital, ça n'a plus jamais été pareil. L'opération, et la dépression qui a suivi, quand ils ont diagnostiqué un effondrement post-opératoire, les médecins ne comprenaient pas vraiment, mon fils me l'a dit plus tard, j'étais comme hébétée, tout à fait silencieuse, je pleurais sans raison, pendant des heures. Dans la chambre de l'hôpital, prostrée. Voyez ces cartons. Je ne les ai pas ouverts depuis mon retour de l'hôpital. Maintenant, je sors au jardin, dans la mesure où mon corps le permet. Ces mondes lointains, dévastés, je sais qu'ils continuent d'exister sans moi, il suffirait que je rebranche l'ordinateur, et toute cette horreur s'étalerait à nouveau devant moi. Mon fils vient la semaine prochaine et je lui demanderai de ranger les cartons au grenier, avec ma hanche, je préfère éviter de les transporter moi-même. Maintenant il y a juste ce jardin dont je prends soin, et les chats, et mon corps douloureux. On ne peut pas dire que j'aie beaucoup d'amis. Je n'en avais pas vraiment non plus à l'époque. Parfois je suis saisie par ce sentiment terrible d'avoir abandonné, quoi, le monde ? Ça paraît mégalomaniaque de dire ça, n'est-ce pas ? Je me console en me disant que j'ai fait ma part, que d'autres ont pris le relais, bien sûr, quand je pense à toute cette dévastation, je suis

encore indignée, mais très vite, parce que je ne suis plus capable de supporter cette indignation en moi, je repousse les images qui me viennent, je ferme les yeux, je les repousse aussi fort que je peux, je sais, je sais bien, mais je ne veux plus le savoir, je ne peux plus savoir.

J'ai appris qu'il avait fondé un parti politique. Un vrai groupuscule. Et encore. Semblerait qu'il soit le seul et unique membre de ce parti. Des thèses radicales. Le Parti National à côté fait figure d'aimable formation démocratique modérée. Bizarrement, j'éprouve de la sympathie pour cet homme. Peut-être depuis que je l'ai croisé dans le parc du château. Je me suis renseigné sur son compte. Il a écrit des tas de bouquins dans lesquels il raconte sa vie. Il passe le plus clair de son temps à visiter de vieux châteaux, il fréquente assidûment les musées, photographie des paysages. Seul le passé l'intéresse. Il fait l'inventaire systématique d'un monde qui, selon lui, est tout bonnement en train de disparaître. La tristesse que j'avais lue sur son visage, je crois que c'est de la mélancolie. Son Parti n'intéresse personne évidemment, ce qui le conforte dans l'idée qu'il a raison, que ce monde dont il chérit la mémoire est en train de disparaître. Moi qui m'intéresse plutôt aux plantes et aux arbres qu'aux vieilles pierres, je me sens pourtant proche de lui : d'une certaine manière, je me plais à cultiver la nostalgie d'un savoir qui n'intéresse plus personne, je suis enclin à lire et à relire des ouvrages oubliés, le *Prodromus Systemalis Naturalis Regni Vegetabilis* de Candolle, ou l'inépuisable *Genera Plantarum secundum Ordines Naturales disposita* de Bernard de Jussieu, des livres que plus personne ne lit. Je le rejoins, certes, dans la mélancolie. Mais je suis encore bien plus radicalement désespéré qu'il ne l'est. Car s'il se sent encore obligé d'adresser un message à ses semblables, s'il se croit tenu de les avertir d'un imminent désastre, moi, je m'épargne totalement cet effort, le sort de l'humanité m'est devenu parfaitement indifférent.

Non. On ne peut plus compter sur lui. Sa mère à l'hôpital. Elle était mourante, et lui, plutôt que de rester à son chevet, il est venu quand même, il nous a rejoints, sans rien expliquer. Il aurait dû nous expliquer bien sûr. Il ne l'a pas fait. On a continué les préparatifs pour la manifestation du lendemain, il travaillait normalement, qui aurait pu deviner que sa mère était mourante, et d'ailleurs, personne n'avait la moindre idée du temps qu'il passait alors à son chevet, chaque jour. Mais voilà, quand il est retourné après les préparatifs à l'hôpital, sa mère était morte. Et depuis, il n'a pas remis les pieds au Parti. Ne s'est plus manifesté. Pas un coup de téléphone. Ne répond même plus. C'est sa sœur qui m'a raconté. Sa sœur ? Non. Elle n'est pas au Parti. Elle m'a incendié au téléphone. Elle est plutôt du côté opposé, m'a-t-il semblé. Ou alors elle s'en fout. C'est à cause de nous, elle a hurlé au téléphone, toutes ces idées qu'on lui a mises dans la tête, notre propagande, elle a dit. Si elle savait. J'ai pas répondu. Oui. Son frère, c'était une tête. Un vrai nationaliste. Elle voulait pas le savoir. Elle le détestait. Non. Il n'en parlait jamais. Ni de la mère, ni de la sœur. Jamais entendu parler du père, sais même pas s'il existe. Il doit bien exister quelque part ou bien il est mort. L'un d'entre nous est allé jeter un œil à son appartement : personne. Il est sans doute retourné chez lui, je veux dire, la maison de sa mère, mais j'ai pas osé me pointer là-bas. Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai la certitude qu'il reviendra pas.

Qu'il a d'autres chats à fouetter maintenant. C'est bizarre quand même. Tu te dis, ce mec, c'est le combat de sa vie, et quand le Parti arrive enfin au pouvoir, il arrive cette tuile, et c'est là qu'il décroche. Peut-être il y en a qui sont faits pour combattre, pas pour gouverner. C'est ce que je me suis dit, peut-être une partie de lui craignait la victoire. Qui sait ? Est-ce que je crois au destin ? Non. Peut-être. Je ne sais plus.

À un moment j'ai raconté à Émilio le premier jour où je suis arrivé dans le Cantal — nous parlions de l'Islam. Il connaît fort bien l'histoire de l'Islam. C'est un vrai plaisir d'en causer avec lui. Nous admirions les beautés de la civilisation islamique, la finesse des théologiens, la mystique soufie, bref. Il me dit que l'Islam va détruire la civilisation occidentale, qu'ils sont très forts, qu'ils se répandent et s'insinuent, que le christianisme, pour avoir rangé son épée, n'a aucune chance de repousser l'avancée de l'Islam, il me l'a déjà dit, bon, je sais par cœur : lui, dernier rempart, lui, dernier homme debout parmi les ruines, je sais déjà tout ça. Et donc, question d'amener quelque chose de nouveau, je lui raconte une histoire. Mes premiers pas dans le Cantal il y a près de vingt ans. J'étais parti d'Espalion avec deux amis, nous avions traversé l'Aubrac et un soir, alors que l'orage grondait, nous avions cherché un abri pour la nuit. On est tombés sur un chouette refuge : le château d'Alleuze. Pour ceux qui l'ignorent, c'est un magnifique petit château fort dont il reste le donjon et les tourelles, sis sur un gros rocher dans un méandre de la Truyère. Un endroit atrocement romantique vraiment, surtout quand le ciel est noir et que l'orage menace. On s'est glissés à l'intérieur. Les premières gouttes de pluie frappaient les remparts millénaires. Une des tourelles était encore munie d'un toit. Avec mon ami David, on s'est glissés là-dessous, on a posé les sacs de couchage, on attendait que la foudre s'abatte aux alentours. Mon autre ami, Azzedine, il faut que j'explique. C'était un Algérien, assigné à résidence dans la petite ville où j'habitais. Il avait milité pour le FIS, et, bardé de diplômes en sociologie, s'apprêtait sans doute à occuper un poste important après la victoire du parti aux élections de décembre 1991. Le FIS avait écrasé la concurrence, le FLN notamment, aux législatives, en obtenant 82% des voix. Mais l'armée est intervenue, mettant fin au processus démocratique. Les fervents défenseurs de la démocratie de l'autre côté de la Méditerranée n'ont pas semblé choqués outre mesure qu'un parti obtenant 82% des voix soit massacré par l'armée, et l'ancien pouvoir rétabli. Les membres du FIS durent chercher refuge dans les pays limitrophes, notamment en France. Quelques extrémistes commirent des attentats sanglants, qui culminent avec la série de l'été 1995. Azzedine n'avait rien d'un extrémiste, mais, admettait-il lui-même, il avait connu autrefois des gens qui l'étaient devenus, s'étaient radicalisés. À l'époque, le gouvernement menait une véritable chasse aux sorcières contre les anciens membres du FIS. Azzedine, qui faisait partie des fameux « détenus de Folembray », atterrit un beau jour dans la petite ville où j'habitais, assigné à résidence, confiné dans un rayon de trente kilomètres autour de chez lui, interdit d'exercer un emploi, se contentant d'un bon délivré par la gendarmerie pour faire ses courses au supermarché local (c'est là que je l'ai rencontré). Il faisait partie de la branche sociale du FIS, intervenant dans les quartiers pour aider les gosses, les familles déshéritées. Il avait fait la même chose chez nous, et quand je lui parlais de l'association de lutte contre l'illettrisme dans laquelle j'étais bénévole, il se joignit très naturellement à l'équipe des formateurs, exerçant

avec talent une pédagogie alternative. Il était devenu un de mes meilleurs amis, nous avions des discussions passionnantes sur des tas de sujets, pas seulement l'Islam, mais aussi les Grecs, la culture proche-orientale, etc. Quelques semaines avant sa « libération », bravant l'interdiction de quitter le territoire, nous avons décidé de partir en randonnée, avec un autre ami, David, mon compagnon de route préféré. Au château d'Alleuze donc, alors que l'orage grondait, que la pluie commençait à descendre en flèche au milieu du donjon dénué de toiture, Azzedine s'est agenouillé, dans l'obscurité, juste à l'entrée, il s'est tourné vers le sud-est, et a commencé à prier. Blottis dans nos sacs de couchage, nous écoutions cette prière qui montait au ciel, chantée dans cette langue lointaine, la prière striée par la pluie qui martelait les rochers. On ne disait rien avec David. On se taisait juste. Plus tard, quand on en parlait, de cette randonnée avec Azzedine, on se rappelait toujours ce moment extraordinaire. David me disait : ces mecs-là, ils ont quelque chose qu'on n'a pas, ou qu'on a perdu. C'était un moment d'une intensité sans pareille, dont je garde mémoire, non sans tristesse. Et quand je retourne au château d'Alleuze aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de regarder la direction de la Mecque, là-bas, si loin, vers le sud-est, au-delà des déserts.

J'aurais sans doute aimé compter parmi ses amis, et ce n'est que maintenant, après qu'il m'ait exclu de ses contacts, que je prends conscience de l'attraction qu'il exerçait sur moi, et pas seulement sur moi. Une référence morale, voilà ce que j'attendais qu'il incarne pour moi, une instance de jugement avisée, un repère dans le chaos des idées. Son obstination à traquer la confusion, y compris dans son propre camp, et surtout dans son propre camp, l'a conduit à exclure un par un ceux que ses recherches méticuleuses avaient séduits. Pas un jour ne s'écoulait sans qu'il publie une révélation inédite sur les accointances de telle ou telle figure plus ou moins médiatique, des intellectuels la plupart du temps, avec les idées du Parti National. Untel avait eu le malheur de croiser untel lors d'un colloque quelconque, et cela justifiait qu'on ouvre une enquête. Les auteurs qui s'étaient côtoyés, sans jamais s'être rencontrés par ailleurs, dans le numéro d'une revue publiée vingt ans auparavant, se voyaient soupçonnés de sympathie l'un pour l'autre. Si vous aviez le malheur d'évoquer par exemple le pouvoir de la finance internationale, alors vous étiez immédiatement catalogué fasciste, au titre que ce thème fait partie de la rhétorique fasciste, comme si les fascistes étaient à jamais propriétaires de ce genre de critique, et, logiquement, taxé d'antisémitisme parce que la famille Rothschild par exemple, fait partie de cette clique de la finance internationale. On finissait par éprouver le sentiment qu'au bout du compte il finirait par attraper absolument tout le monde dans ses filets, qu'il n'existait en définitive aucun esprit pur, exempt de confusion, aucun esprit insoupçonnable. Pas étonnant qu'à force, la plupart de ceux qui le suivaient finissaient par se détourner inexorablement de lui, un jour ou l'autre, cela devait arriver, ils passeraient sous ses fourches caudines. Je n'y ai pas coupé bien sûr. Avant de mettre un terme à notre relation, j'ai dit quelque chose au sujet de sa paranoïa, j'ai dit, tu es le KGB à toi tout seul, je me sentais à la fois désolé et furieux, parce que je le sentais en réalité bien plus fragile qu'il ne le laissait paraître, mais lancé dans une entreprise devenue au fil du temps délirante, et j'aurais aimé l'aider je crois, ça me faisait de la peine de constater comment cette ambition au départ louable visant à trier le bon grain de l'ivraie avait fini par tourner à l'obsession, car à l'évidence, il devait y consacrer la majeure partie de son existence, fouillant dans les archives du net, épluchant les articles des revues, tous les ouvrages qui lui passaient sous la main, les comptes-rendus de colloques et de meetings politiques. Certains disaient qu'il avait accès à des informations que seuls les services de renseignements auraient pu fournir. On n'a jamais su d'ailleurs qui il était réellement, qui se cachait derrière ce pseudonyme : il se montrait tout aussi doué pour décrypter les identités secrètes de ses victimes que pour dissimuler la sienne. À un moment, j'ai lu quelque part, dans un commentaire, qu'il travaillait ou aurait travaillé pour le ministère des Finances à Bercy, ce qui paraissait totalement incongru : comment un type comme lui, si nettement lié à la mouvance anarchiste libertaire aurait-il pu se soumettre, à ce point à l'ennemi ? À moins que, pensaient certains, des complotistes assurément

aurait-il dit, il ait agi secrètement depuis le début pour le compte des services secrets, ses liens avec la mouvance anarchiste et les groupuscules d'extrême-gauche n'étant qu'une couverture dissimulant ses activités pour la CIA. Un délire suscite un autre délire, c'est assez classique. Néanmoins, je l'imagine fort bien menant des interrogatoires dans un bureau obscur, pour un service de renseignements secret, piégeant ses victimes dans la toile empoisonnée de leurs propres idées, et les acculant à révéler leur inévitable tendance fasciste.

Oui c'est devenu une sorte de particularité locale. Comme le Yéti dans l'Himalaya ou le Bigfoot aux États-Unis. Notre Bigfoot à nous. Sauf qu'on en sait un peu plus sur lui. Au début, à la station, on avait de grands débats à son sujet, ce qu'on devait faire, le ramener à la civilisation ou le laisser en paix là-haut. Au restaurant, au départ du téléphérique, ils déposent tous les soirs un sac plastique avec les restes de la cuisine, et souvent, les sacs ont disparu au petit matin. Au début, il chapardait un peu, entrait dans les appartements pour voler de la nourriture, avec ce système, au restaurant, les restes de la cuisine, le village est rassuré. Le premier automne, les gendarmes sont montés à sa recherche, avec les chasseurs. Impossible de mettre la main dessus. Il y en a un qui l'a aperçu au sommet d'une falaise, le temps de grimper, il avait filé. On dit qu'avec la forêt et les rochers dans les alpages, il aurait une dizaine de cachettes, qu'il dormirait jamais au même endroit, chaque nuit, une nouvelle cachette. Ce qui me fait dire qu'il a pas tout à fait perdu la tête. Au début, il y en a qui craignaient qu'il fiche la trouille aux touristes. C'est arrivé bien sûr, mais on s'est vite rendu compte que les touristes, une fois au courant, aimaient ça, l'idée qu'ils puissent tomber par inadvertance sur l'homme des bois, il y en a même qui vont à sa recherche, qui espèrent prendre une photo, il y en a une qui a circulé l'année dernière sur internet, vous l'avez sûrement vue quelque part, elle est affichée dans pas mal de boutiques de la station, il y en a qui vendent le poster de l'homme des bois, son gros bonnet de laine noir, enfoncé jusqu'au cou, été comme hiver, et cette énorme barbe qui semble surgir du bonnet, il y en a qui l'ont vu et qui parlent de ses petits yeux perçants, ça donne pas bien envie de s'approcher. Non, sérieusement, c'est plutôt un avantage pour le tourisme, ça fait fantasmer pas mal de gens l'idée qu'on puisse encore vivre ici comme un sauvage, un homme des bois, après, il n'a jamais fait de mal à personne que je sache. Il y en a qui disent que peut-être, s'il s'est enfui dans la montagne, c'est qu'il avait quelque chose à se reprocher, qu'il avait fait du mal à quelqu'un, qu'il avait tué sa femme ou je ne sais qui. Mais je ne le crois pas. Ma tante a reçu dans son gîte il y a deux ou trois ans un type qui était professeur de philosophie, et qui l'a assuré que notre sauvage était un ancien étudiant de la fac où il enseignait. Qu'il s'appellerait Martin. Un étudiant en philosophie, où ça peut mener ces choses-là, ça n'aurait rien d'étonnant. Mais il y a eu d'autres versions de l'histoire, tout y est passé, un soldat, un déserteur, mais un déserteur de quoi ?, un roumain, un immigré, un aliéné échappé de l'asile. Difficile en tout cas de lui donner un âge. Les gens qui l'ont vu pour la dernière fois avant qu'il parte dans la montagne, c'était au camping en bas de la station, au début de l'été, il avait passé la nuit sous une tente, une canadienne comme on en voyait autrefois, il a payé sa nuitée puis il a filé, il n'a rien dit, d'où il venait, où il allait, juste un randonneur, pas causant, mais pas un randonneur comme on en voit aujourd'hui, avec des vêtements techniques orange fluo, lui, c'était plutôt le genre à l'ancienne, un vieux jean déchiré, des godasses en cuir lourdes, et ce fameux bonnet, c'est grâce à ça

qu'ils ont fait le rapprochement en écoutant les descriptions de ceux qui l'avaient croisé là-haut plus tard. Comment il a passé le premier hiver, et les suivants, ça c'est un mystère. On a découvert ses traces aux abords des cabanes d'altitude, près des cabines des remonte-pentes. À un moment, il squattait sûrement le bâtiment d'arrivée du téléphérique. Les skieurs l'aperçoivent régulièrement autour de la station : l'hiver, il s'en rapproche, c'est normal. L'été, il se cache plutôt en forêt, ou carrément dans les alpages quand la chasse est ouverte, parce que les chasseurs grimpent rarement jusque-là. Ça doit faire sept ans qu'il traîne dans le coin. Doit s'y sentir bien finalement. Nous, on s'en est accommodé. L'épicerie qui a ouvert au printemps dernier a même pris son nom : l'épicerie du Sauvage. Il est devenu un élément du folklore local maintenant, que voulez-vous, il fait partie du business, tant qu'il fait de mal à personne.

Quelqu'un, une femme, ou bien un autre homme peut-être, lui a offert des fleurs. Elles trônent sur son bureau dans un grand verre en cristal, que la lumière de l'écran de l'ordinateur allumé fait briller. En entrant, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un œil : des photographies de chiens se succédant en boucle, lentement, inexorablement. Ses chiens à lui peut-être. Des chiens qu'il a aimés, qu'il a perdus peut-être. J'ai pris le temps de renifler les fleurs. J'ignore leur nom, je n'y connais rien en fleurs. Elles sont belles et sentent bon pour autant que j'en puisse juger. Il est entré sans me voir, a balancé sa veste en direction du divan : elle a atterri sur mes genoux. Je l'ai reposée à côté de moi, sur la couverture en moleskine. En soupirant, il a fait le tour du bureau et s'est assis. Ses doigts ont entré un code sur le clavier et il s'est mis à regarder l'écran de l'ordinateur. Il m'a paru fatigué, plus âgé que je ne l'imaginais. Il a ouvert le haut de sa chemise. J'ai attendu encore un peu. Puis j'ai pris la parole, doucement, pour ne pas le brusquer, le pistolet braqué sur lui, bien en évidence. Comme les autres, il s'efforçait de contenir sa panique en posant des questions peu appropriées. Puis il a fini par faire le rapprochement : C'est mon tour ? Vous allez vous arrêter quand ? Vous comptez tuer tout le monde ? J'ai dit : que voulez-vous dire par tout le monde ? Les gens de votre monde peut-être ? Il a secoué la tête en disant que ça finirait bien par s'arrêter, que c'était absurde, qu'il ne savait pas où je voulais en venir, que je n'avais fait part jusque là d'aucune revendication, aucune, c'était absurde, juste tuer les gens comme lui, est-ce qu'il pouvait au moins savoir pourquoi, qu'il avait bien le droit de savoir, vu sa situation. J'ai dit oui, je comprends votre désarroi, et j'ai demandé : c'est vos chiens sur l'écran ? Il m'a regardé bizarrement, mes chiens quoi ? Vos chiens, ai-je répété en insistant sur : vos. J'ignore ce que vous avez vécu, ce que vous avez enduré pour en arriver là, mais vous pouvez m'en parler si vous le souhaitez, ce que vous avez à me dire, pourquoi vous êtes là et pourquoi vous envisagez de me tuer, peut-être pourriez-vous m'expliquer, disait-il, très vite, d'une voix qui se voulait douce, mais qui ne l'était pas. Je n'ai pas vraiment le temps pour ça, j'ai répondu, pas le temps pour envisager quoi que ce soit, avant d'appuyer sur la gâchette et de disparaître dans la nuit.

La camera s'est déclenchée quand ils ont brisé le carreau de la fenêtre à l'arrière du chalet, m'a expliqué le policier avant de commencer à diffuser la vidéo sur l'écran de son ordinateur. Un couple, l'homme plus âgé que la femme, une très jeune femme en vérité, vingt ans tout au plus, et des chiens, une bonne dizaine de chiens, on n'a pas réussi à les compter, au moins quatre gros chiens et des chiots, une ribambelle de chiots, a dit le policier, tous ayant pénétré par la porte arrière, des chiens et des chiots qui passaient devant la camera, malgré le peu de luminosité — leurs maîtres avaient pris soin de n'éclairer que la cuisine à l'arrière de la maison, et de laisser le salon, qui donnait sur la rue principale de la station, dans l'obscurité. Vous maintenez qu'ils n'ont pas fait de dégâts, a demandé le policier. Excepté la porte arrière, et le carreau, non, pas de dégâts. Rien volé non plus ? Non, pas que je sache. On avait vérifié soigneusement avec ma femme. Ma femme n'était pas venue au commissariat, trop éprouvée disait-elle, en vérité parfaitement choquée, elle disait qu'elle se sentait violentée, la visite du chalet après que la société de surveillance nous eut prévenus avait constitué une véritable épreuve, et j'ai pensé tout au long de la visite qu'elle allait vomir ou tomber dans les pommes. Il y avait sans doute un peu de cinéma de sa part, car après tout elle n'avait pas vomi pas plus qu'elle n'avait tourné de l'œil. Elle se contentait de répéter que ça sentait fort, que ça sentait le chien, et pour cause, ça sentait le chien — on ignorait alors que les squatteurs s'étaient installés avec toute cette ribambelle de chiens, pour reprendre l'expression du policier, une ribambelle de chiens. Mais, étrangement, ils n'avaient pas fait de dégâts, même pas une crotte. Le policier a dit qu'on avait eu de la chance, que les cambrioleurs, la plupart du temps, prennent plaisir à laisser au contraire des traces de leur passage, on retrouve fréquemment des maisons souillées par des excréments, les banquettes, les fauteuils, ils ne se contentent pas de dérober des objets, ils souillent la maison aussi, par chance, nous n'avions subi qu'une violation de domicile, pas un cambriolage, de jeunes désœuvrés, des errants, a dit le policier, avec leurs chiens, on se demande ce qu'ils vont faire de tous ces chiens, a-t-il ajouté. J'ai continué à regarder le film, mais on ne voyait vraiment pas grand-chose, il faisait froid cette nuit-là, ils avaient juste trouvé refuge dans notre chalet et s'étaient manifestement contentés d'y dormir, le réfrigérateur était vide et débranché, les armoires à provision, vides elles aussi, on les voyait passer de temps à autre devant la camera, ainsi que les chiens, certains chiots jouaient manifestement, puis tout ce monde a fini par s'endormir. Ça ira, j'ai fait. Le policier s'est installé à un autre bureau, devant un autre ordinateur, et a dit, pour la plainte, on se contentera de violation de domicile, nous sommes d'accord ? Je n'ai rien dit sur le moment, comme si j'étais encore plongé dans une sorte de rêve. J'ai fini par dire non, la plainte, non, ce n'est pas la peine, je la retire, la plainte. Il m'a regardé d'un drôle d'air. S'il n'y a pas de plainte, on devra les relâcher alors, il a dit, pas de plainte, on les relâche. J'ai dit, non, ça ira, mais je veux bien les voir, je veux dire, je veux bien les rencontrer. Il n'a pas insisté. J'ai dans l'idée qu'il était

au fond d'accord avec moi. Que ça ne méritait pas plus qu'une admonestation peut-être, à laquelle ils avaient sans doute déjà eu droit. On a traversé le couloir qui menait jusque dans le hall d'entrée du commissariat, le policier et moi, et je n'ai pas pu m'empêcher de prononcer à voix haute la pensée qui m'était venue en regardant la vidéo : et que sont devenus les chiens ?

Qu'est-ce qu'il va devenir ? Et nous tous, qu'est-ce qu'on va devenir ? Les voisines le traitent de fainéant, de bon à rien. Mais je sais bien moi que c'est plus compliqué que ça, que ça n'est pas une histoire de volonté. La vie qu'il mène, la vie qu'il mène sous mon propre toit, je peux juste l'imaginer. La plupart du temps, il se lève au milieu de l'après-midi, on le voit au moment du repas du soir, et souvent, c'est le seul repas qu'il prend. Il ne se lave pas durant des jours et reste devant son ordinateur toute la nuit. À 38 ans. Son père ne dit rien. Il s'occupe du jardin comme si de rien n'était. Il n'a jamais rien dit de toute façon, c'est pas maintenant qu'il va commencer. De temps en temps, il quitte la maison pour aller, dit-il, faire des courses en ville. Je le soupçonne d'aller plutôt s'approvisionner. Ça sent l'herbe quand on entre dans sa chambre. Il ne s'en cache même plus. Avec ça, aucun revenu. Il me demande s'il a besoin, comme un gamin. Il travaillait autrefois, dans un centre aquatique, il s'occupait des petits travaux, la plomberie, l'électricité. Je ne sais pas pourquoi il a quitté cet emploi. Il a débarqué un jour, en expliquant qu'il avait perdu son emploi, qu'il revenait habiter chez nous pour un temps, le temps de se refaire disait-il, et là ça fait quatre ans. Est-ce qu'il y avait eu une histoire avec une fille ? Il n'en a jamais parlé. Il ne parle jamais de lui. On a su qu'il avait perdu son chien, que ça l'avait beaucoup affecté. Il est rentré à la maison quelques semaines après la mort de son chien. Est-ce que ça a un rapport ? Est-ce que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, est-ce que ça, la mort de son chien, il n'a vraiment pas pu le supporter ? Il ne sort quasiment plus de la maison depuis un mois. Ma cousine dit qu'à ma place, il y a longtemps qu'elle l'aurait jeté dehors. Je suppose qu'il y en a un paquet comme lui qui sont à la rue, avec des chiens, qui font la manche à la sortie des églises, quand ils ne finissent pas en prison ou en psychiatrie. Tant que je suis là, tant que je suis encore en état de m'occuper de cette maison, de m'occuper de lui, il peut rester caché. Cette maison, c'est son refuge en quelque sorte, mais que deviendra-t-il quand je ne serai plus là ?

Non, ça je ne le supporte pas. Qu'on insinue que je ne saurais pas tenir mes comptes. Je voudrais vous y voir. Ça fait combien de temps que je n'ai pas acheté quelque chose pour moi. Le genre de chose qu'on s'offre pour le plaisir, pas par nécessité. Une guitare par exemple. Ça fait des années que je rêve de me payer une guitare. Ou un voyage. Pas forcément un long voyage. Juste me barrer d'ici. Juste quelques jours. Depuis combien de temps je n'ai pas quitté cet endroit, sinon par nécessité ? Au début du mois, je paye tout ce que je dois, chaque mois, ça revient, les dettes, les remboursements d'emprunts, on doit toujours quelque chose à des tas de gens, vous imaginez, trente ans de loyers, tout ce qu'on aurait pu s'acheter avec ça, et quand j'ai fini de payer, mon salaire, il n'en reste pas grand-chose, de quoi se payer à manger, voilà tout, jusqu'à la fin du mois, et c'est comme ça tous les mois, et y'a aucun espoir que ça change, pas d'héritage qui m'attende, pas de maison qui serait à moi un jour, non rien, le minimum vieillesse à la fin, si je tiens jusque-là, que dalle, juste travailler, quand je trouve un travail, et payer toujours payer. Vous appelez ça une vie ? Pas moi. Non. Vous comprenez que ça mette en rage de voir comment d'autres dépensent à loisir, sans aucun scrupule. Je ne peux même pas dire que j'aurais des scrupules à acheter quelque chose, puisque je n'achète jamais rien que le strict nécessaire. Votre remarque tout à l'heure sur ma manière de m'habiller, que je porte toujours le même pantalon, avec cette tache qui ne s'enlève pas au genou droit, c'est que j'en ai pas d'autres, tous les autres, sans exception, sont troués, troués au genou, je dois avoir un truc, une malédiction, avec le genou, à chaque période de soldes, je me dis que cette fois, il faut que je me débrouille pour garder un peu d'argent de côté, histoire de m'acheter un nouveau pantalon. Est-ce que j'ai choisi cette vie, de m'enterrer ici ? Peut-être oui, au début, bien sûr, c'était un choix. C'est ce que je croyais. C'est l'histoire que je me suis racontée en tout cas, l'histoire que j'ai racontée. J'avais un peu d'argent de côté, c'était l'époque où l'on pouvait encore mettre un peu de côté, si l'on se contentait du strict nécessaire, l'époque où je pouvais chaque mois acheter plusieurs livres, vous voyez cette bibliothèque ? Que des livres de cette époque, une bonne quinzaine d'années, et puis les choses ont dégénéré, le coût de la vie, les riches n'ont aucune idée du coût de la vie, mais nous on l'a senti passer, un jour je me suis fait la remarque comme quoi je n'avais plus acheté de livre depuis des mois, je me contente de les emprunter à la bibliothèque, et puis j'ai arrêté de voyager, je n'ai jamais voyagé très loin, mais autrefois, il ne se passait pas une année sans que j'accomplisse une sorte de voyage, quelque jours au bord de la mer par exemple, j'ai voyagé dans pas mal de pays limitrophes du nôtre dans ma jeunesse, c'est loin tout ça, depuis combien d'années je n'ai pas mis les pieds en dehors de ce département, et de toute façon, même si j'avais de quoi mettre du carburant dans la voiture, vu son état, elle n'irait pas bien loin, et, sans voiture, ici, c'est la catastrophe, impossible d'aller travailler, impossible d'aller faire les courses, tu es coincé, piégé, même si c'est une ruine, elle roule encore, elle me coûte déjà une

fortune, chaque année, je dois la traîner au garage, je me dis, non, cette fois je la mets au rencart, ça vaut pas la peine de payer pour une ruine pareille, et puis chaque année je repousse l'échéance, et je fais réparer, le budget est plombé pour le reste de l'année, on est à la merci d'une panne de voiture, ça c'est quelque chose dont les riches n'ont aucune idée, parce qu'ils n'en ont pas l'expérience, nous, on sait bien que c'est sans espoir. La décroissance oui, vous m'avez entendu hurler à la fin du débat, vous étiez là ? Bon. Alors vous savez déjà ce que j'en pense. Tous ces bien-pensants de gauche là, avec des salaires confortables et des propriétés, en train de faire la leçon, comme quoi on devrait arrêter de consommer, comment on devrait manger, s'habiller, se chauffer, se torcher le cul, à quoi devraient ressembler nos maisons, le jardinage, la vie saine, mais bordel, que j'ai hurlé, à qui vous parlez putain, comme s'ils n'avaient aucune idée que la plupart des gens autour d'eux n'avaient absolument aucun moyen de décroître, qu'ils vivaient déjà *a minima*, de quoi voudriez-vous donc que je me prive ? Hein ? C'est comme ce discours lénifiant là, sur l'humilité, la sagesse des pauvres, comme il est bon de se priver, d'abandonner une partie de son confort bourgeois, de sacrifier quelque jouissance, la voie véritable vers le salut de l'âme, quelle connerie, et quand on vous assène ça, en insinuant que si vous n'y arrivez pas, c'est que vous savez pas vous y prendre, qu'en définitive, c'est de votre faute, ou pire, que vous n'êtes pas capable, par faiblesse d'esprit peut-être, de profiter d'une vie simple, que vraiment vous pensez toujours à l'argent, que vous en êtes obsédés, alors qu'il existe des choses plus importantes dans la vie, bien sûr, qu'ils sont là, avec leur sourire dégoulinant de bienveillance à vous expliquer les principes de base de l'existence, putain, j'aimerais les y voir, cette arrogance, cette manière condescendante de vous considérer, comme un beauf, un ignorant, j'aimerais les y voir, vraiment.

Quand elle a commencé à leur hurler dessus, on s'était croisées sur le chemin de l'école, elle venait de laisser ses gosses, quand on est passées devant la maison des migrants, avec tous ces gens amassés autour du portail, j'aurais voulu disparaître, j'ai essayé de la retenir, mais elle gueulait, et eux tous, devant la maison des migrants, ils se sont retournés vers nous, et nous ont gueulé dessus, plutôt que de gueuler sur les migrants, et je me suis dit, en voyant s'approcher Bastien, il va lui en coller une, il va la frapper, j'ai essayé de la retenir, Bastien joue au rugby, et ils étaient au moins une vingtaine, je les connaissais tous, elle était toute seule, à gueuler, elle disait à quel point ils devraient avoir honte, qu'ils n'étaient que des collabos, collabos elle hurlait, à l'étage, dans la maison des migrants, il y avait aussi une femme qui hurlait, comme si elle était en train de devenir folle, complètement folle, j'ai pensé, je les connais tous, ces gens-là, mes voisins, tous les jours je les croise à la sortie de l'école, je donne à manger à leurs gosses, qu'est-ce qu'ils vont penser maintenant, sur le moment, j'ai détesté Nadine, j'ai regretté de l'avoir croisée précisément ce matin-là et d'avoir fait ce bout de chemin avec elle jusque devant la maison des migrants, je me suis dit, voilà, je ne l'aurais pas croisée, je serais passée par une autre rue, les choses auraient été tellement différentes, maintenant, le mal est fait, ils ne m'adresseront plus jamais la parole, je marcherai tête baissée dans la rue, même si je suis d'accord avec Nadine, ces pauvres gosses, on peut pas les laisser sur le trottoir, y'a bien assez de place pour eux à l'école, je suis d'accord oui, sur le principe, mais j'ai vraiment cru qu'ils allaient les lyncher eux, les migrants, ou bien Nadine, qu'ils allaient la frapper, Collabos ! qu'elle gueulait, je me disais, ça y est, à cause de cette histoire de migrants, les gens du quartier vont se haïr, il y aura deux camps, il y en a un qui fera la leçon à l'autre, et l'autre se défendra, et ça va être la guerre, ils ne se rendent pas compte à Paris comment les choses sont en train de tourner, ils n'imaginent pas à quel point les gens en ont marre, les gens en ont marre qu'on leur fasse la leçon, et moi, là maintenant, je me sens perdue au milieu de tout ça, j'ai essayé de retenir Nadine, j'aurais voulu cacher les migrants, les gosses, les protéger de la haine, je me disais, il ne faut pas qu'ils entendent, à quel point ces gens, mes voisins, peuvent haïr des gosses, c'était un véritable cauchemar, et maintenant, le quartier est foutu, je ne sais même pas comment je vais pouvoir me présenter à la cantine demain, je me sens incapable d'y aller, affronter leurs regards, comme si désormais il fallait choisir son camp, et une partie de moi m'incite à choisir le leur, à leur dire, je suis de votre côté, même si je sais qu'ils ont tort, une partie de moi préférerait abandonner Nadine, même si je sais qu'elle a raison, vraiment, c'est un cauchemar, je m'en veux d'avoir suivi Nadine ce jour-là, alors qu'il aurait suffi d'aller par un autre chemin, à quoi ça tient vraiment.

Le pire, il peut encore le faire, à quelques jours du second tour, un dernier coup de poignard, il pourrait mourir, laisse tomber la Présidente du Parti. Les médecins disent, remarque CC, qu'il a de la ressource, une bête de somme, disent les médecins. Justement, c'est la Présidente qui parle, justement, il peut aussi décider de mourir maintenant, juste pour nous pourrir la vie, histoire de nous précipiter définitivement dans l'échec, alors que nous sommes sur le point de réussir. Comment ça ?, demande CC, dont, pour une fois, le sens tactique semble pris en défaut. Imaginez son enterrement, dit la Présidente, imaginez ce défilé de vieux fachos, l'œuvre française, le GUD, tous les groupuscules, la plupart ayant été exclus à un moment ou à un autre, la plupart le haïssant, me haïssant plus encore qu'ils ne le haïssent lui, le vrai visage du Parti, écriront les médias, un défilé de vieux rassis malades de ressentiment, avides de revanche, sautant sur l'occasion d'une vengeance à peu de frais, habillés tout exprès comme des miliciens pétainistes, ou bien le crâne rasé, portant un dernier coup de poignard, à la fille aussi bien qu'au père, s'estimant trahis par l'un comme par l'autre. C'est un point de vue, dit CC, mais on pourrait tout aussi bien considérer le soulagement pour le Parti, si le vieux chef venait à disparaître, quoique, même mort et enterré, faudrait se méfier, à cause de ses mémoires. J'y ai pensé, figurez-vous, le jour où quelqu'un mettra la main là-dessus, ses carnets secrets, dit la Présidente, si ça sort un de ces jours. Et ça sortira un de ces jours, assène CC, sans nul doute, il s'en trouvera un pour en faire un bouquin, les cahiers noirs du Parti National, ça finit toujours par sortir. On aurait mieux fait de changer de nom, de créer un nouveau parti, dit la Présidente, mon opinion à ce sujet n'a cessé d'osciller. La mienne aussi, Madame, oscille.

Nous avons l'illusion de faire partie d'un grand tout, qui tiendrait, en tant que totalité, par la force de ses propres ressources, la dynamique républicaine disent-ils, qui tiendrait dans la mesure où chacun des membres adhérerait à un projet commun avec un minimum de sincérité, mais en réalité, c'est juste un bric-à-brac accumulé au fond d'un garage, dont l'équilibre dépend de bouts de ficelle plus ou moins bien ajustés. En dehors de ce semblant de totalité, de cette apparence ordonnée, de ce désordre sans nom en vérité, il n'y a rien, aucune divinité, aucun principe, auquel s'articuler. Une simple allumette enflammée suffirait à y mettre le feu. La modernité est achevée, dit Émilio, dans la mesure où elle a réalisé son projet, la mort de dieu, et je sais bien qu'en disant cela je parle aussi de l'absence d'un père, et vous savez, c'est une idée terrible pour moi de me sentir soudain comme le produit de cette modernité que je déteste de tout mon être, le fruit pourri de cette fange, rien d'étonnant à ce que je me déteste autant. C'est un sentiment terrible d'aspirer avec ardeur à faire partie de ce tout, alors que tout concourt en réalité au morcellement et à la fragmentation. Moi qui suis apatride, et orphelin de père, je ne découvre personne qui soit autant que moi attaché à l'idée de nation, personne d'aussi sincère. Qui donnerait aujourd'hui sa vie pour la patrie, ou pour une cause quelle qu'elle soit. Les kamikazes djihadistes, peut-être. Ils sont stupides, ô combien, mais ne craignent pas de mourir pour leur cause. Les soldats eux-mêmes n'envisagent plus de mourir au combat. Mourir au combat les terrifie. Les soldats pensent d'abord à leurs primes et leurs permissions. Tout le monde se fiche de la nation, excepté celui qui n'en a aucune. Il n'existe plus de grands projets, car il n'existe plus de grands récits pour les supporter. Quand un homme fait quelque chose d'exceptionnel, d'héroïque, plus personne ne s'en rend compte, ou si par malheur quelqu'un en prend connaissance, alors il vend l'idée aux médias, et il n'en reste qu'une histoire vaguement édifiante composée à la va-vite, juste bonne à combler un peu d'espace libre entre deux encarts publicitaires, un clip vidéo de trois minutes qu'on consomme et qu'on oublie, et dont on n'apprend rien. L'homme vertueux n'intéresse plus personne, il est seul, s'efforçant malgré l'indifférence totale du monde de tenir bon sur la voie étroite qu'il a choisi d'explorer, condamné à ne chercher qu'en lui-même la force nécessaire au maintien de sa discipline intérieure, le dernier homme civilisé, condamné à la solitude absolue.

Ils auront beau jeu de vous pourrir la vie, ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour rendre votre travail impossible, sur les bancs des assemblées, vos troupes seront confrontées à l'humiliation, et chacun finira par se plier devant leur arrogance. Leurs objections seront tournées de telle manière qu'ils vous cloueront le bec à tous les coups. Ils n'auront de cesse de vous mettre des bâtons dans les roues. Ils multiplieront les amendements, décortiqueront vos textes jusqu'à la virgule, reprendront chacun de vos mots. Si vous bafouillez, ils se moqueront, leurs rires gras secoueront l'assemblée, ils n'auront aucune pitié et ne vous accorderont aucun répit. Aucune erreur ne sera pardonnée. Aucune imprécision. Ils tenteront de susciter votre colère, et la colère ne suffira pas, ils vous acculeront jusqu'à ce que vous entriez dans un état de rage. Ils chercheront à vous rendre folle. Vous perdez le contrôle, inévitablement, vous finirez par le perdre. Votre nature sauvage reprendra le dessus, la frustration vous conduira à commettre l'irréparable, perdre toute contenance, hurler, jouer des poings, vous sombrerez dans le ridicule. Il leur sera facile de montrer à quel point vous êtes déraisonnable. Vous n'êtes pas faite pour ce job. Tout le monde s'en convaincra, même ceux qui vous auront élue. Un par un, les représentants élus du Parti finiront par lâcher l'affaire, découragés, humiliés, détruits. Nombreux sont ceux qui, une fois élus grâce aux voix du Parti, retourneront leur veste et s'en iront rejoindre l'opposition, et leur voix se mêlera à celle de vos persécuteurs. La nature reprendra le dessus, et les plus radicaux finiront en prison. Certains mettront fin à leur jour. On dira que vous ne valez finalement pas mieux que les autres. Et au final, vous rentrerez dans le rang aux élections suivantes, le Parti lui-même se débarrassera de vous. Les élites reprendront la place qu'ils avaient cédée le temps de votre mandature, et tout recommencera comme avant, la même fourberie, le même jeu de dupes.

La seule fois où j'ai dépassé les limites du département, c'était pour une fête de famille, genre, j'avais décliné tous les étés l'invitation à ces foutues fêtes de famille depuis quinze ans, et je me suis dit, doivent avoir pris de l'âge dans la famille, ça serait temps d'y aller une dernière fois, genre, avant qu'il soit trop tard, trop tard pour quoi ? Je sais pas, car après tout, à la fin du week-end, tandis que je traversais le Limousin profond, le plateau de Millevaches pour rentrer chez moi, je me disais, j'aurais tout aussi bien pu rester à la maison, ça n'aurait fait aucune différence, j'ai vu les cheveux blancs, les dos voûtés, l'usure des années, mais j'aurais tout aussi bien pu me contenter de l'imaginer, le constater *de visu* ne m'apporte rien de plus, de toute façon, j'ai passé le week-end à m'éclipser, à disparaître, j'allais acheter du tabac, j'y restais deux heures, assis à la terrasse d'un bar sinistre accablé de chaleur, j'aime pas l'été, j'aime pas la plaine, ma famille me plonge dans une sorte d'hébétement stupide, j'ai fait deux fois le tour du village, les propriétés grillagées, pas une montagne à l'horizon, un monde parfaitement plat, et je me disais, putain, ma seule excursion en dehors du département, depuis tant d'années, je l'emploie à faire le tour de ce putain de village, genre, j'ai claqué en carburant le peu qui me restait du mois dernier, et encore, c'était à peine assez, à Eymoutiers, je me suis arrêté pour prendre de l'essence dans une station de supermarché, c'était dimanche, la machine a refusé ma carte, *transaction refusée*, j'ai donné un grand coup de pied dans la pompe à essence, et sur le plateau de Millevaches, à Bugeat, comme l'indicateur du réservoir flirtait avec la zone rouge, j'ai de nouveau tenté le coup, dans une petite station de campagne tenue par un homme dans la soixantaine et sa mère assise à l'entrée de la boutique, j'ai demandé vingt euros, pas plus, j'essayais de dissimuler mon angoisse tandis qu'il remplissait le réservoir, et quand on est passé à la caisse, ça n'a pas raté, *transaction refusée*, j'ai dit, merde, je comprends pas, c'est pas normal, et c'est vrai qu'il m'en restait un peu sur le compte, j'avais tout calculé, vingt euros, ça devait passer, ben ça passait pas, alors l'homme a dit, vous devriez essayer au distributeur automatique à l'autre bout du village, vous laissez votre voiture ici, j'ai dit bien sûr, j'ai filé à l'autre bout du village, ma pauvre carte bancaire dans la poche, putain putain putain je marmonnais, en marchant aussi vite que possible dans la rue principale du village dévoré par la chaleur, putain de canicule, je veux juste rentrer chez moi bordel, fait chier, pour une fois que je quitte le département, merde, et là, j'ai essayé de faire des trucs magiques avec le distributeur et ça a marché, il m'a sorti vingt euros, que j'ai refilés à l'homme de la station service, et la vieille a dit en rigolant à travers ses rides, on vous aurait gardé de toute façon, et lui d'ajouter, faut pas avoir honte, vous êtes pas le seul, on en voit tout l'été des cartes refusées, ben ça me rassure j'ai dit, je sais pas pourquoi ça n'a pas marché tout à l'heure, et puis je suis rentré chez moi, et quand j'ai vu, au sortir de sombres et vastes forêts, s'élever les montagnes à l'horizon, j'ai pensé quel piège merveilleux, quel trou sublime, quel endroit incroyable pour crever.

Ce que vous êtes incapables de comprendre, c'est pourquoi, après toute une vie consacrée à lutter pour tous ces gens, les défendre, défendre leurs droits, les ouvriers, les employés, les pauvres gens, les petites gens, nous ayons rejoint aujourd'hui le Parti National. Il ne vous vient pas à l'idée que nous pourrions être inspirés par autre chose que l'ignorance et la stupidité. Qu'il y ait un lien entre cet engagement passé et nos choix présents ne vous effleure même pas l'esprit. La seule explication raisonnable, de votre point de vue, c'est que nos engagements passés n'étaient pas ce qu'ils avaient l'air d'être : leurs motifs n'étaient pas aussi clairs qu'ils le sont pour vous. Vous n'avez jamais dévié, votre route est toujours demeurée irréprochable. En rejoignant le Parti National, nous devenons soudainement *persona non grata*, et toute la sympathie que vous manifestiez, du fond de vos fauteuils confortables dans vos appartements de standing avec vue, s'effondre tout à coup. Hier nos témoignages vous intéressaient, vous étiez touchés, la grandeur d'âme si méritante des prolétaires et des ouvriers. Désormais, nous sommes infréquentables, nous avons pêché, contre la démocratie, contre nos propres valeurs, nous avons trahi le rêve que nous avions fait naître en vous.

Aujourd'hui, je suis aussi pauvre que je l'étais à vingt ans. Mais être pauvre à cinquante ans, ce n'est pas comme être pauvre à vingt ans. À vingt ans, sans y penser, ça allait de soi, il y aurait des jours meilleurs, il ne pouvait pas en être autrement. Les mois de loyer en retard, les chèques sans provision, le réfrigérateur vide et la voiture plantée sur le parking en panne d'essence durant une semaine, ça n'angoissait pas vraiment, pas comme ça angoisse aujourd'hui, on déballait les produits dans les rayons du supermarché et on les mangeait là, sur place, sans payer, on volait les bouquins à la librairie sur la place du palais de justice, puis on les lisait sur la terrasse du café d'en face, on ramassait les mégots quand on en trouvait sur les trottoirs, on buvait du vin de table ignoble, coupé à la limonade pour faire passer le goût, j'étais aussi maigre que je le suis aujourd'hui, les os et la peau, mais pas pour les mêmes raisons. J'ai vieilli, j'ai été malade, l'alcool m'a ravagé une partie du bide, c'est comme ça, je paye, et même quand je mange à ma faim, je ne grossis pas. Le médecin dit que je devrais manger plus souvent, de petites quantités plusieurs fois dans la journée, mais je n'ai même plus la force de prendre soin de ma santé. Je me demande jusqu'à quel point on peut maigrir ainsi. Ma femme dit qu'elle ne veut plus faire l'amour avec un cadavre. Depuis que je suis tombé malade, quand bien même je suis censé être guéri, on le fait plus. À vingt ans, j'étais maigre, mais les filles, j'en avais toujours une en vue, et souvent une dans mon lit. À vingt ans, je croyais vraiment, ou plutôt je n'avais même pas besoin d'y croire, je le savais, qu'à l'avenir on entendrait parler de moi, je jouais déjà, mal, mais ça devait forcément s'améliorer, je composais beaucoup, j'écrivais des textes, en anglais, on avait monté un groupe, la ville commençait à nous observer, à nous écouter, la ville nous admirait, nous craignait, nous méprisait, nous étions riches de promesses. Je me sentais porteur d'une destinée exceptionnelle. Il n'était pas question de devenir riche, comme tous les jeunes en rêvent maintenant, mais de faire quelque chose d'exceptionnel. La pauvreté n'avait rien d'incompatible avec ça. Au contraire. À vingt ans je ne regardais quasiment jamais l'état de mon compte en banque. Les impayés s'accumulaient, les enveloppes jamais ouvertes dans un coin de la table de la cuisine. On s'en inquiétait pas. Aujourd'hui, trente ans plus tard, j'ouvre l'enveloppe avant même d'avoir achevé le trajet à pied de la boîte aux lettres jusqu'au salon. Je fais et je refais mes comptes. Je passe mon temps à chercher des solutions pour payer tout ce que je dois. Les agios tombent tous les trois mois. Je calcule les agios que je dois. Tous les trois mois, j'enrichis la banque. Je suis devenu un obsédé : il ne se passe pas un jour sans que j'ouvre mon fichier de compte. Je vis dans l'angoisse permanente : la voiture pourrait tomber en panne, le chien se blesser. Je passe mon temps à réduire les risques d'imprévus. Le mieux étant de ne rien faire, de demeurer là, assis dans le fauteuil du salon, en attendant que tombent les aides sociales. Je travaille un peu. Je travaille pour compléter les aides sociales. Je m'efforce de ne pas devenir complètement fou. Quand je pense à celui que j'étais à vingt ans, ce que j'évite soigneusement de faire la

plupart du temps, je plonge aussitôt dans un désespoir absolu, je m'effondre immédiatement. En pensant à celui que j'étais à vingt ans, je repense immédiatement au suicide. Me reviennent des scènes de l'épopée de ma jeunesse, ou d'autres scènes, plus tard, quand j'avais trente ans, j'en avais ma claque, je plaquais tout, je quittais la ville, mes amis, la femme que j'aimais, je prenais mon sac à dos, et j'allais refaire ma vie ailleurs. Je foutais une vie en l'air, et j'en recommençais une, ailleurs. Maintenant, à cinquante ans, je n'ose plus. La maladie est passée par là. Et la pauvreté me cloue là où je suis maintenant. Je n'ai jamais été prévoyant. Aujourd'hui seulement je m'efforce de l'être, mais je vis tellement dans l'empire de la nécessité que l'horizon de mes prévisions ne dépasse pas quelques jours. Une vision à court terme, disent-ils. Au-delà de cet horizon, qui ressemble à la vitre à laquelle on colle le nez pour regarder dehors un jour de brouillard, on ne voit rien au-delà de la vitre, au-delà de ces quelques jours, je ne vois rien qu'un vaste brouillard tissé d'angoisse. En vérité, j'ai hâte que ça finisse. Je me fiche totalement de l'état du monde, du monde je n'attends plus rien, je n'ai rien compris à rien, j'ai cru qu'il suffisait de continuer à vivre comme à vingt ans, comme si, de ce seul fait, une chose exceptionnelle adviendrait, que le monde reconnaîtrait, mais le monde paraît tout à fait indifférent au genre de vie que j'ai menée, quand il n'éprouve pas du mépris envers moi, un cas soc' ils disent, j'ai tout raté, je me suis planté de bout en bout, et là maintenant, à cinquante ans, je suis juste dévoré par la déception, la vie ne me procure plus aucun plaisir, je suis devenu un pauvre qui essaie de payer ses factures, rien d'autre, et j'aimerais juste que ça finisse.

Moi, j'aime à me définir comme un Entrepreneur optimiste de projets porteurs de sens, ça fait EOPPS, vous tapez ce nom sur Facebook, vous tombez sur ma page, EOPPS, ce qui plombe les gens, la plupart des gens, c'est le manque d'optimisme, l'absence de projet, peu de gens ont l'esprit entrepreneurial, ils préfèrent se plier aux ordres d'un entrepreneur, plutôt que de devenir entrepreneur eux-mêmes. Ce qui tue ce pays, je vous le dis, c'est, premièrement, l'absence d'imagination, et deuxièmement, ce qui tue ce pays, vraiment, les innombrables freins à la création, les obstacles délirants qu'un entrepreneur rencontre sur sa route. Oui. Vous me regardez bizarrement je vois bien. Le mec il est complètement allumé, avec son optimisme, là. Vient d'une autre planète. Comment pourrait-on, à l'heure d'aujourd'hui, vu comment vont les choses et elles vont tellement mal, faire preuve d'optimisme ? À la limite, c'est presque une insulte à la réalité n'est-ce pas ? C'est là qu'il faut que je vous dise, paragraphe 2, que je vous raconte un peu d'où je viens, comment j'en suis arrivé là, EOPPS, hein ! Pas de robinets en or dans la salle de bains, non ! Mais plutôt rouillée la robinetterie, mon père bossait à l'usine, ma mère faisait des ménages, par bonheur ils picolaient pas, ils étaient juste comment vous dire, éteints, faisaient ce qu'ils étaient censés faire, élever leurs gosses, remplir le frigo, payer le loyer, une semaine de vacances chez la grande tante à l'été, et pour la Toussaint, la réunion de famille en Vendée : absence totale d'improvisation, vie créative : néant, improvisation : inconnue. Pas de baffes ni de gosse enfermé sous l'escalier, juste une intolérable condamnation à l'ennui le plus mortel, et la promesse que ça risquait de continuer comme ça *ad vitam æternam*, sur les dix générations suivantes. EOPPS, je pouvais même pas l'imaginer. Imaginer d'ailleurs, valait mieux éviter, comme ça on risquait pas d'être déçu, qui n'espère pas n'est déçu de rien. Alors l'optimisme oui, ça m'est venu comme ça, à l'adolescence, comme tout le monde se morfondait dans le quartier, tous les autres gosses, les adultes, je t'en parle pas, c'était à mourir rien que de voir leur tête en bas de l'immeuble, quand ils rentraient du boulot, je me suis dit, je serai différent, je fumerai pas, et j'ai jamais fumé, pas une taffe, je boirai pas, je ferai pas le malin sur une mobylette au pot d'échappement ronflant, je ne perdrai pas du temps avec les filles, j'attendrai pour les filles d'avoir réussi ma vie, et c'est ce que j'ai fait, juste en y croyant vraiment, et adoptant une discipline de vie, sans jamais perdre mon objectif, garder l'espoir, demeurer *o-pti-miste*, je sais d'où je viens donc je sais où je vais, et le résultat, dix ans plus tard, c'est ça : EOPPS, l'esprit d'entreprise heureux, l'optimisme créateur, le bonheur intelligent, la réussite par la discipline de la volonté, voilà ce qui m'anime et ma bonne parole, et ça vous fait rire, je vois bien que ça vous fait rire, un peu moins que tout à l'heure quand j'ai commencé à parler, mais ça vous fait rire doucement, mais attendez, attendez encore un peu, laissez-moi vous expliquer.

Le dernier n'a rien dit. Il a juste semblé étonné, étonné que son tour à lui soit venu, étonné d'être sur ma liste. Avec le renforcement des services de sécurité, le temps me manquait pour la discussion. Il avait à peine franchi la porte, tourné la tête vers moi, déjà, son corps pesant s'effondrait sur le tapis derrière la porte. J'ai refermé la porte. Je ne voulais pas lui laisser la possibilité d'exister une dernière fois en tant que personne. Qu'il y ait quelqu'un, une dernière fois, pour entendre le son de sa voix, l'écouter parler, le regarder, être touché par l'expression du visage. Je ne suis pas sûr avec l'expérience que j'ai acquise aujourd'hui, que l'assassin doive quelque chose de ce genre à sa victime. Il vaut mieux en finir vite à mon avis, aussi vite que possible. Quand mon tour viendra, en tout cas, je souhaiterais qu'on abrège la scène. Ma liste de départ contenait bien plus de cibles qu'elle n'en compte aujourd'hui. Je n'avais pas suffisamment pris en compte les capacités d'adaptation de l'ennemi : désormais ils savent, et, quoique je n'ai confié à personne mes motivations et mon plan, ils devinent assez bien quelles seront les prochaines victimes. À moins de me contenter de seconds couteaux, je préfère renoncer. De toute manière, la tâche est infinie. À peine le corps de l'un s'affaisse sur le sol de son bureau, il s'en trouve déjà une multitude prête à se lever pour occuper la place vacante. Qu'importe les risques : peut-être pensent-ils que ça ne leur arrivera pas, à eux, ou bien qu'ils feront mieux, qu'ils échapperont à ma vindicte et à celle de mes successeurs. Déjà, un projet de meurtre a été déjoué la nuit dernière, la cible était sur ma première liste, mais je n'étais pas le meurtrier. Le début d'une longue série probablement. Il se trouve assez de désespérés dans ce pays, des types prêts à tout, sans parler des aliénés, pour amplifier l'action que j'ai initiée. Je peux désormais me retirer. Salut.

Regarde, regarde, les imbéciles. Il n'y en a pas un pour décoller de sa petite machine, les yeux rivés à l'écran, pas un pour saluer, ou pour marmonner un pardon quand il te rentre dedans. Alors moi je fais exprès bien sûr, je leur rentre dedans. Un coup d'épaule, là, en passant, le plus fort possible, le temps qu'ils relèvent la tête, qu'ils sortent de leur monde, là, sur l'écran, et moi je suis déjà loin, on s'amuse comme on peut. Dans les wagons, tout à l'heure, je leur faisais des grimaces en passant dans les travées. Un doigt d'honneur. Pas de risque qu'ils s'en indignent. Je passe tout près d'un costard-cravate le nez dans sa petite machine et je susurre : « petit con », et je file aux toilettes. Ça me fait ricaner. Le costard-cravate réagit, il a une sorte de réflexe, regarde brièvement tout autour, vient de se faire insulter, se demande d'où ça vient, puis, il efface et se replonge dans ses petites affaires. Je me disais, merde mec, je suis devenu un fantôme, un fantôme espiègle genre Casper le fantôme tu vois. Je susurre « petit con », je fais « bouh ! » aux oreilles d'une fille. C'est délirant. Un vrai petit terroriste n'est-ce pas ? J'imagine que ça empire, qu'un de ces jours, les mecs puissent tout simplement plus décoller, que ce dans quoi ils sont plongés, là, dans leurs petites machines, sur leurs écrans, ça devienne tellement prenant qu'ils puissent tout simplement plus décoller, les insultes, ils les entendraient plus, les coups sur l'épaule, aucune réaction, pas assez puissant pour les arracher à leur truc, t'imagines ? Alors il pourrait arriver n'importe quoi autour d'eux, ils feraient même pas gaffe. Un vrai terroriste pourrait se trimballer dans les wagons avec une bombe dans les bras et un tee-shirt floqué « I love EI », « Djihad vaincra », la déposer tranquillement au pied des mecs, ils se rendraient compte de rien jusqu'à ce que ça leur pète à la gueule. Oui. C'est aussi pour ça qu'on met des caméras de surveillance partout. Parce que les mecs font plus du tout gaffe à rien. On surveille à leur place. Les types devant leurs écrans dans les salles de surveillance surveillent les caméras qui filment les mecs qui se déplacent dans le métro, de manière à leur permettre de demeurer les yeux rivés sur leurs écrans, pour que rien les dérange, pour qu'ils s'économisent la peine de surveiller eux-mêmes. On voit déjà les mecs, ils entrent dans la gare, montent sur des tapis roulants, ils n'ont même plus besoin de marcher, ils peuvent s'épargner le dérangement d'observer là où ils mettent les pieds et ne quittent pas les yeux de l'écran, des caméras veillent sur eux, le tapis roulant les amène à bon port, tu imagines ? On pourrait facilement installer tout un réseau de tapis roulants qui couvrirait toute la ville, qui amènerait les gens à leur boulot, et les ramènerait chez eux, tu entres une carte avec un code et le tapis roulant t'embarque à destination, et des mecs derrière des caméras de surveillance veillent sur toi pendant tout le trajet. Pour le coup, je deviendrais réellement un fantôme, mais plus un fantôme farceur, un fantôme que seules les caméras de surveillance seraient en mesure de voir, un fantôme pour personne.

Comment je vois l'avenir ? Vous voulez dire l'avenir ? Le mien, d'avenir ? Je l'imagine comme une lente mais irrémédiable disparition. Là maintenant, je résiste encore. Je bricole. Je continue de payer. Je me contente de faire ce qu'il faut pour donner le change, me lever le matin, chercher du boulot, remplir gentiment les dossiers pour l'aide sociale, m'habiller correctement, faire semblant de m'intéresser à ce qui se passe en ce moment, être un voisin poli, lisse à force de politesse. Je fais le beau pour éviter le lynchage. S'ils savaient ce que je pense vraiment de cette vie-là, de la vie qu'on vit là, tous autant qu'on est, ils me jetteraient des pierres. Pour être honnête, je n'y crois plus depuis déjà longtemps. Jusqu'à présent, à chaque fois que les choses tournaient mal, et elles tournent mal désormais en permanence, je veux dire, chaque mois je m'inquiète du mois suivant, je n'ai aucune perspective au-delà de quelques jours, mais jusqu'à présent, il s'est toujours trouvé une sorte de miracle pour me sortir d'affaire. Ce mois-ci par exemple. L'assurance-chômage a décrété qu'on me devait des sous. Pour des jobs que j'ai faits ces dernières années, que je n'avais pas cru utile de déclarer. Ce miracle me sauve la mise bien entendu. Pour le mois à venir. Et puis quoi ? Quand j'aurai épuisé tous les miracles, que deviendrais-je ? Il arrivera bien un moment où tous les miracles seront épuisés. À mon âge, la plupart des gens commencent à calculer le montant de leur retraite. Moi je n'ai jamais calculé. J'ai accumulé une multitude de petits jobs, les emplois durables, je les ai quittés les uns après les autres, vous imaginez le jour où je devrai remettre la main sur toute cette paperasse, toutes les preuves de mes labeurs passés ? La vérité, c'est que j'ai fait en sorte de travailler le moins possible. Voilà la vérité. Et l'autre vérité, la vérité cachée si vous voulez, c'est qu'en limitant ainsi mon rapport avec le monde du travail, j'ai réussi à éviter l'hôpital psychiatrique ou pire. Alors ils sont tous là à calculer leur retraite, ils commencent parfois dès l'âge de vingt ans, à peine ils sortent de l'école, à peine ils gagnent un sou, ils pensent à leur retraite, ils font le tour des propriétés qui leur reviendront quand leurs vieux seront morts et enterrés. Ça je ne l'ai jamais fait. D'abord, je n'hériterai de rien. Juste des dettes. Aucun patrimoine, pas le moindre mètre carré de terrain, pas le moindre caillou, aucun mur. Et, pour la retraite, si je m'étais réellement inquiété de ça, la retraite, y'a longtemps que je me serais tiré une balle dans la tête. Sur cet avenir-là, j'ai fait une croix. Rien qu'à l'idée de réunir toute cette paperasse, je préfère encore disparaître. Disparaître avant que d'être vieux. C'est l'idée. Raison pour laquelle, ma vie maintenant, c'est juste gagner du temps. Profiter encore, autant qu'il est possible. Tu sais que de toute façon, c'est foutu, un de ces jours, j'aurai besoin d'un miracle, mais il ne viendra pas. Je négocie avec mon banquier, je lui raconte des histoires, je lui laisse entrevoir un avenir meilleur. Probablement, depuis le temps, il ne se fait plus d'illusion. Il ne me croit plus. Pareil, au bureau d'aide sociale, je raconte, on m'écoute, de chaque côté du bureau, chacun fait semblant d'y croire. Je donne des gages de ma bonne volonté et je suppose qu'on m'en sait gré, c'est déjà pas mal, leur éviter

la douleur d'entendre la vérité, de prendre la réalité en pleine face et la peine de constater leur impuissance. Personne n'y peut rien. Il n'existe aucune alternative, aucun Plan B. Oui. Ma présence ici ne tient qu'à un fil. Tant que ça tient, je reste. Je peux encore faire semblant. Question d'habitude sans doute. Mais un jour ou l'autre, je ne pourrai plus. Je disparaîtrai comme on dit de la circulation, de la circulation des marchandises, du grand trafic des mensonges, des faux-semblants. Je remplirai un sac à dos, quelques vêtements chauds, un peu de vaisselle, un petit réchaud à gaz, un abri de toile, je prendrai un dernier train en direction d'une vallée reculée, j'irai à pied tout au fond cette vallée, et je m'installerai là, sans compte en banque, sans sécurité sociale, sans assurance civile, je vivrai dans les bois, repérant des cabanes abandonnées pour l'hiver, je vivrai de braconnage et de chapardage, et si ça ne suffit pas, j'attendrai paisiblement l'hiver, qui m'emportera peut-être ou pas, quelle importance après tout. Ça vous paraît, dites-vous, « romantique » ? Je préfère ce romantisme en tout cas, plutôt que faire la manche et dormir sous le pont de l'autoroute en attendant la visite des agents du Samu Social, si ça existe encore, plutôt que crever dans un asile pour vieillards démunis, s'il en existe encore à l'avenir, des asiles, plutôt que d'avoir à réunir des tonnes de paperasse pour toucher le minimum vieillesse, si ça existe encore. Non. J'ai déjà un plan. Je vendrai la voiture, les bouquins, tout ce que je peux vendre, c'est-à-dire pas grand chose, je réduirai toutes mes possessions de manière à ce qu'elles logent dans un sac à dos, et je disparaîtrai. Je deviendrai une sorte d'ermite. Après tout, il fut un temps où l'ermite était bien considéré, où le monde admettait qu'il avait besoin d'ermites pour tourner correctement, et certaines cultures encore aujourd'hui n'ont aucun mal à admettre que certains puissent refuser les règles du jeu et s'installer seul au fond des bois. Chez nous, l'ermite, c'est juste un malade mental suffisamment rusé pour échapper aux caméras de surveillance. Il n'y a pas d'échappatoire possible. On ne peut échapper à la réalité. Si vous devenez fou, on ne vous laissera pas délirer mais on vous assommera de médicaments : ce monde-là ne tolère aucune alternative, aucune marge, aucun dehors. Même les fous, on ne les laisse plus s'établir dans la folie, on n'a de cesse de les ramener dans ce monde, quitte à les abrutir, à les décérébrer : faut pas s'étonner qu'à peine sorti de l'hôpital, les mecs se jettent pas la fenêtre. Ermite, je ne me fais pas d'illusion. C'est justement parce que je ne me fais pas d'illusion, et parce que je ne suis pas assez fou pour devenir complètement fou, que je deviendrai ermite. Un ermite qui n'aura aucun enseignement à prodiguer aux foules. Juste : sauver sa peau en attendant l'hiver. Juste en finir avec toute cette mascarade, toute cette vie consacrée à donner le change, à faire semblant d'y croire. Les dés étaient pipés d'avance. C'est tout. Dans la forêt, même si ça ne dure qu'une saison ou deux, ça fera au moins ça de pris, une saison sans mentir.

Reprenant une gorgée de vin, puis s'étirant, dressant les bras vers le ciel, comme s'il éprouvait là maintenant un contentement parfait, il a dit : on dirait la fin du monde, vous ne trouvez pas ? Oui, j'ai dit, en me servant un autre verre, mais c'est pas le pire endroit pour assister à la fin du monde. Depuis la terrasse, on voyait les champs de lavande se déployer jusqu'au fond de la vallée, aux bords d'une large rivière aux eaux turquoise, qui serpentait jusqu'aux pieds des premiers contreforts de la montagne. Tout au loin les ombres massives des sommets se mêlaient aux plus hauts nuages d'altitude. Une légère brise atténuait la sensation de chaleur : nous buvions lentement le vin qui restait à consommer à la fin du repas. La radio diffusait en continu les informations en direct de la capitale : les journalistes n'étaient plus en mesure d'échapper à la panique, Paris n'était plus qu'un champ de bataille, les émeutiers et les CRS menaient une guerre ouverte, on avait depuis la veille cessé de compter les morts. Voilà, dit mon ami, ça va se finir comme ça, la social-démocratie, un bain de sang, le pillage généralisé. On dirait un peu la Commune, j'ai fait. Non, qu'il a répondu sèchement en me regardant : là, il n'y aucun espoir, aucune perspective politique, aucun discours, c'est juste la destruction et le pillage, ça fait longtemps que les projets politiques ont été dévastés, c'est ce que la social-démocratie a fait pour se protéger, pour durer, effacer dans l'œuf toute velléité de changement, tout projet politique, là il ne s'agit pas d'inventer un homme nouveau, non, il s'agit juste de briser les vitrines et de voler des smartphones dernier cri, de brûler des bagnoles, de mettre à sac. Il s'agit juste de consommer, encore et encore, de consommer sans payer c'est tout, voilà les révolutions que le capitalisme mérite aujourd'hui, les seules qui sont encore possibles, des émeutes sauvages et décérébrées. Et la seule réponse adaptée, c'est la police et l'armée. Et vois-tu, me dit-il encore en reposant son verre, soudainement grave, c'est notre faute, à toi comme à moi, et à tous les clients de cet établissement, et disant cela il désignait du doigt notre hôtel de charme au pied des champs de lavande : c'est parce que nous avons voulu conserver notre mode de vie à tout prix, parce que nous avons toujours regardé les choses de haut, depuis cette terrasse, par exemple, sans réellement prendre au sérieux ce que nous entendions aux informations, sans jamais imaginer sérieusement modifier notre manière de vivre, sans jamais imaginer un seul instant renoncer à nos privilèges, c'est pour ces raisons qu'aujourd'hui notre chère social-démocratie sombre dans l'abjection. Parce qu'on a toujours été non seulement des lâches, mais aussi des salauds. Parce qu'on n'a jamais fait jusqu'à présent que s'employer à conserver nos privilèges, faire fructifier notre patrimoine, améliorer notre bien-être en bouffant des légumes bio et en se ressourçant dans des hôtels de charme au pied des champs de lavande.

Quelques années après la mort de mon fils, j'ai eu la visite d'un étudiant qui menait des recherches sur, a-t-il dit, les victimes des émeutes. Il nous avait contactés au téléphone. Il s'exprimait avec énormément de précautions, faisait preuve d'un tact infini, et, d'une certaine manière, j'avais eu pitié de lui. Il m'a demandé si mon mari serait présent durant l'entretien et je lui ai raconté brièvement ce qui s'était passé, comment notre couple avait implosé après ces événements, que désormais, je vivais seule, seule avec mes souvenirs, avais-je ajouté. Quand il est entré dans le salon, j'avais déjà commencé à consulter mes albums de photographies : ce pauvre gosse, mon fils, qui, finalement, n'était jamais sorti de l'adolescence, qui avait fini par crever sur le pavé, dans une mare de sang, mon fils, comme tous les autres cette semaine-là, tous ces fils gisant sur le pavé perdant leur sang, le grand carnage, l'état d'urgence disait-on, les enragés disait-on, avec les bêtes enragées on ne peut plus négocier, il faut les piquer, la sécurité intérieure, la société doit se défendre, c'est son droit, on ne peut pas tergiverser, l'état d'urgence, et tous ces gosses, là, étalés sur le pavé. J'ai dit à l'étudiant, mon seul regret, qu'on n'ait pas su le retenir, les jours précédents, on aurait dû trouver les mots, et les jours d'avant encore, on n'a pas su. Il nous échappait. Il échappait au monde. Il n'était plus vraiment de ce monde. Sa rage, comme ils disent, sa rage avait tout emporté, tout ce qui lui restait de lien avec le monde, avec les autres. La dernière fois qu'il est passé à la maison, on n'a pas mesuré l'ampleur de sa colère, à quel point il détestait réellement ce monde. Sans doute parce que pour nous c'était inconcevable de détester le monde à ce point-là. On ne peut pas dire qu'on vivait dans le luxe, c'est sûr, et ces dernières années, l'existence était devenue compliquée, comme bien des gens on vivait à crédit, les classes moyennes pauvres oui, mon mari pensait voter pour le Parti National, ce qu'il n'aurait jamais envisagé autrefois. Mon fils nous reprochait cette vie qu'on menait, une vie médiocre il disait, il disait qu'on vivait comme des moutons, et quand il a su que mon mari envisageait de voter pour le Parti National, c'était lors de son avant-dernière visite, une des rares fois dans l'année qui a précédé sa disparition qu'il acceptait de déjeuner en famille, alors quelque chose s'est réellement brisé entre eux deux. Le ton est monté très vite, et j'ai cru qu'ils allaient en venir aux mains. Son père lui a dit des choses abominables, comme quoi il n'était qu'un fainéant, qu'il avait honte d'avoir élevé un gosse pareil, et que c'est pas un gosse pareil, un bon à rien, qui allait lui faire la leçon et l'empêcher de voter pour qui il souhaitait. Mon fils lui a balancé en retour ses quatre vérités, qu'il n'avait jamais été qu'un pauvre type, un suiveur, qu'il avait passé sa vie à se soumettre, que la rancœur le portait désormais à haïr les plus pauvres que lui, au lieu de s'en prendre à ceux qui l'avaient exploité, et ainsi de suite. Puis mon fils est sorti de la maison en claquant la porte. Il est revenu deux jours après, au début de la semaine où les émeutes ont commencé. Il s'était calmé, étrangement, je dirais qu'il n'avait jamais semblé aussi calme. Comme s'il savait qu'il nous rendait visite pour la dernière fois, comme s'il était venu

nous dire adieu. On s'est beaucoup demandé après dans quelle mesure les émeutiers, ou certains parmi les émeutiers, avaient planifié les opérations. S'il existait véritablement un calendrier, un plan secret. J'ai tendance à penser que mon fils était au courant de quelque chose. Durant l'enquête qui a suivi, j'ai bien senti que les policiers cherchaient à savoir s'il faisait partie d'un éventuel comité d'organisation, ou s'il avait des informations au sujet des événements. Mais s'ils ont appris quelque chose, ils ne m'en ont rien dit. Et je ne leur ai pas fait part de mon opinion à ce sujet. J'aimerais que vous gardiez cela pour vous, j'ai dit à l'étudiant, c'est juste l'intuition d'une maman, vous comprenez.

Parfois, l'idée que cette période elle aussi pourrait prendre fin me saisit, après tout, il en a toujours été ainsi, comme si j'étais l'otage de révolutions cycliques, qui reviennent inlassablement, comme si j'avais plusieurs vies, et quand je meurs une de ces vies, tout ce qui la peuplait, les paysages, les amis, les proches, tous ceux-là je les quitte, je les abandonne, et je renais à une autre vie, je découvre d'autres paysages, je noue d'autres amitiés, je me découvre d'autres proches, ça dure quelques années, parfois dix ans, mais immanquablement, je meurs à nouveau, je les quitte, j'abandonne, je me retrouve seul à nouveau dans un environnement inconnu, j'apprends les us et les coutumes de ces lieux, je recommence à zéro, parfois je me présente comme un sage, parfois comme un sauvage, alternativement. J'ai essayé de garder le contact avec un ami que j'avais autrefois, un type que j'appréciais beaucoup, et, si je m'efforce de retrouver sa trace régulièrement, si, de temps en temps, j'essaie d'appeler ce numéro de téléphone que j'avais récupéré un jour, griffonné sur une page d'un agenda, c'est sans doute parce que malgré tout, j'ai besoin d'un fil, d'un témoin, un qui m'ait connu autrefois, qui se souvient de qui j'étais alors. Mais il ne répond jamais. Alors j'imagine ce qu'il penserait du type que je suis devenu. Quel conseil me donnerait-il ? Quel jugement porterait-il sur les années passées ? Mais il ne répond pas. Peut-être, depuis le temps, son numéro a changé. Peut-être a-t-il disparu, d'une manière ou d'une autre ? Qu'importe, ça me prend tous les ans, j'appelle ce numéro. Les pensées qui me viennent alors ne sont évidemment que les miennes, mais c'est comme s'il fallait, pour commencer à m'y pencher sérieusement, aussi absurde que ça paraisse, l'appeler d'abord. Et, pendant que les sonneries se font entendre je ne sais où, où qu'il soit, s'il est quelque part, si c'est encore son numéro, qui sait, je commence à faire péniblement le bilan de ma vie, et je me sens seul, et rien ne me retient, car après tout j'ai fait en sorte que personne n'attende rien de moi, oui, seul, vraiment, alors je raccroche.

Comme si la fin du monde était imminente. Tu te souviens avoir pensé à cela, mais, à l'abri sous le rocher, tandis que le sol se couvrait de grêlons gros comme des balles de tennis, et la terre était blanche comme en hiver, alors que c'était juste le mois de juillet, il t'a semblé que c'était là un signe des dieux, que l'heure était venue, et au petit matin, quand l'orage s'est enfin apaisé, que tu es sorti de ta cachette, que tu as grimpé sur le rocher dont le sommet offrait la vue sur la vallée tout entière, que tu as contemplé les villages et la station en contrebas dont les lampadaires se rallumaient à nouveau, un par un, au fur et à mesure que l'électricité était rétablie sans doute, tu as su que cette fois-ci était la bonne, et ce matin-là tu n'avais plus peur, et tu as décidé de n'avoir plus jamais peur, et tu as regardé à nouveau autour de toi, les estives tout autour et les rochers par-dessus vers les sommets, la forêt de l'autre côté, plus bas, vers la station et les villages, très au-dessus de la vallée, et il t'a semblé que tu pouvais tout aussi bien demeurer là, que ces estives et ces rochers et cette forêt pouvaient devenir ton territoire, ton domaine, désormais, vu que ni rien ni personne ne t'attendait plus nulle part, alors pourquoi pas ici. Les semaines suivantes, avant l'arrivée de l'hiver, tu arpentais la forêt en tous sens, repérant les abris et dessinant dans ton esprit la carte de tes propres itinéraires et passages, à l'écart des sentiers marqués par l'homme. Bien souvent, tes itinéraires empruntaient les traces des parcours des bêtes sauvages, et bien souvent, il te semblait que tu devenais toi-même une de ces bêtes, un renard, un blaireau, un chevreuil ou un cerf. Régulièrement, la nécessité te contraignait à t'approcher des habitations humaines, les alentours de la station et parfois même les villages en contrebas dans la vallée : avant que quelques âmes charitables parviennent à te domestiquer suffisamment pour te faire accepter la nourriture qu'elles t'offraient, tu pris l'habitude de chaparder dans les remises, ou bien de fouiller les poubelles. L'hiver fut bientôt là, la neige et, parfois, un froid terrible. Comme une bête, enterré sous un abri de roche garni de paille et de terre sèche, et, engoncé dans d'épaisses couvertures dont on t'avait fait cadeau, tu as attendu le retour de la chaleur. Parfois, tu croisais un groupe d'hommes, des chasseurs, des randonneurs, une famille de touristes, alors tu filais te cacher dans l'obscurité des sous-bois.

Tu vois, Émilio, je suis beaucoup plus pessimiste que toi, en fin de compte. Tu espères encore les châtier, tu appelles sur eux tous la vengeance, ta colère n'aura de cesse qu'ils soient tous, un par un, envoyés aux enfers. Moi, je n'espère plus rien. Il est trop tard pour ça. Je ne peux plus rien pour eux, ni les châtier ni les aider. Il n'y aura, pour toi comme pour moi, aucune consolation ici-bas. La vie est un sale moment à passer. Vaudrait mieux s'y faire. S'efforcer de se raconter en attendant que ça finisse une histoire à peu près fréquentable, le genre d'histoire qui te permet le matin de sortir du lit sans trop de peine, et le soir d'y retourner sans éprouver une douleur trop insupportable. Un délire aux petits oignons, qui ne fasse pas trop de vagues au-dehors, un délire thérapeutique. Tout le monde s'en fabrique un. Le monde commun n'est qu'un assemblage de petits délires qui se modèrent les uns les autres. Juste faire en sorte que ton délire à toi n'empiète pas trop sur le délire de l'autre. Ton délire s'arrête là où le délire de l'autre est menacé. Au-delà commence la folie. C'est ainsi Émilio. Je suis désolé de n'avoir rien de mieux à te proposer. Tu es tombé sur le mauvais cheval, je le crains. Le grand récit, ce grand récit que tu as construit, qui remonte aux Grecs, à la soi-disant nature humaine, qui mène jusqu'à toi, l'apatride, l'enfant de la rue, poussé comme une mauvaise plante dans un terrain vague au milieu d'une ville sauvage et cruelle, né dans un bordel du bidonville, comment disais-tu l'autre jour ? Ce type qui a joué avec mon prépuce ? Homère, Platon, Nietzsche, Hitler, et ce type qui a joué avec ton prépuce. Voilà où s'échouent aujourd'hui, Émilio, les grands récits. Une sombre microscopique histoire de prépuce : ça commence ici, ça se termine ici. Tout ça pour en arriver là. Ne vois-tu pas que c'est précisément là où nous en sommes : l'impossibilité de bâtir un grand récit, quel qu'il soit, l'impossibilité de fournir un grand récit commun, qui susciterait l'adhésion du plus grand nombre, galvanisant la foule, l'entraînant vers un horizon désirable. Si le capitalisme a réussi, c'est d'abord en cela, ruiner toute possibilité d'un grand récit. Toute histoire se banalise à peine on s'aventure à la raconter : c'est le règne de la stéréotypie, de la réclame publicitaire, à peine il y en a un qui commence à raconter, son récit se transforme en message publicitaire : qu'espère-t-il vendre celui-là qui raconte ? Encore une histoire de prépuce sans doute. Rien que des comportements, pas des récits, des comportements intégrables dans des bases de données, préformés pour l'analyse statistique. La société dont tu rêves, Émilio, n'est en vérité devenue qu'une assemblée chaotique de monades stupides, de relevés comportementaux, qui n'ont que des histoires de prépuce à offrir ou à acheter, chacun devenu comme une petite boutique, à vendre, à louer, son capital, son corps et son esprit.

Finalement, on ne sait pas grand-chose au sujet de ses motivations. Son nœud papillon attaché à l'entrée de sa grotte d'été. Le même que sur la photographie, quand il travaillait en Nouvelle-Calédonie. Ce qui fait le lien avec sa vie d'avant, ce nœud papillon, preuve qu'il n'était pas fou, qu'il n'avait pas oublié en tout cas, qu'il avait ses raisons. Né à la fin de la guerre, à Montauban, on n'en sait pas beaucoup plus, reporter en Nouvelle-Calédonie donc, il aurait, à son retour sur le continent, essayé pas mal de petits boulots, monté des entreprises, sans grande réussite. Le nœud papillon date de l'époque où il travaillait pour une agence de presse à Nouméa. Ses collègues au journal s'accordent à dire qu'il était très bel homme, très séduisant, mais peu conscient de ce pouvoir qu'il avait sur les autres, semblant déjà plongé dans ses pensées, des pensées qu'il ne confiait guère. Il aurait disparu un jour, sans prévenir personne, aurait quitté l'île, de manière soudaine. On se demande s'il a vu quelque chose là-bas qui l'aurait particulièrement choqué. Peu d'hypothèses en vérité sont émises. Comme si la retraite de cet homme au fond d'une vallée, son ermitage dans les grottes, défiaient toute compréhension. Qu'est-ce qui peut pousser un homme par ailleurs bien pourvu par la nature et bon photographe de surcroît, à l'aube d'une carrière prometteuse, à quitter le confort de la société occidentale ? Ce n'est pas qu'en chacun de nous, un jour ou l'autre, l'idée manque de surgir, tout quitter, retourner aux forêts, non, j'en connais plus d'un que l'idée a traversés, comme une possibilité, mais cette idée, ce songe, soi-même réfugié dans une grotte, passe comme une ombre dans l'esprit, elle ne fait que passer en vérité, le seul fait qu'on y pense suffit à consoler l'esprit. Si les choses tournent vraiment mal, je veux dire, si elles tournent encore plus mal qu'elles ne se présentent aujourd'hui, il reste ce recours, s'établir en ermite à la marge du monde. Il y en a un qui dit, je prendrai le maquis, si ça tourne mal, j'irai me cacher. Un autre dit, je ne leur ferai pas ce plaisir d'une balle dans la tête, non, on ne me retrouvera pas dans la grange, pendu à la grande poutre, non, pas ce cadeau, si ça tourne mal, encore plus mal, j'irai au désert, je sauverai ma peau.

Remerciements :

Ce m'est un plaisir de remercier les groupes dont la musique a constitué l'arrière-plan sonore de la plus grande partie de ce texte, l'autre partie ayant consisté en un relatif silence : Prawn, Dikembe, Me Without You, La Dispute, Turnover, Pianos Become The Teeth, The World is a Beautiful Place & I Am No Longer Afraid to Die, The City on Film, Empire ! Empire !, Brave Bird, Sorority Noise, Hostage Calm, et Westkust.
Je remercie aussi vivement les chiens du jardin et les chiens du bureau : Capou, Iris, Belle, Babybel, Dick, et Lola.
Et mon amie Delphine.

© 2016 by az'art atelier éditions
22 rue des Paradoux - 31000 Toulouse

Collection L'Orpailleur sous la direction de Christophe Havot
lorpailleur-edition.com

Peinture de couverture : Laurent Maginelle

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

ISBN 979-10-92667-41-7